

**REVUE**  
**DES**  
**DEUX MONDES**

CIX<sup>e</sup> ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

D

REVUE  
DES  
DEUX MONDES

---

CII<sup>e</sup> ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

---

TOME NEUVIÈME

---

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—  
1932

054

R3274

1932, v. 3.

DEC 24 1932

**317613**

ch

R  
si  
B  
co  
tr  
n  
de  
q  
k  
l

---

# LA REVENANTE

---

## DEUXIÈME PARTIE (1)

---

### LES DISPARUS

UN planton est entré dans la salle de consultation où le médecin-major badigeonne une négresse maintenue par l'infirmière. Il s'approche du groupe et dit au docteur :

— Monsieur le major, c'est le lieutenant de Brède qui vient chercher Madame.

— Qu'il aille au diable !

— C'est un ordre qu'il dit.

— Moi seul commande à l'hôpital.

— Il dit que c'est très pressé.

— On ne me dérange pas pendant une opération.

Un badigeonnage n'est tout de même pas une opération. Régine Féral s'efforçait de sourire si elle souriait jamais et si elle n'était pas en jeu. Que lui veut encore ce lieutenant de Brède ? C'est toujours lui qui est chargé de lui transmettre les communications du chef de cercle. Communications qui n'ont trait qu'à sa distraction, à sa santé, comme si le commandant ne cessait pas de veiller sur elle. On lui expédie ce lieutenant de Brède à la façon d'un camarade, d'un ami, rien que parce que le hasard a voulu qu'il fût chargé de la ramener de Marrakech et qu'un accident d'automobile les surprit ensemble dans l'Atlas. Soupçonne-t-on quelque sympathie entre eux ? A-t-elle

*Copyright by Henry Bordeaux, 1932.*

(1) Voyez la Revue du 15 avril.

jamais donné l'impression qu'elle pût éprouver pour lui le moindre sentiment ? Ne s'est-elle pas au contraire, en toute occasion, montrée indifférente et même hostile ? Elle préférerait qu'on lui envoyât n'importe quel autre officier, oui n'importe quel autre, même le capitaine Malpas qui la déteste et la... Autrefois elle eût osé penser : la désire. Autrefois ? Il n'y a pas si longtemps. Combien de temps ? Septembre, octobre, à peine deux mois. Deux mois suffisent donc à effacer des années ? N'importe quel autre, mais pas le lieutenant de Brède. Lui inspire-t-il une aversion particulière pour mériter un tel ostracisme ? Elle l'a rayé de ses pensées, et il y revient. Cependant elle ne peut vraiment pas se plaindre de lui. Il supporte jusqu'à ses rebuffades. Il en rit, comme un bon camarade qui n'attache pas d'importance à la mauvaise humeur et la sait passagère. Passagère ? mais non, elle s'obstinera dans cette mauvaise humeur.

Et le voilà qui entre en coup de vent dans la salle d'opérations. D'opérations ?

— Pardon, Oudant, s'excuse-t-il.

Mais quand il aperçoit la négresse dont Régine soutient la tête renversée, tandis que le docteur lui plonge un petit plumeau dans la gorge, il s'esclaffe :

— Ah ! c'est ça que vous appelez une opération ? Vous en avez de bonnes.

— Laissez-nous en paix.

— Soyons sérieux, Oudant. Il se passe quelque chose de grave. Et vous le savez.

— Je le sais ? Quoi donc ?

— Mais la disparition du lieutenant Millaud et de son pilote Ladour. Ils ont dû atterrir ce matin à huit heures en territoire dissident, à près de cent kilomètres à l'intérieur. Le colonel avait envoyé deux avions en reconnaissance à la suite des renseignements qu'il avait reçus au sujet de migrations venues des vallées du Dra et du Dadès. Un seul est rentré au camp, celui du lieutenant Ardouin. Il a expliqué qu'ils avaient dû se rapprocher du sol pour reconnaître de nouvelles tentes. Ils ont essuyé des coups de feu. Ardouin croit que l'avion de Millaud a dû recevoir une balle dans le radiateur. L'avion a roulé encore un peu, et il a fini par atterrir sur un sol accidenté où il s'est peut-être brisé. Dès lors, on ne sait plus rien.

Les deux aviateurs ont-ils péri dans la chute ? Ont-ils échappé à la mort ? Ce serait pire. Comment échapperaient-ils, sûrement blessés au cours de l'atterrissage, à la poursuite des Marocains ? Et vous savez ce qui attend les prisonniers. Oh ! pardon, mademoiselle.

— Ne vous inquiétez pas de moi, murmure Régine, attentive.

— Une seconde reconnaissance est partie à leur recherche. Elle a vu l'appareil à terre, presque intact et entouré d'une nuée de dissidents. Elle n'a pas tiré sur le rassemblement, dans le cas où les nôtres en eussent été le centre. Elle n'a pu rapporter d'autres nouvelles.

— Et après ?

— Après ? Eh bien ! mais il est cinq heures du soir. Le chef d'escadrille a jusqu'ici, tant bien que mal, expliqué à M<sup>me</sup> Millaud le retard de son mari. La nuit va venir. On ne peut plus rien lui cacher.

— Qu'y pouvons-nous ?

— L'entourer, l'avertir, la consoler. Tout espoir n'est pas perdu.

— Vous savez bien que si.

— Oui, mais enfin il faut lui en donner encore, au moins jusqu'au matin. Il faut s'occuper de son enfant.

— Je vous répète ma question, de Brède : qu'y pouvons-nous ?

— Vous rien, naturellement, et il ne s'agit pas de vous, mais de M<sup>lle</sup> Férals.

— M<sup>lle</sup> Férals ? Que voulez-vous d'elle ?

— Ah ! ça, docteur, vous ne comprenez donc que les maux physiques. Une femme est plus apte que nous, que vous surtout, à parler à une femme dans le malheur. M<sup>lle</sup> Férals est la seule femme en ce moment à Taourirt qui puisse assister M<sup>me</sup> Millaud, lui prendre le petit. Une blanche est tout de même plus intéressante qu'une noire.

Et il jette sur la négresse qui crache ses remèdes un regard indigné.

— J'y vais, a dit Régine.

— J'y consens, déclare le médecin-major, comme s'il faisait une concession ou un cadeau.

Mais son infirmière ne doit-elle pas lui demander l'autorisa-

tion ? Régine a pris en hâte son voile et sa pèlerine bleus et monte dans l'auto à côté du lieutenant de Brède.

— La pauvre femme ! murmure-t-elle. Est-ce à moi à lui annoncer ?

— La préparer. Mais la mort ne serait pas le pire.

— Le pire ?

— Non, le pire c'est de tomber entre les mains de ces gens-là. Alors, c'est la torture. J'espère qu'ils se sont tués en atterrissant. Je l'espère, mais ce n'est pas certain. Il ont dû manœuvrer habilement, car l'appareil semble intact. Alors ils ont dû fuir.

— Ne peuvent-ils pas échapper ?

— Si personne ne les a vus atterrir, s'ils ont pu cacher la direction de leur fuite, ce serait possible. Mais ces hypothèses sont peu vraisemblables. Songez donc, mademoiselle : près de cent kilomètres à couvrir pour rentrer chez nous, pas de vivres, pas d'eau, et pas de nuit pour les cacher. Toute une longue journée de poursuite. Ces Ait Hammou sont des marcheurs infatigables. Ajoutez les randonnées de cavaliers. Non, non, ils ne peuvent malheureusement pas échapper.

Régine se recueille. Déjà les aboiements des chiens signalent le camp d'aviation.

— Que devrai-je dire à M<sup>me</sup> Millaud ?

— Oh ! mademoiselle Régine, — cette fois le nom lui a échappé, — c'est à vous de le savoir, de le trouver. Tout à l'heure, dans le bureau du colonel, nous nous sommes réunis, quelques-uns. Après avoir pensé au service, nous avons pensé à Odile Millaud et à son enfant. Nous autres, nous sommes des guerriers. Nous sommes des gens rudes et nous ne savons guère parler aux femmes. Alors l'un de nous a prononcé votre nom.

Lui sans doute ? Et pourtant, elle l'a si mal traité, chaque fois qu'il s'est montré bon camarade. Comment la juge-t-il si favorablement ? Elle se sent touchée et ne veut pas le montrer. Si encore elle ne le sentait pas !

— Je ferai de mon mieux, promet-elle.

La voiture s'est arrêtée devant la petite maison de bois qui a été construite pour le jeune ménage.

— Vous entrez ? implore Régine qui a peur, maintenant, de rester seule.

— Non, non, moi, je ne saurais pas. Les choses du cœur, ça n'est pas mon affaire.

Elle lui tend la main. C'est la première fois. Est-ce pour lui demander appui ? est-ce en signe de détresse devant ce malheur qu'elle apporte et qu'elle va tenter de soulager ?

La jeune femme de l'aviateur est assise devant la fenêtre qui donne du côté de l'Anti-Atlas, du côté des tribus dissidentes. Mais le soir tombe vite à la fin d'octobre et sur ces solitudes ne traîne plus qu'un lambeau de lumière, une lueur prête à disparaître. Son fils est assis à ses pieds, sur un tapis marocain de laine épaisse et il joue avec un cheval de bois qui a dû être sculpté par un légionnaire, car on le pourrait confondre avec un mouton ou un chien. Régine s'attendait à trouver une victime effondrée et larmoyante. Elle est accueillie avec le plus grand calme :

— Oui, n'est-ce pas, vous avez appris ?

— J'ai appris que votre mari n'était pas rentré et je suis venue.

— C'est bien cela. Tout le monde est gentil pour moi, du colonel à mon ordonnance noire. Je l'aurais perdu qu'on ne m'entourerait pas davantage. Mais je ne l'ai pas perdu.

— Il faut espérer en effet, acquiesce Régine, surprise.

Mais que peut-on espérer ? La mort même serait la solution la plus favorable. Ah ! si l'on avait du moins la certitude de la mort !

— On se décourage bien vite à l'armée, continue la douce, la frêle M<sup>me</sup> Millaud. Ce n'est pas ainsi qu'on gagne les batailles. L'avion n'est pas tombé : il a atterri. Du moment qu'il a atterri, les deux hommes qui le montaient sont sains et saufs. N'est-ce pas, Régine ?

— Sains et saufs, répète l'infirmière.

— Ce n'est pas tout. L'avion n'a pas atterri tout de suite. Le lieutenant Ardouin qui est venu me l'a expliqué. L'appareil a pu voler encore, pas longtemps, après sa blessure. Il s'est posé à quatre ou cinq kilomètres de l'endroit où les dissidents avaient tiré. Peut-être mon mari et le pilote ont-ils pu choisir le lieu de l'atterrissage. Ils ont eu le temps de fuir. Ils ont leurs revolvers en cas d'une attaque isolée. Quand vous êtes entrée, je regardais le soir venir. J'appelais la nuit pour les cacher, pour les aider. Comme elle a été lente à descendre ! Il

me semblait qu'elle ne voulait pas atterrir. Mais elle est venue. Maintenant ils peuvent respirer, souffler, se reposer. Ils marchent depuis huit heures ce matin. Ils ont dû faire déjà près de cinquante kilomètres. La moitié du parcours. J'avais mis un peu de chocolat dans la poche de mon mari, et des oranges. Je ne soupçonnais pas que cette attention lui serait, leur serait si utile. Il ne faut jamais oublier les provisions, dans ce pays.

Elle a un faible sourire qui consterne Régine. Comment lui retirer cette confiance? Comment ne pas sembler la partager? Elle doit être sincère, correspondre à une foi intérieure. Il ne faut pas y toucher. Ce serait presque sacrilège. L'infirmière a pris l'enfant sur ses genoux et le caresse. C'est une contenance. Mais on ne s'en contente pas. M<sup>me</sup> Millaud ajoute, presque à voix basse, un nouveau « N'est-ce pas, Régine? »

— Oui, consent l'infirmière, ils auront pu se soutenir. Leur journée a dû être si dure!

— Ah! vous ne pouvez pas savoir à quel point elle a dû être cruelle. Moi, je le sens à distance. Entre un mari et une femme les liens ne sont pas rompus par l'éloignement. Il reste encore des fils invisibles. Ce pauvre Ladour, si fidèle, si dévoué, ne croyez pas que je l'oublie. Je ne le sépare pas de son lieutenant.

— Ils volaient toujours ensemble?

— Toujours. C'est un des meilleurs pilotes. Le soleil a été chaud, et pourtant nous sommes à la fin d'octobre. Ce casque de cuir, cette combinaison, comme c'est lourd! Et comme c'est gênant dans la marche! Peut-être ont-ils perdu un peu de temps, avant de s'enfuir, à briser les appareils, enrayé les mitrailleuses, détruire les cartes. Le pays avant tout: il ne faut pas laisser à l'ennemi un tel butin. C'est très compliqué, un avion. Mon mari me l'a montré en détail. Il a pensé à son avion, et pas à moi. C'est son métier, c'est son devoir. Pourvu qu'ils n'aient pas été repérés par les dissidents pendant cette opération! Mais j'ai tant prié depuis que j'ai su! Peut-être ma prière les a-t-elle secourus... Voyez-vous, Régine, on devrait vous prévenir tout de suite quand un malheur menace. Si le malheur s'est abattu, c'est autre chose. Mais s'il est en cours, on peut encore le conjurer. Il ne faut pas croire que, de loin, on soit impuissant. Il y a la prière, et il y a l'amour. Je n'ai

commencé à m'inquiéter qu'à midi. J'ai perdu quatre heures, puisque c'est à huit heures qu'ils ont atterri. Je ne suis entrée qu'à midi en relation avec eux.

Régine est bouleversée de ce langage. Et c'est une jeune femme, toute menue et fragile, qui le tient et qui ressemble à une voyante. Elle dissipe les ténèbres, elle découvre les fugitifs, elle les accompagne, elle passe devant eux pour leur montrer le chemin. Mais non, en ce moment ils reposent. N'a-t-elle pas mis un doigt sur la bouche pour inviter son enfant et l'infirmière au silence ?

— Ils dorment, assure-t-elle en effet. Ils se sont jetés sur le sol, épuisés. A minuit, mon mari se réveillera. Il appellera le pilote et ils reprendront leur course. Avec la boussole qu'ils ont dû emporter, ils ne s'égareront pas. Je calcule qu'il leur faut encore dix à douze heures de marche. Vers midi, ils seront signalés à nos avant-postes. Accordons-leur un peu de retard. Je les attends vers deux heures.

Elle n'a pas une larme. Sa foi n'est pas entamée. Elle croit au retour des absents. Mais elle ne se contente pas d'y croire : elle y participe. La fenêtre, maintenant, ne peut plus lui livrer qu'un horizon obscur. Un peu de fraîcheur est venue :

— Pourvu qu'ils n'aient pas froid ! dit-elle encore tout haut. Mais il ne faut pas oublier Charles. Nous allons lui donner à manger et puis nous le mettrons coucher.

L'enfant est sage et s'abandonne sans protestation, comme s'il comprenait vaguement que ce n'est pas le jour de faire des scènes. Mais il réclame son papa qui le portait lui-même dans son lit en riant.

— Il va revenir, lui déclare sa mère.

— Je le veux là, tout de suite.

— Tu l'auras demain.

Quand les deux femmes se retrouvent seules, M<sup>me</sup> Millaud propose à Régine de dîner.

— Et vous, mon amie ?

— Oh ! moi, je ne puis pas. Vous comprenez : il n'a rien à manger.

— Votre chocolat, vos oranges.

— Il ne doit plus rien leur rester. Mais Ladour qui est prudent a dû emporter un en-cas. C'est encore Ladour qui a dû les nourrir tous deux.

— Vous voyez, Odile : il faut vous soutenir aussi.

— Eh bien ! je vous tiendrai compagnie, et puis j'irai me coucher.

— Si tôt ?

— Oui, parce qu'à minuit je me réveillerai. Comme lui. Comme eux.

— Mais que pouvez-vous faire ?

— Prier. Avant de vous en aller, voulez-vous que nous disions un chapelet ensemble ?

— Je veux bien. Mais ne me laisserez-vous pas veiller avec vous cette nuit ?

— Oh ! non, voyons, on veille les morts, on ne veille pas les vivants.

Elle a la voix assurée en disant cela, mais elle est bien pâle. Après le diner auquel elle n'a pas touché, seulement quelques cuillerées de potage, auquel Régine angoissée n'a guère fait honneur elle non plus, M<sup>me</sup> Millaud se met à genoux et commence à réciter le chapelet proposé. Régine lui répond avec une ferveur nouvelle, comme si la foi de sa compagne devenait contagieuse. Entre un père incrédule et une mère trop mondaine, elle n'a jamais encore mêlé la religion si étroitement aux actes de sa vie, même au plus grave, même à celui qui a détruit sa jeunesse et l'a conduite dans cet hôpital au fond du Maroc. Dans sa détresse elle n'a pas trouvé Dieu et voici qu'elle le trouve dans la détresse d'une autre. Mais il se montre peut-être dans l'agonie d'un cœur pur, non dans le... Qu'allait-elle penser ? Pourquoi n'a-t-elle pas suffisamment souhaité ce refuge ?

Le lieutenant de Brède est venu la chercher pour la reconduire à l'infirmerie, à moins qu'elle ne désire rester. Comme elle hésite :

— Partez, Régine, partez, la supplie M<sup>me</sup> Millaud. Vous savez bien que je vais me reposer, comme eux.

— Alors, au revoir, je reviendrai demain matin, de très bonne heure.

— Si vous voulez, mais je ne suis pas malade. N'est-ce pas, Jean, — car elle appelle par son prénom le lieutenant de Brède, — qu'ils seront là demain ?

Stupéfait, le lieutenant murmure :

— Nous l'espérons tous.

— Je les attends pour midi, peut-être pour deux heures.

— Oh ! madame, le retour est dur.

— Sans doute. Comme ils seront fatigués !

Régine l'embrasse avec une tendresse de sœur et se surprend ensuite à déplorer ce baiser comme si elle l'avait volé. Dans la voiture où l'officier l'emmène, tous deux se taisent, unis et séparés ensemble dans la même pensée, car elle a fini par être entraînée dans la rayonnante confiance de M<sup>me</sup> Millaud. Avant de se séparer, il lui dit pourtant :

— Le réveil sera terrible. Et il sera lent. Jusqu'à ce que nous puissions lui apporter une preuve.

— Quelle preuve ?

— Mais un jour quelque dissident, attiré par notre service des Affaires indigènes, nous fera le récit du massacre, nous apportera un galon, un lambeau d'étoffe.

— C'est affreux. Ne peuvent-ils pas être sauvés ?

— Ils sont tombés à cent kilomètres hors de nos lignes.

— Odile Millaud les voit. Je vous assure qu'elle les voit. Ils reviennent. Il n'est pas possible qu'ils ne reviennent pas.

— Elle est folle, la pauvre femme !

— La pauvre femme ! répète Régine.

Et elle fond en larmes. Ces larmes sont tellement inattendues sur le visage d'habitude impassible et même rigide et tendu, que Jean de Brède n'en peut croire ses yeux.

— Oh ! dit-il, je vous avais vue rire à la diffa du Glaoui ; mais je n'aurais pas cru que vous pleuriez.

Et, malgré qu'il partage sa peine, il la considère sans déplaisir. Elle n'a pas pris garde à sa réflexion et murmure cet étrange souhait :

— Si je pouvais donner ma vie pour la leur !

Cette fois, il ne peut en croire ses oreilles :

— Vous donneriez votre vie ? Mais vous les connaissez à peine.

— Qu'est-ce que ma vie auprès de la leur ? Et cette femme m'a fait tant de bien !

— Oui, elle est très courageuse. Mais... vous aussi.

— Oh ! moi, ne me parlez jamais de moi.

Et la voilà disparue. Il ne s'est jamais beaucoup attardé à la psychologie des femmes et il ne comprend pas grand chose à celle-ci, pas grand chose, sinon qu'elle rit et pleure comme

les autres, mais, tandis que les autres y consentent et s'y laissent aller, elle résiste, elle refuse, elle se met en boule. Tout de même, elle n'est pas si forte qu'elle ne soit vaincue, de temps à autre, par sa jeunesse ou par la pitié. Mais pour quelle raison se défend-elle ainsi? Un grand chagrin d'amour sans doute. Il connaît assez mal les grands chagrins d'amour. Il s'en est toujours remis assez vite. Il se remettra de celui-ci. De celui-ci? mais il n'est pas question pour lui de s'éprendre sottement de cette infirmière. Il n'en a jamais été question. A peine est-elle pour lui un camarade, et quel camarade! Jamais aimable, et toujours prête à lui dire des choses désagréables. Oui, peut-être. C'est encore lui qu'elle préfère malgré tout, dans la garnison de l'Ouarzazat. Comment le peut-il savoir? Il n'en sait rien et il en est sûr, et il ne va pas se mettre martel en tête pour une histoire de si peu d'importance. C'est égal : offrir sa vie pour des inconnus, ou c'est faux, ou c'est déraisonnable. Or elle n'est pas fausse. Elle est donc folle. A moins qu'elle ne tienne pas à la vie, à son âge. Et s'il courait lui-même quelque danger, offrirait-elle sa vie, pour lui aussi? Une idée : il le lui demandera...

Régine a rejoint M<sup>me</sup> Millaud le lendemain dans la matinée.

— Vous me permettez? a-t-elle demandé presque timidement au médecin-major.

— Je vous le permets. Revenez pour la visite, à dix heures.

Elle a trouvé la jeune femme aussi calme que la veille, aussi tranquille.

— Je m'étais trompée hier, a-t-elle expliqué. Ils ne se sont pas étendus pour dormir quand la nuit est tombée. Ils ont continué de marcher, n'étant pas encore au bout de leurs forces. Et puis, la poursuite pouvait continuer dans l'ombre. Ils ne se sont arrêtés qu'à minuit, complètement épuisés. A minuit, les bêtes elles-mêmes reposent. C'est l'arrêt du mouvement, de la vie. Ils se sont alors couchés sur la terre, et tout de suite le sommeil les a pris.

— Comment le savez-vous?

— Ils ne se sont réveillés qu'à quatre heures du matin. Alors ils sont repartis. Ils marchent. Je les entends marcher. Pourvu que les Berbères ne les entendent pas! Mais ils font si peu de bruit!

— Comment le savez-vous ? répète Régine interdite devant cette hallucination.

— Eh bien ! tout de suite après votre départ, hier soir, je me suis couchée. Je voulais dormir jusqu'à minuit, comme je pensais qu'ils le faisaient, me réveiller avec eux. Le sommeil n'est pas venu. Mon cœur battait régulièrement, et même lentement, comme leur pas, car ils avaient dû ralentir à cause de l'obscurité et aussi de la fatigue. A minuit, au contraire, j'ai perdu conscience. Mais, à quatre heures, je me suis réveillée en sursaut, comme si quelqu'un m'avait appelée. Quelqu'un ? mon mari. Ce ne pouvait être que lui. Alors, j'ai recommencé de prier pour les assister. Je n'ai pas cessé. Voulez-vous m'aider ? Nous les tirerons à nous deux. Nous les rafraîchirons à nous deux. Les pauvres petits, leurs jambes doivent leur rentrer dans le corps. Mais ils approchent, ils approchent. A la lumière du jour ils ont mieux mesuré le chemin déjà parcouru. Ils ont reconnu le terrain. Ils voient au soleil notre pays qui les appelle.

Régine, bouleversée, s'agenouille à côté d'elle. Et puis, après un nouveau chapelet, Odile Millaud se penche de son côté :

— Le petit Charles a bougé dans son lit. Voulez-vous, ce matin, le lever et l'habiller, Régine ? Moi, vous voyez, je suis si occupée !

Si occupée en effet ! N'aplanit-elle pas le chemin devant les deux fugitifs, ne les soulage-t-elle pas à travers l'espace qui ne compte pas pour elle ?

Régine, après la toilette de l'enfant, court du camp d'aviation à l'infirmerie pour la visite et après la visite revient au camp d'aviation, non sans avoir mangé en hâte pour ne pas être à charge à son amie. Elle trouve à son retour celle-ci qui achève de faire déjeuner le petit Charles.

— Et vous-même ?

— Oh ! moi, j'ai rongé un croûton. C'est tout ce qui leur restait, dans une poche de Ladour.

— Mais vous serez malade, et c'est inutile. Vous avez besoin de toutes vos forces.

— J'en ai, Régine, j'en ai encore. J'en aurai tant qu'ils ne seront pas rentrés. Ce soir, nous dînerons mieux. Je garderai Ladour. Et vous aussi.

Ce soir ? Deux heures sonnent, puis trois heures. Le

colonel Hugard est venu, avec le capitaine Didier qui commande l'escadrille.

— Apportez-vous des nouvelles ?

— Non, madame, aucune. Comme vous, nous sommes très inquiets.

— Mais je ne suis pas inquiète. Je les attends. Cent kilomètres ne se parcourent pas si vite.

— Certainement non. S'ils ont échappé, ils peuvent revenir. Le lieutenant de Brède est parti hier soir avec sa voiture pour aller les attendre à notre dernier poste, du côté où ils pourraient rentrer.

Les deux officiers s'en vont, plus attristés encore. Ils ont perdu tout espoir sur le retour des disparus qui, sans doute blessés à l'atterrissage, sont aujourd'hui morts ou prisonniers. Mais le sort des prisonniers est inévitable. Cependant le colonel a laissé partir Jean de Brède, à tout hasard. La résistance de cette frêle petite femme à la vérité de son malheur les a consternés.

— Heureusement l'infirmière est là, dit le colonel.

— Oui, elles pleureront ensemble. M<sup>me</sup> Millaud tiendra jusqu'à demain. Demain elle s'effondrera.

Ils ont déjà traversé de pareilles heures de mort. Au bord des tribus dissidentes il ne devrait pas y avoir d'officiers mariés. Mais quoi donc ! c'est le devoir. Le devoir les commande, comme les autres. Une femme ne doit pas amoindrir son mari. Une M<sup>me</sup> Millaud ne l'a pas amoindri.

Voici que l'ombre envahit la terre. Comme en Orient, les crépuscules sont courts dans le sud marocain. Quelques instants, le soir allume l'oued de lueurs roses, incendie la façade de la Kasbah, fleurit la palmeraie. Puis cette lumière s'éteint. L'heure fixée par M<sup>me</sup> Millaud est passée. Tiendra-t-elle toute la nuit, et jusqu'au matin, dans sa folie de voyante ? Régine la voit qui se cache le visage dans les mains. Sont-ce les larmes cette fois ? Non, elle n'a pas pleuré, mais le visage est livide, pâle, exsangue.

— Laissez-moi vous faire du thé.

— Non, j'ai pensé à l'agonie de Jésus au Jardin des Oliviers. Lui aussi il a eu peur de la mort. Il est bien permis d'avoir peur, n'est-ce pas, Régine, même à une femme d'officier ?

— Oh ! mon amie, tout le monde a peur.

— Même le Christ. Mais Lui, Il a accepté. Je ne puis pas accepter.

Régine connaît ainsi les pensées de la malheureuse. Elle ne veut pas douter encore, mais le doute est là, qui précède la fin de tout, des amours et des vies.

A neuf heures du soir, l'automobile du lieutenant de Brède s'arrête devant la porte.

— Les voilà ! crie du dehors l'officier.

Mais Odile Millaud a déjà pris son enfant dans les bras avec ce même cri :

— Voilà ton père !

Avec le colonel Hugard, la veille au soir, Jean de Brède a calculé, sur la carte et par leur connaissance du terrain, l'endroit approximatif par où les aviateurs rentreraient dans nos lignes, si jamais ils y devaient rentrer. Il est allé les attendre au delà même du dernier poste, au risque d'un mauvais coup de quelque *djich* en marche et guettant une proie. Par intermittences, il a allumé ses phares, la nuit venue, et il a eu la chance d'attirer à lui et de ramener les fugitifs.

Maintenant qu'ils sont là, sales et blancs de poussière, harassés jusqu'à l'épuisement, heureux, Odile Millaud n'a plus de forces. Elle s'est appuyée à la poitrine de son mari, et elle a pleuré, pour la première fois, sans pouvoir s'arrêter, comme si elle n'était qu'une femme sans courage. Mais, tandis que l'aviateur tente de la calmer et presque de la gronder un peu de tant de faiblesse et de son manque de confiance, Régine intervient :

— Elle vous a vus de loin. Elle était seule à croire que vous reviendriez, parce qu'elle vous voyait. Vous avez marché jusqu'à minuit.

— C'est vrai, Ladour.

— Vous vous êtes réveillés à quatre heures.

— C'est encore vrai.

— Vous avez mangé le dernier croûton qui vous restait, après le chocolat et les oranges de la veille.

— Mais c'est toujours vrai.

— Seulement, elle vous attendait plus tôt, vers trois heures, au plus tard à la nuit.

— Oui, nous avons essayé d'emporter les mitrailleuses jumelées. Nous les avons portées six heures. Elles étaient

lourdes. Nous les avons enterrées. Cela nous a retardés.

— Ah! soupire Odile Millaud triomphante, c'est encore mieux que je n'avais pensé.

Régine les laisse à leur joie, malgré l'insistance de son amie. Et comme une fois de plus Jean de Brède la raccompagne et qu'il lui dit, presque en riant :

— Ainsi vous eussiez donné votre vie pour eux.

— Moi, j'ai mes raisons. Mais vous avez risqué la vôtre.

— Moi, c'est mon métier.

Ses raisons? Quelles peuvent être ses raisons pour ne pas tenir à la vie?

#### ÉTAT CIVIL

Avec novembre, Taourirt de l'Ouarzazat a reçu toute sa garnison féminine, les quatre femmes, — plus M<sup>me</sup> Millaud qui les a précédées, et Régine Féral l'infirmière, — d'officiers et de sous-officiers qui sont venues rejoindre leurs maris. Rabat a même expédié en supplément une seconde infirmière de la Croix-Rouge, une dame respectable, déjà âgée, mais active et experte, décorée de la Légion d'honneur et de la croix de guerre, qui est allée partout où l'on s'est battu, qui est bourrue et maternelle ensemble, M<sup>me</sup> Audier. Celle-ci a sans doute un peu trop de commandement. Elle n'a pas manqué de commencer par brimer son adjointe, les Berbères lui préférant visiblement Régine, surtout les enfants, et les soldats de la Légion aussi, et enfin tout le monde. Elle avait compté sur le temps pour imposer sa supériorité et son influence. Mais elle n'a rien gagné contre la jeunesse et contre ce rayonnement inexplicable qui part de certains yeux et se refuse à tant d'autres. Peu à peu, comme elle n'est point méchante, seulement un peu vaniteuse et enflée de ses mérites qui sont grands, elle s'est montrée moins acariâtre et jalouse, vaincue par son honnêteté naturelle et par la soumission presque singulière de Régine qui, après une tentative de rébellion par le silence, a dompté son antipathie et accepté un gouvernement dont le début s'était affirmé despotique. Maintenant les deux femmes s'entendent bien, mais c'est M<sup>me</sup> Audier qui parle sans arrêt et s'accommode des habitudes volontiers taciturnes de sa compagne.

Un jour, Jean de Brède, à la suite d'une chute de cheval,

— c'est le cheval qui a buté, il désire qu'on le sache, — est venu à l'infirmierie pour un pansement. Profitant de l'éloignement et de la demi-surdité de M<sup>me</sup> Audier, il a glissé à Régine en la désignant :

— Elle est assommante, n'est-ce pas ?

— Mais non, je vous assure.

— Quelle patience vous avez ! Je vous admire.

Mais la jeune fille s'est presque fâchée :

— N'employez donc pas des mots pareils.

Il a ri, à son habitude :

— J'ignore les nuances. Vous ne pouvez pas m'empêcher de vous admirer.

— Si.

— Et comment ?

— En vous adressant à M<sup>me</sup> Audier.

— Merci bien !

Il a ri de plus belle, mais pourquoi Régine ne consent-elle plus à rire avec lui ? Il a beau être dépourvu de fatuité, il n'arrive pas à comprendre qu'il puisse inspirer de l'aversion. Il est de ces êtres jeunes et sains qui ont besoin de la sympathie générale et qui ont accoutumé de la rencontrer. Un peu vexé, il ajoute :

— Vous serez bientôt débarrassée de moi. Je vais organiser avec notre gourg le nouveau petit poste d'Agdz.

Elle ne répond pas. Elle détourne les yeux. Pourquoi détourne-t-elle les yeux ? Par indifférence. Tout de même, depuis le jour de l'accident, quand il la ramenait de Marrakech, il n'a pas cessé d'être pour elle un gentil camarade. Elle est injuste, et il déteste l'injustice.

— Vous n'avez pas entendu ? reprend-il.

— Mais si.

— Vous pourriez alors me souhaiter bon voyage.

Et pourquoi diable ajoute-t-il ce petit chantage qu'il achève en plaisanterie :

— Si je cours des risques, ce n'est pas pour moi que vous offririez votre vie, comme vous l'avez fait pour les aviateurs. Les aviateurs, cela parle à l'imagination des femmes.

Elle répond enfin, plus sérieuse que lui :

— Ma vie n'en vaut pas la peine. Je la donnerais volontiers pour tous ceux d'ici qui seraient en danger.

— Pour tous? c'est-à-dire pour personne.

Elle paraît excédée de son insistance que lui-même déplore, mais on est entraîné par le poids de ses paroles, même quand elles semblent légères. L'infirmière-major, de l'autre bout de la salle, s'est précipitée de leur côté, rapide et le souffle court, alerte et lourde ensemble. Sans grâce elle gourmande son adjointe :

— Je vous y prends à flirter avec nos officiers.

— Ah! s'esclaffe Jean de Brède, vous appelez ça un flirt? Il serait plus facile de flirter avec vous, madame.

Et il sort sur cette insolence qui n'a même pas eu le pouvoir de dérider Régine, sur qui M<sup>me</sup> Audier jette un regard courroucé.

Le capitaine Malpas est venu, ce matin-là, au bureau du colonel Hugard avec un visage à la fois gêné et satisfait. Il a reçu enfin, — avec des causes et une explication du retard, — un long rapport de la police de Saint-Julien-en-Genevois, un rapport qui a dû être élaboré avec un soin extrême en raison des personnages visés et qui a été soumis au sous-préfet dont le témoignage est invoqué. Seulement, il a sollicité ces renseignements au sujet de M<sup>me</sup> Régine Férals en l'absence de son chef et il n'en a pas fait part à celui-ci à son retour. Il se sent donc en faute, et d'autre part il ne peut garder pour lui cette pièce officielle. Pièce officielle qui l'a passionnément intéressé, qui vérifie tous ses soupçons, qui authentifie sa perspicacité. Cette infirmière a trompé tout le monde avec un faux état civil. Aujourd'hui, il est à même de la démasquer. Il sait qui elle est. Il sait pourquoi elle est venue, à la suite de quels événements, et même de quels événements bizarres. A la vérité, ses motifs sont des plus honorables, et son nom est un des plus connus de l'aristocratie française. Là n'est pas la question. Elle se cachait, elle est dévoilée.

Comme il rappelle, non sans embarras, à son chef dans quelles circonstances l'infirmière a débarqué à Taourirt, conduisant l'automobile du lieutenant de Brède, afin d'expliquer la méfiance avec laquelle il l'avait accueillie, méfiance accrue par la lecture des lettres décachetées et recachetées au cabinet noir, le colonel Hugard, soucieux, l'arrête :

— De Brède m'apportait une lettre du général Herlé qui

me mettait au courant. Vous n'aviez pas à vous en occuper.

— Cette lettre était personnelle et je ne pouvais la connaître.

— Vous deviez m'attendre. Cette histoire de cabinet noir est absurde. J'espère que vous vous en êtes tenu là et que vous n'avez fait part à personne de vos découvertes.

— A personne, mon colonel. Mais je me suis adressé à la police pour me renseigner.

— Et vous ne m'avez pas averti ?

— Il était trop tard. Ma demande était partie quand vous êtes revenu.

Le colonel Hugard, irrité, mais accoutumé à la domination de soi-même, se promène de long en large dans son bureau. Ce capitaine Malpas est un excellent officier des affaires indigènes, à la condition d'être contenu et dirigé, à cause de son esprit compliqué, soupçonneux, tortueux, qui volontiers imagine des perfidies, des trahisons ; mais il sait démêler les intrigues, rassembler les signes avertisseurs d'une rébellion ou d'une soumission. Plus d'une fois il a vu clair, le premier. Comme ces professionnels de la Sûreté générale qui, pour satisfaire leur curiosité, n'hésitent pas à s'exposer aux pires avanies et aux plus redoutables périls, il cherche volontiers le risque dès qu'il lui paraît utile de le courir pour être mieux informé. Son dévouement est sans bornes, comme son zèle.

— Trop de zèle, Malpas, je vous l'ai déjà dit. Vous avez commis une faute professionnelle en me dissimulant votre démarche que vous deviez me révéler dès mon retour à Taourirt, que j'aurais pu annuler. A l'instant je pensais me séparer de vous, car vous mériteriez une sanction. Je m'y refuse. Vous êtes un collaborateur précieux. Mais donnez-moi votre parole de ne plus agir en dehors de mes ordres et sans m'informer.

— Je le jure, mon colonel.

— Maintenant, communiquez-moi ce dossier qui demeurera entre nous. Vous avez appris le vrai nom de M<sup>lle</sup> Régine Féraux. Et après ? Elle s'appelle Isabelle de Foix. Vous voilà bien avancé !

— Vous le saviez donc, mon colonel ?

— Par cette lettre du général Herlé, que m'apportait le lieutenant de Brède en ramenant ici l'infirmière dont le père est un camarade de promotion du général à Saint-Cyr. Mais je devais garder le secret.

Comme s'il répondait à l'appel de son nom, Jean de Brède entre dans le bureau pour affaires de service. Malpas attend son départ pour reprendre l'entretien. Mais voici que le colonel Hugard, après un instant d'hésitation au cours duquel il a regardé attentivement le jeune officier qu'il estime assez pour l'emmener toujours avec lui dans les circonstances délicates, prend une décision contraire :

— Ce rapport ? redemande-t-il.

Et comme le lieutenant salue et s'en va :

— Non, restez, commande-t-il, je vous renverrai tout à l'heure.

Malpas a tendu à son chef le dossier, stupéfait et agacé de la présence de son camarade. Pourquoi le colonel ne l'a-t-il pas renvoyé immédiatement ? Cette affaire est à régler entre eux deux, non devant une tierce personne.

Cependant Hugard lit attentivement les pièces de police, qui ont dû être rédigées et rassemblées par un inspecteur à prétentions littéraires ou par le sous-préfet de Saint-Julien-en-Genevois particulièrement au courant des faits. Le rapport commence par une sorte de généalogie. M<sup>lle</sup> Régine Féraux s'appelle de son vrai nom Isabelle de Foix. Elle est la fille de Roger-Bernard comte de Foix et d'une Américaine immensément riche, Ethel Watson, fille elle-même d'un roi de l'acier. Les comtes de Foix appartiennent à la plus haute noblesse, et la plus ancienne. Ils furent autrefois les rivaux des comtes de Toulouse et des ducs d'Aquitaine et, dès le onzième siècle, régnèrent, ou presque, sur les deux versants des Pyrénées. Ces questions d'origine ne semblent pas avoir perdu leur importance sous un régime démocratique.

Jusque-là rien que de banal. Mais voici que le rapport s'animait et contenait même le récit de la plus étrange aventure à la suite de laquelle M<sup>lle</sup> Isabelle de Foix aurait décidé de changer son nom et de partir pour le Maroc. Ses parents avaient loué pour l'été précédent un château aux abords de Genève, mais en Savoie au bord de la frontière suisse, le château de Crevin célèbre par la mort de Ferdinand Lassalle, le socialiste allemand, qui fut tué en duel dans une clairière voisine. La comtesse de Foix tenait à suivre la session de la Société des nations et même à y jouer son rôle de réception mondaine. Or, peu de jours avant l'ouverture de cette ses-

sion, elle avait organisé dans son château une *murder-party*.

Sans doute l'inspecteur-rédacteur, — à moins que ce ne fût le sous-préfet, — avait dû prendre en pitié l'ignorance de ces officiers du Sud marocain en quête de renseignements et incapables de deviner ce que pouvait être une *murder-party*, car il avait intercalé dans son dossier des coupures de journaux dont la première donnait cette explication :

« Une *murder-party*, c'est une charade criminelle, c'est la simulation d'un crime commis sur l'un ou l'autre des convives et qu'il s'agit de découvrir. Vous invitez un certain nombre de personnes qui sont prévenues de ce qui les attend, les unes destinées à jouer un rôle, les autres, le plus grand nombre, chargées de deviner le rébus proposé, le rébus tragique, et transformées ainsi en détectives. Dès l'arrivée des convives, des télégrammes, des coupures de journaux, des documents savamment rassemblés dans une corbeille les mettent au courant du problème qui se pose, du drame qui se noue. Pendant le repas, circulent dans le parc ou dans le jardin des apparitions fantomatiques, ou bien le sable des allées craque sous des pas clandestins. C'est l'atmosphère qui se crée. Cependant un messenger vient réclamer la présence urgente de l'un ou l'autre des convives qui disparaît. Puis l'on entend des coups de feu. Alors la poursuite commence à travers les pièces de l'appartement ou du château. Dans l'une ou l'autre chambre gisent les victimes. Une lettre commencée, des papiers à demi consumés, une arme, sont autant d'indices qu'on peut relever. Il s'agit de reconstituer le crime et de découvrir l'assassin. Tout un scénario a été préparé. Celui qui se révèle le policier le plus adroit, le juge d'instruction le plus perspicace, gagne un prix. »

Le journaliste, après avoir exposé le jeu américain, lui opposait nos vieilles charades et notre théâtre de société. Mais ces jeux innocents ne pouvaient plus que paraître fades auprès des jeux barbares importés d'Amérique. Une seconde coupure ne contenait qu'un fait divers tiré d'une correspondance américaine, adressée de Brooklyn à une date récente :

« Une partie de plaisir particulièrement animée à laquelle se livraient des étudiants de Brooklyn s'est terminée par une tragédie. Plusieurs jeunes gens et jeunes filles s'étaient réunis chez les parents de l'un de leurs camarades de classe et jouaient

à la *guillotine*. Ce jeu, très en faveur aux États-Unis, consiste à éteindre les lumières d'une pièce dans laquelle se trouvent plusieurs personnes. Celles-ci se promènent alors lentement dans l'obscurité, jusqu'à ce que l'une d'elles se sente saisie à la gorge par un « meurtrier » que l'hôte a lui-même choisi dans le plus grand secret. La victime pousse un cri. L'auteur de l'attentat se perd aussitôt dans la foule. On allume les lumières : un détective est désigné pour élucider le mystère et identifier l'agresseur. Samedi, ce fut miss Iverson qui fut reconnue coupable. On dressa alors une guillotine de fantaisie. Miss Iverson fut basculée sur le dos d'une chaise et l'on fit le simulacre d'abattre sur son cou une hache. Quand la jeune fille sentit l'instrument s'approcher de sa nuque, elle tomba sans connaissance. Elle était morte. »

Le jeu de la *guillotine*, ajoutait le rapport après ces coupures, aurait remplacé la *murder-party*.

— Tenez, dit le colonel Hugard en tendant ces articles à Jean de Brède, lisez ceci et vous serez au courant des parties de plaisir qui se donnent maintenant en Amérique, à Londres et même à Paris.

Malpas ne comprend pas ce geste de confiance. L'affaire ne devait-elle pas être réglée entre son chef et lui ? Sans doute la communication d'articles de journaux n'a-t-elle rien de confidentiel, mais elle peut mettre sur la voie. N'est-ce pas imprudent ?

Tandis que le lieutenant lit avec quelque ahurissement la définition des nouveaux jeux à la mode, le colonel Hugard achève le dépouillement du dossier. Donc la comtesse de Foix avait organisé une *murder-party* dans son château de Crevin, près de Genève, les premiers jours de septembre dernier. Elle y avait convié des personnalités connues, appartenant pour la plupart au monde diplomatique, lord Robert Musgrave, qui fut au Foreign Office le bras droit de sir Austen Chamberlain et qui revenait d'une mission aux Indes, l'auteur dramatique Pierre Bussy, de l'Académie française, l'ambassadeur de France à Berne, M<sup>me</sup> de Maur et leur fille, M. d'Aubré, secrétaire d'ambassade, M<sup>re</sup> Harriett Rowsell, une *authoress* anglaise connue, sir Brian Daffodil, du bureau de la Coopération intellectuelle à la Société des nations, professeur d'histoire de l'art à l'Université d'Oxford, le comte Gregory, délégué de

l'Albanie à Genève et la comtesse, le docteur Dominant, spécialiste célèbre des maladies nerveuses, M<sup>r</sup> Edgar Hilden, correspondant de grands journaux des États-Unis et M<sup>re</sup> Edgar Hilden, M. Aisery, directeur de la Compagnie aérienne Paris-Bagdad et M<sup>me</sup> Aisery, M. Ferrari, consul d'Italie à Genève, deux secrétaires de la Délégation japonaise, M. Georges d'Aigues, attaché au bureau du Travail et fiancé à M<sup>lle</sup> Isabelle de Foix, le sous-préfet de Saint-Julien, et enfin la célèbre star M<sup>lle</sup> Clarisse Villevert, la plus grande vedette cinématographique française.

Parvenu au bout de cette nomenclature, le colonel rejette son papier :

— Ah ! ça, Malpas, allez-vous me faire lire un compte rendu mondain de *Figaro* ?

— Continuez, mon colonel, la suite est plus intéressante.

La suite, c'était le récit de la soirée. La *murder-party* comportait deux victimes que la société transformée en détectives devait découvrir dans les pièces du château après que les coups de feu auraient été tirés. En effet, M<sup>me</sup> Aisery était trouvée dans une première pièce, simulant la mort. Mais, dans une autre aile, gisait sur un lit M<sup>lle</sup> Clarisse Villevert dont on crut tout d'abord qu'elle offrait pareillement un simulacre d'assassinat ; mais il fallut reconnaître qu'elle était morte en effet, d'une balle tirée à bout portant dans la région du cœur. Aucun doute ne subsistait sur ce fait-divers qui ne pouvait être un accident. La *star* avait donné, durant toute la soirée, des signes trop évidents de troubles nerveux relevés par le docteur Dominant qui avait quasi prévu et prédit la catastrophe. Elle s'était tuée dans un accès de mélancolie anxieuse parfaitement caractérisée et sans doute développée par le jeu malsain auquel elle avait été conviée. Le port de l'arme et la blessure achevaient de prouver le suicide. Le permis d'inhumer avait été aussitôt accordé par les autorités judiciaires. Mais la douleur manifestée par M. Georges d'Aigues avait permis de se rendre compte des liens qui l'unissaient à M<sup>lle</sup> Villevert, devenue sa maîtresse après avoir été d'ailleurs, quelque temps auparavant, celle du comte de Foix. M<sup>lle</sup> Isabelle de Foix, éclairée sur la passion de son fiancé et sur le mariage d'intérêt qu'il ne craignait pas de contracter malgré cette liaison, bouleversée aussi par cette mort étalée sous ses yeux, avait rompu, la nuit même, la nuit tragique, ses fiançailles, et, tandis que M. Georges

d'Aigues demandait un poste éloigné dans la carrière diplomatique et obtenait d'être envoyé au Siam, elle-même, désirant changer de lieu et probablement atteinte dans sa plus chère et sa plus légitime affection par la trahison de celui en qui elle avait si mal placé sa confiance de jeune fille, quittait le château de Crevin, prenait un nom supposé et s'en était allée chercher une diversion au Maroc où elle servirait comme infirmière.

Le colonel Hugard, sa lecture terminée, replie lentement les feuillets, les replace dans le dossier, puis, retenant Jean de Brède qui lui remet les coupures de journaux et qui brûle de l'envie de les commenter, car son visage est épanoui par un large rire intérieur, renvoie le capitaine Malpas étonné avec ces paroles :

— Je vous remercie de votre communication. Voilà donc une affaire enterrée. Qu'il n'en soit plus jamais question. Je garde ces papiers et les détruirai moi-même. Tout à l'heure je vous appellerai pour régler notre avance du côté du Ferkla, où nous devons rejoindre un jour prochain les troupes des confins algéro-marocains qui ont commencé d'encercler le Tafilalet.

Malpas se retire, deux fois vexé. Le fameux rapport n'a produit aucun effet sur son chef qui déjà connaissait le réel état civil de l'infirmière et qui n'a pas semblé s'intéresser beaucoup à cette histoire de *murder-party* et de désespoir amoureux ; si peu d'effet, qu'on n'a même pas éprouvé le besoin d'en parler, qu'on l'a confisqué et enseveli, et qu'on a passé immédiatement à d'autres affaires de service. C'est pour une affaire de service que le lieutenant de Brède est resté, et sans doute pour l'organisation de ce nouveau petit poste dont celui-ci a demandé le commandement. « C'est même étonnant, pense Malpas, que de Brède désire quitter Taourirt. J'aurais imaginé qu'il faisait la cour à cette fausse Régine. Il préfère les petites Berbères. Il n'est pas difficile... »

Après son départ, le lieutenant ne s'est pas privé de cette chose qui lui est précieuse entre toutes et que la menace de la mort même, vue de près en diverses occasions, ne parviendra que difficilement à lui retirer : le rire. Il s'entend à merveille avec le colonel Hugard. Avec qui ne s'entendrait-il pas ? Mais avec Régine Féral. Il est de ces êtres sains et naturels qui répandent le plaisir de vivre rien que par leur présence. Or il s'esclaffe sur la lecture qu'il vient de faire :

— Eh bien ! mon colonel, ils en ont de bonnes, en France ! Ces histoires de *murder-party*...

— Ce n'est pas un jeu de chez nous. Cela nous vient d'Amérique.

— Oui, mais enfin ils le jouent. Conseillez-leur de venir ici. Ils pourront se livrer à de réelles *murder-party* avec les *djicheurs*. Nos Marocains leur apprendront comment on poignarde une sentinelle, ou comment on assassine à coups de fusil. Et s'ils veulent des sensations violentes, nous pourrons leur en offrir.

Le colonel le regarde tandis qu'il parle avec feu, et le voici qui change brusquement d'avis, avec une gravité inattendue :

— Je vais peut-être vous étonner, mon colonel, mais à tout prendre je les comprends.

— Ah ! vous les comprenez ?

— Parfaitement. Ce sont des gens qui s'ennuient. Si j'étais resté dans une garnison de France, j'aurais été capable de prendre part à leurs histoires de crime.

— Allons donc !

— Mais si, mais si ! Mes parents, vous le savez, ont un château en Sologne, avec de belles chasses pour la plume et pour le poil. J'ai massacré des faisans et des perdreaux par centaines et forcé quelques cerfs et quelques chevreuils. Ce sont des passe-temps assez cruels. Ils deviennent bientôt monotones. Des bêtes on passe aux gens. C'est tout de même plus intéressant.

— Par simulacre.

— Par simulacre sans doute. Mais vous voyez qu'on en meurt, comme cette jeune fille de Brooklyn qui me paraît bien sensible pour une Américaine. Il faudra que je raconte son aventure à M<sup>lle</sup> Férals un jour, s'il en est, où elle sera de bonne humeur.

Le colonel comprend brusquement l'erreur qu'il a commise, sans y prendre garde, en initiant son jeune officier aux combinaisons redoutables d'une *murder-party*. La moindre allusion, faite devant l'infirmière, serait pour elle la révélation d'un dossier secret, d'une surveillance clandestine. Comme il a l'habitude d'accepter les difficultés en toute franchise et de les résoudre, il ne s'attarde pas à biaiser. Il prend le rapport que lui a confié Malpas et le remet au lieutenant de Brède. Aussi bien a-t-il une autre raison, plus profonde.

— Tenez, lisez. Mais vous garderez le secret. Un secret professionnel. Le soldat, c'est comme le prêtre, un homme à part. Quand il a juré, c'est sacré.

— Pardon, mon colonel, de qui s'agit-il ?

— De M<sup>lle</sup> Férals.

— Alors, je ne veux rien lire. Je ne veux rien lire contre elle. Le capitaine Malpas la déteste, je ne sais pourquoi. Il la détestait avant même de l'avoir vue. Moi, au contraire, je l'admire. Je sais que je lui déplais, mais je l'admire tout de même. Je l'ai vue auprès de M<sup>me</sup> Millaud, quand l'avion était tombé en terre dissidente. Je l'ai vue auprès des femmes indigènes. Si le capitaine Malpas a tourné contre elle des armes de police, je désire ne pas les connaître. On respecte le secret des soldats de la Légion. Qu'ici du moins, dans ce coin perdu où elle est venue se réfugier et nous aider, son secret soit pareillement respecté.

Le colonel Hugard sourit en l'écoutant, mais il sourit avec la plus extrême bienveillance :

— Quel feu, mon ami, quel feu ! Vous avez raison d'admirer M<sup>lle</sup> Férals. Je l'admire aussi, mais autrement, et peut-être mieux. Ne me faites pas l'injure de croire que, si j'avais reçu quelque renseignement fâcheux à son endroit, je l'eusse révélé à personne. Si je vous dis : lisez, vous pouvez lire en toute sécurité. Quand vous aurez lu, je vous dirai pourquoi je vous ai choisi pour confident.

— Et le capitaine Malpas ?

— Malpas se taira. M<sup>lle</sup> Férals n'a rien à en redouter. J'en réponds

Ainsi rassuré, Jean de Brède prend connaissance, avec étonnement, des détails fournis par Saint-Julien-en-Genevois sur la famille de Foix, sur la vie au château de Crevin avant la session de la Société des nations, et sur l'étrange soirée où la *murder-party* imaginée fut troublée par la mort véritable et inattendue de l'une des fausses victimes. Mais ce qui l'intéresse le plus, ce sont les fiançailles rompues d'Isabelle de Foix surprenant, ce même soir, la liaison de son fiancé, Georges d'Aigues, avec cette Clarisse Villevert, étoile de cinéma qu'il se rappelle avoir vue en effet dans l'un ou l'autre film avant son départ de France, et dont le suicide fit assez de bruit pour que la nouvelle en fût connue jusqu'au fond du Maroc. Dès

lors il s'explique mieux la tristesse, la réserve, les silences de la jeune fille atteinte à la fois dans son cœur et dans sa loyauté, lorsqu'elle découvrit chez celui à qui elle confiait sa vie les plus bas calculs et la plus perfide trahison. Et voici que, par un singulier retour sur soi, il comprend mieux aussi pourquoi il a demandé à quitter Taourirt de l'Ouarzazat et à s'enfoncer plus au sud, dans un poste plus périlleux. La jeune fille n'est pas étrangère à sa décision : il est trop franc pour ne pas se l'avouer. Mais le mal n'est pas bien grave : quelques bons coups de fusil échangés avec les dissidents, et il se remettra d'aplomb. Il est de ces jeunes gens nés pour le risque, — aviation, exploration, guerre, — et qui trouvent en eux le remède infailible à ces désordres intimes dont il rit et dont il n'a pas la moindre crainte. Pas la moindre crainte ? Et cependant, il s'enfuit. C'est la logique humaine. C'est aussi la sagesse.

Quand il est parvenu au bas du dernier feuillet, il a eu le temps de se rasséréner et il restitue le dossier à son chef avec cette simple réflexion :

— J'avais bien pensé qu'elle venait ici à la suite d'une peine de cœur. Les femmes !

Et il esquisse un geste vague qui signifie un certain dédain, mais affectueux, d'homme supérieur aux influences sentimentales. Pourquoi le colonel l'écoute-t-il avec un sourire à la fois bienveillant et ironique ?

— Les femmes ? répète Hugard. Il me semble que celle-ci ne vous laisse pas insensible.

— Moi ? Quelle erreur, mon colonel ! J'ai essayé de la traiter en camarade. Elle n'a même pas voulu. Elle n'est pas très aimable.

— Avec vous ?

— Avec personne. La raison en est là. Elle a rencontré un muflle. Ce n'est tout de même pas notre faute. Elle pouvait ne pas nous englober dans sa rancune ou son amertume.

— Évidemment.

Après un instant de silence, le colonel lui pose cette question extraordinaire que des rapports de confiance expliquent, et des dangers courus ensemble dans la marche en avant vers les vallées du Dra et du Dadès :

— Répondez-moi franchement, de Brède, et ne prenez pas en mauvaise part mon interrogation. C'est moi qui vous ai

appelé ici, et vous connaissez mon amitié. Est-ce à cause d'elle, pour vous éloigner, que vous me demandez le commandement du poste d'Agdz ?

— Bien sûr que non, mon colonel. Aucune femme n'a jamais compté dans ma vie en face du métier, ni même autrement.

— C'est parfait. J'avais cru...

— Oh ! qu'avez-vous pu croire ?

— Rien. Mais vous parliez constamment d'elle, sans même vous en apercevoir. C'est vous qui avez proposé de l'aller chercher pour adoucir le deuil de M<sup>me</sup> Millaud, quand nous redoutions le massacre de son mari et du pilote Ladour.

— Sans doute : une femme parle mieux à une femme.

— Je m'étais donc trompé : cela est sans importance.

Jean de Brède estime-t-il brusquement son affirmation trop catégorique ? Il revient en arrière avec sa loyauté naturelle :

— Eh bien ! mon colonel, je serai franc comme vous me l'avez demandé si amicalement. M<sup>lle</sup> Férals, M<sup>lle</sup> de Foix n'était pas absolument étrangère à mon envie de m'en aller. Son antipathie m'agaçait. Maintenant, je la comprends mieux. Elle pense toujours à ce monsieur, comment l'appellez-vous ? Georges d'Aigues.

— Après cette lecture, vous n'avez pas changé d'avis ?

— Au contraire, mon colonel. Ces histoires mondaines, ces *murder-party*, c'est aujourd'hui si loin de moi !

— Et d'elle ? Vous ne trouvez pas que la vie qu'elle mène l'a changée. Elle a plus d'aisance et de simplicité qu'à son arrivée. Elle paraît être dans son élément. Je suis sûr qu'elle est plus heureuse.

— Je n'ai pas remarqué.

— Vous la voyez plus souvent que moi. Quand on rencontre rarement les gens, on constate mieux l'amélioration de leur santé physique ou morale. Il m'avait semblé que votre présence l'animait.

— Quelle erreur encore, mon colonel !

— Elle prendra goût au Maroc, à la vie active, saine, bien-faisante qu'on y mène. Elle fera une excellente femme d'officier de la Légion ou des Affaires indigènes, si toutefois un officier des Affaires indigènes ou de la Légion veut commettre l'imprudence de se marier.

— Ah ! que vous avez raison, mon colonel ! Dans notre métier, le mariage est insensé.

Le colonel sourit. C'est sa manière d'approuver.

— Quand partez-vous, de Brède ?

— Demain, mon colonel.

— C'est entendu. Mais je vous regretterai ici.

— Je serai plus utile là-bas.

Les deux hommes se serrent la main. Le plus âgé met dans l'étreinte une amitié quasi paternelle, le plus jeune une affection presque filiale, toutes deux venues de ce contact des esprits et des cœurs en face des mêmes risques et des mêmes responsabilités que l'un accepte avec insouciance, l'autre avec la gravité sérieuse, mais sereine du chef.

Jean de Brède va commander à son ordonnance de préparer ses cantines. Puis il commence sa tournée d'adieux. Au camp d'aviation d'abord, parce que c'est le point le plus éloigné. Mme Millaud veut lui offrir le thé.

— Pourquoi ne m'avoir pas prévenue ? J'aurais invité Régine.

Tout le monde lui parle de Régine : c'est comme une conspiration. Et Régine ne lui a pourtant jamais manifesté que de l'indifférence, peut-être même de l'hostilité.

— Vous irez sans doute la voir avant votre départ ? continue Odile Millaud.

— Je n'en aurai pas le temps.

— Mais vous le lui devez. Elle vous a soigné. Elle vous a même tiré d'affaire dans l'Atlas lors de votre accident.

— Vous croyez que je le dois ?

— Sans doute.

Et la jeune femme sourit, à croire que le colonel lui a passé son ironique façon de sourire. Son thé avalé, au risque de se brûler, il se lève avec cette promptitude de mouvements et de décision qui, chez lui, est une grâce de jeunesse :

— Eh bien ! j'y vais.

Est-ce très sage d'y aller ? Sa résolution était prise : il quitterait Taourirt sans avoir revu l'infirmière. Son absence devait durer trois mois au minimum : le temps d'organiser le nouveau poste. Trois mois : un monde pour lui, le temps d'oublier toutes les passions, à supposer qu'il en éprouvât la moindre. Or il n'en éprouvait pas la moindre, à la réflexion.

Seulement un sentiment de curiosité que la lecture du fameux rapport secret avait amplement satisfait. Et même, depuis la connaissance de ce rapport, il était condamné par la plus élémentaire délicatesse à éviter toute rencontre. Ainsi en avait-il jugé. Ainsi analysait-il son cas. Et il avait suffi d'un mot de M<sup>me</sup> Millaud pour renverser tout ce laborieux échafaudage.

Sa visite à Régine Férals se ressent de cette agitation intérieure. Ne fait-il pas allusion à l'obligation qui lui incombe de remercier de ses soins l'infirmière avant son départ :

— C'était inutile, lui assure-t-elle. Je remplis mon devoir, comme vous le vôtre. Sans doute moins bien.

Le voilà qui se croit tenu de protester, avec exagération. Y aurait-il donc quelque gêne entre eux, dès qu'ils sortent des banalités? Il va partir. Cela s'est très mal passé et il en éprouve de l'ennui au dernier moment. Il a essayé de la faire rire aux dépens de M<sup>me</sup> Audier, et il n'a pas réussi. Toute sa gaieté, tout son élan se brisent contre cette froideur derrière laquelle il y a peut-être autre chose. Peut-être? Autre chose qu'il ne connaîtra pas. Mais non, il n'y a rien de rien. C'est dommage, tout de même, qu'il n'y ait rien de rien. D'un geste brusque, mais gentil, il s'empare, doucement et rapidement, de la main droite de Régine et la porte à ses lèvres. Après tout, c'est un geste auquel les femmes du monde sont habituées, et Régine Férals est M<sup>lle</sup> Isabelle de Foix. Mais celle-ci a retiré sa main avec violence. Elle est devenue toute pâle :

— Non, non, dit-elle, pas la main. Pas cette main.

Et elle se sauve, le laissant interdit, confus, blessé.

#### LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE

Il est revenu à Taourirt avec le printemps. Mais le printemps marocain est changeant et divers, tantôt lumineux et léger dans le sud et tantôt balayé par ce vent des sables qui aveugle et qui augmente le danger des incursions et des *djichs*, tantôt neigeux dans la montagne et tantôt boueux quand le dégel ravage les routes et grossit les oueds. Les cols sont fermés, par lesquels l'Ouarzazat communique avec Marrakech. Les avions passent au-dessus, franchissent l'Atlas, mais rencontrent souvent la brume et les courants défavorables. On peut toujours prendre le chemin d'Agadir sur

l'Atlantique, mais il n'est ni sûr ni aisé. La garnison de Taourirt, pendant la saison mauvaise et jusqu'à l'ouverture des cols, doit compter avant tout sur elle-même et veiller.

Il est donc revenu parce que le colonel Hugard, après quatre mois d'absence, l'a rappelé ayant d'autres vues sur lui pour l'avance qui se prépare, par le Dra et le Dadès, à la rencontre des éléments venus des confins algéro-marocains. Son retour a été fêté par tous ses camarades des Affaires indigènes, de la Légion, des unités motorisées, de l'aviation. Pour un peu, on eût tué le veau gras, comme pour l'enfant prodigue, s'il y avait eu, parmi le maigre bétail indigène, un veau gras. Prodigue, ne le fut-il pas, en toute occasion, de sa gaieté, de sa belle humeur, de sa confiance, de sa jeunesse, à redonner le goût de vivre à ceux que menaçaient le mal du pays, l'ennui, le cafard ! Ne l'est-il pas, à peine arrivé, de récits, d'images, de visions sur la vie qu'il a menée aux avant-postes, en contact avec des tribus qui désirent se soumettre, et ne l'osent, terrorisées ou gênées par d'autres plus guerrières ou par la menace des nomades ? Tandis qu'à Taourirt l'hiver s'est passé normalement, tranquillement, paisiblement, à peu près comme dans une garnison de France. Ah ! pourtant, voici une grande nouvelle : un tennis a été aménagé par un technicien de la Légion.

— Nous avons même un champion.

— Qui ? Le lieutenant Millaud ?

— Non, une femme.

— Une femme ? M<sup>me</sup> Millaud ?

— Non, M<sup>lle</sup> Régine Férals, l'infirmière.

— Elle joue ?

— Et comment ! Elle a mis du temps à se décider. Il a fallu toute l'insistance, toutes les prévenances de ces dames. Et puis, un jour, elle est venue. M<sup>me</sup> Millaud lui a prêté sa raquette. Elle a tâtonné pendant une partie. Remise en train, elle s'est révélée. Une Suzanne Lenglen, ou presque. Elle vous battra.

— Je demande à le voir.

— Vous le verrez.

Régine a appris le retour du lieutenant de Brède par Odile Millaud. Cette nouvelle l'a laissée si indifférente que son amie s'est révoltée :

— Vous n'en dites rien.

— Je n'ai rien à en dire.

— C'est pourtant un bon camarade qui nous revient. Quand j'étais en peine, il est allé vous chercher. Ici, loin de France, loin de tout, l'amitié joue un grand rôle. Elle est une aide précieuse, quotidienne. Vous en avez pour moi.

— Vous êtes une femme, Odile.

— Mais tous ces jeunes gens sont pour moi de chers camarades, presque des frères.

— Vous en avez beaucoup.

— Jamais trop. Ils viennent me confier leurs souvenirs, leurs ambitions, leurs espérances. Ils ont besoin de notre compagnie. Sans nous ils deviendraient trop rudes et plus tard ne sauraient plus très bien parler à leur fiancée. Pourquoi les accueillez-vous si mal? Une fois ou deux, sur le court de tennis, sans doute à cause de l'animation du jeu, vous vous êtes montrée gaie et naturelle. Car j'imagine que vous êtes ainsi réellement. Tandis que, d'habitude, vous demeurez réservée, contractée, comme si vous aviez un secret.

— Un secret? répète Régine.

Et au lieu de répondre à ces avances, elle se tait. Son amie désespère de la convaincre et de l'amener à une détente. Elle l'invite pourtant à déjeuner avec Jean de Brède et le capitaine Didier. Mais Régine refuse, obstinément, alléguant tour à tour son travail, sa fatigue.

— C'est à croire que vous ne voulez pas rencontrer Jean.

— Oh! cela m'est égal.

— Alors, venez.

A-t-elle percé à jour l'insouciance de l'un et l'indifférence de l'autre de ses futurs convives? A-t-elle pressenti, comme il arrive parfois aux étrangers qui voient clair en nous avant nous, une sympathie mystérieuse, secrète? Secrète : pourquoi ce mot fait-il tressaillir Régine? Tout le monde a des secrets, sauf une femme heureuse. Une femme heureuse, entre son mari et son enfant, pour toujours fixée par son cœur dans sa vie, garde-t-elle encore une réserve d'amour à distribuer aux autres pour les encourager à se joindre, à s'unir, à tenter à leur tour la merveilleuse aventure qui lui a si bien réussi, à elle?

Remis en présence de Régine après une absence de plus de quatre mois, le lieutenant de Brède aborde la jeune fille avec cet élan qui répand la joie autour de lui :

— Ah! mademoiselle, j'ai pensé à vous bien souvent dans notre blockhaus.

Est-ce une déclaration publique? Déjà elle s'est mise sur la défensive, mais déjà il ajoute :

— Oui, toutes les fois que l'un de mes hommes était malade ou blessé. Nous avons eu des blessés, et même un mort. Je l'ai vengé.

Et passant négligemment sur les épisodes de guerre, il précise :

— Notre infirmier que j'ai laissé là-bas est habile, mais brutal. Une main de femme eût été plus douce.

Régine a caché ses mains par un mouvement instinctif. Il se souvient du geste brusque avec lequel elle les a arrachées à son inoffensive caresse, la veille de son départ de Taourirt. Mais il ne veut pas s'attarder à ce mauvais souvenir. Odile Millaud, adroitement, le provoque à raconter son installation à Agzd, ses expéditions, ses reconnaissances. Elle tient au succès de son déjeuner et souhaite que la conversation fasse oublier les inévitables boîtes de conserves. En effet, Jean de Brède, un instant désemparé par la froideur de M<sup>lle</sup> Féral, se laisse entraîner. Il se lance dans la pittoresque peinture du ksar voisin de son poste. Il sait assez de berbère pour causer familièrement avec les indigènes. Régine peu à peu se détend. Elle a souri. Elle est désarmée.

Le voici maintenant qui présente son ami, Bou Demba, ainsi appelé parce qu'il porte au poignet un bracelet fait avec une queue de cheval. Un ami à surveiller. Un marabout qui exerce une grande influence sur sa tribu. Un conteur. Un charmeur de serpents. Enfin, un homme dangereux. Sans doute un de ceux qui font recette sur la Djema El Fna, à Marrakech, autour de qui l'on s'assemble pour les entendre conter quelque chapitre inédit des *Mille et une nuits*, ou pour assister à leurs jeux avec une vipère à la dent fourchue.

— Une vipère! Il m'en a apporté un jour, tout un panier, là, sur mon seuil. Quand il a vidé son panier, il a jeté sur moi un coup d'œil interrogateur, pour savoir si je fermerais ma porte, par crainte de ses clients. Je n'ai pas bronché. Ces gens-là doivent nous croire au-dessus de la peur. Tout de même, il ne m'eût pas été agréable de trouver un serpent dans mon lit.

— Ils ne se sont pas sauvés? demande Odile Millaud.

— Attendez, Odile Bou Demba les a laissés s'éparpiller dans toutes les directions. J'en ai compté trois qui entraient dans mon logis. Puis il a jeté un appel guttural, aigu et presque tendre. Toutes les vipères ont fait demi-tour instantanément et sont revenues à lui. Il leur a offert ses bras, sa poitrine, son cou. Il nous apparut couvert de ces bijoux mouvants, comme une femme parée de colliers et d'anneaux. Et il riait, montrant ses dents blanches qui luisaient. Puis il a cueilli la favorite et l'a approchée de sa bouche. La petite bête lançait en avant sa langue pointue, sans le toucher, et lui-même lui offrait les lèvres. Les yeux de toutes les autres étaient fixés sur cette parade amoureuse. Mais, sur un nouvel appel, elles ont toutes regagné le panier qu'il m'a tendu, en me disant : « Les veux-tu? — Non, merci, je n'ai pas ton pouvoir... » Comme il se rengorgeait, aussitôt j'ai ajouté : « J'en a d'autres plus grands ».

— Oh! plus grands! laisse échapper Régine, surprise elle-même de sa réflexion.

— Sans doute, plus grands. Je l'ai photographié. Je l'ai conduit devant mes cartes. Je lui ai montré notre avion. J'ai parlé au téléphone. J'ai fait bouillir l'eau du thé et griller notre pain avec le courant électrique. J'ai mis en mouvement un disque de chanson arabe. Enfin je lui ai prouvé que sa sorcellerie n'était rien auprès de la nôtre, afin qu'il aille colporter ce qu'il avait vu parmi les tribus insoumises.

— Oui, conclut le capitaine Didier, elles ne se rendent qu'à la force.

— Mais cette force, corrige Odile Millaud, leur apporte la paix, la sécurité dans le travail, un allègement à leurs maux. Demandez à Régine, qui s'est fait adorer de toutes les femmes de Taourirt.

Régine veut protester. Elle détourne en hâte la conversation.

— J'aurais aimé voir, dit-elle, ce charmeur de serpents.

— Vous en avez vu à Marrakech, sur la Djema El Fna?

— Oui, mais trop vite.

— Il y en a ici. On vous en trouvera.

— Ils ne sont pas comparables au mien, assure Jean de Brède en riant. Bou Demba a une réputation dans tout le sud de l'Atlas. En outre, il devine la pensée et prophétise l'avenir.

Ne vous ai-je pas averti que c'était un homme dangereux ?

— Vous l'avez éprouvé ?

— Sans doute. Je l'ai interrogé.

— Vous avez eu tort, intervient la jeune maîtresse de maison. Il ne faut jamais consulter les sorcières.

Le lieutenant de Brède rit de plus belle :

— Vous y croyez donc ?

— Je n'y crois pas, mais j'en ai peur. Les sorcières d'Écosse ont prédit à Macbeth qu'il serait roi, et c'est pour cela que Macbeth a tué.

— Je me souviens assez mal de cette vieille histoire. Je sais que vous avez un petit Shakespeare de poche : vous me le prêterez. Mon charmeur de serpents ne m'a pas prédit une si belle destinée.

— Vous voulez dire : tragique ?

— Tragique, si vous voulez. Tragique, mais royale.

— Et que vous a-t-il prédit ?

— Ah ! ça, c'est mon secret. Je saurai bientôt à quoi m'en tenir.

— Et sur le passé, que vous a-t-il révélé ?

— Il ne s'est pas fatigué les méninges. Il m'a vu couvert de sang. Et quelle cérémonie, pour cette simple vision !

— La marmite des sorcières ?

— Non, mais une composition du visage qu'il pétrit comme un masque de cire. Ainsi représenta-t-il toute une scène d'apparitions qui le remplit d'épouvante, comme s'il la vivait réellement. Sur quoi il m'a déclaré que j'étais chargé de la dépouille de ses frères.

— Je crois bien ! intervient son camarade, le lieutenant Millaud. A la tête du maghzen de Kriba, — nous n'étions pas alors dans l'Ouarzazat, — vous avez contre-attaqué le parti dissident qui était pourtant nombreux et bien armé, et par une attaque de flanc, vous l'avez bousculé et mis en fuite. C'est moi qui vous avais signalé sa marche. Vous avez même été cité à l'ordre de l'armée à cette occasion.

— Chut ! chut ! a essayé de l'interrompre Jean de Brède, pas de réclame devant les dames. D'ailleurs, vous avez été cité aussi. Tout le monde, quoi ! Et quant à mon charmeur de serpents, je lui ai donné à entendre que sa dépouille s'ajouterait aux autres, s'il lui prenait jamais fantaisie de renseigner les

insoumis. Il a reçu mon avertissement au milieu de son extase. Il n'en a pas perdu un mot, tout en continuant ses contorsions, comme s'il était en état d'hypnose.

Régine, qui suit passionnément la conversation, a cessé d'y prendre part. Est-elle donc si peu accoutumée, après six mois d'hôpital, aux coups et aux blessures, qu'elle tressaille de tout son corps, dès qu'il est question de mort ou de sang? Mais elle est tirée de sa torpeur par cette question que lui pose le capitaine Didier :

— Avez-vous assisté, mademoiselle, au spectacle des Aïssaouas?

Elle fait signe que non et le capitaine, qui désire sans doute briller à son tour, explique :

— Je suppose que l'hypnose de ce charmeur de serpents doit ressembler à la leur. Les Aïssaouas sont une secte qui a recueilli les vestiges de l'ancien paganisme berbère et n'a pas subi l'influence de l'Islam, à moins qu'elle ne l'ait déformée. Il y a aussi chez elle de l'héritage nègre. Je l'ai vue opérer à Kairouan, la ville sainte de Tunisie.

— Racontez-nous cela, questionne aussitôt Odile Millaud.

— Eh bien ! voilà. Le *mokaddem*, qui est le grand-prêtre de la Zaouïa, nous place sur un banc dans une salle contiguë à la mosquée. Au milieu, un groupe d'hommes est assis autour d'un orchestre arabe, figures tendues et déjà douloureuses sous les hauts turbans, humanité de tristesse et de misère, presque dégénérée, prête aux effluves magnétiques. Cependant un serviteur nous offre à tâter la pointe des épées, la lame effilée des sabres et des poignards. Ce n'est certes pas un jeu pour rire.

— Ah ! l'interrompt Odile illogique, je devine la suite et n'aurais jamais pu la voir. Vous non plus, Régine.

— Une infirmière aussi courageuse ! proteste son mari. Elle voit tous les jours des plaies répugnantes.

— Elle ne les voit pas s'ouvrir volontairement. Pardonnez-moi, capitaine, mon interruption.

— Mais précisément aucune plaie ne s'ouvre.

Le capitaine Didier reprend sa peinture, qu'il soigne visiblement, afin de plaire à Régine et d'éclipser Jean de Brède :

— Alors une interminable cantilène commence, rythmée par cette musique arabe désespérément monotone, qui peu

à peu agit sur les nerfs, les brise, les tord, les tend vers la crise où ils trouveront leur emploi. Quelques adeptes se lèvent et se prennent par le bras coude à coude, serrés, en ligne droite et pressés. Ils scandent leurs pas en se promenant tour à tour à droite et à gauche d'un mouvement uniforme et continuent de psalmodier d'une voie gutturale. Puis l'un ou l'autre, d'une brusque décision, rompt la chaîne qui se resserre derrière lui, se précipite en avant, les yeux révoltés, agitant la tête comme s'il allait d'un geste éperdu la lancer, se dénude jusqu'à la ceinture, appelle le supplice comme s'il en éprouvait un désir brutal et exigeant. Il est en état de possession et d'extase, sûrement en état d'hypnose.

— Oui, ce sont bien des possédés, approuve le lieutenant de Brède, qui est le meilleur camarade du monde et profite même du second plan où il est réduit pour mieux observer Régine et la comparer à l'image qu'il a emportée d'elle en quittant Taourirt.

— La démonialité la plus ténébreuse, continue le narrateur qui se complait dans sa description, leur sort par tous les pores, comme un afflux lumineux transparait sur certains visages dans la prière.

C'est une allusion à l'ardente piété d'Odile Millaud, mais celle-ci est trop droite et simple pour la saisir.

— Leurs regards fixent une vision d'horreur qu'ils nous rendent présente. Ils se livrent au plus féroce appétit de souffrir. C'est alors que l'officiant, pour les satisfaire, leur passe les instruments du supplice. L'un se zèbre le ventre avec un sabre courbe qui ne peut entailler la peau. Cet autre a les joues et les épaules perforées par des poignards. Cependant aucune goutte de sang ne sort des blessures : le sang est comme figé. Un autre encore avale des feuilles de cactus aux pointes aiguës ou des morceaux de verre. Tout cela finit par des cris d'animaux. On se croirait dans quelque cercle de l'Enfer. Et toujours cette musique monotone et crispante, l'éternelle cantilène sur trois notes.

— Je me serais sauvée, répète la maîtresse de maison en se levant de table.

Son appartement est si petit que le salon et la salle à manger se confondent, à peine séparés par une tenture. La Légion étrangère n'a pas bâti des palais ; elle a construit en

hâte et au plus juste. L'ordonnance dessert rapidement, afin d'agrandir la pièce en supprimant la séparation. Puis le café ture est servi.

Odile est allée chercher dans sa bibliothèque composée de peu de livres, mais bien choisis, — il ne faut emporter si loin que les ouvrages dignes d'être relus, — son exemplaire de Shakespeare imprimé en texte serré et d'ailleurs réduit aux drames essentiels : *Roméo et Juliette*, *Othello*, *Hamlet*, *Macbeth*, *le Roi Lear*. Elle le tend à Jean de Brède :

— Tenez, Jean, mais vous me le rendrez.

— Ah ! ah ! voici *Macbeth*. Cela commence bien avec les sorcières.

Et tandis que l'on allume les cigarettes, il feuillette l'horrible tragédie de l'orgueil et du sang, lisant tout haut les passages qui le retiennent :

— « Il n'y a aucun art qui permette de reconnaître la forme intérieure de l'âme sur celle du visage. » Voilà qui est tout à fait inexact, n'est-ce pas, Odile, n'est-ce pas, mademoiselle Régine ?

Il appelle par son prénom la femme de son camarade, de son compagnon d'armes, de son ami, et il en a profité pour prononcer à la suite le prénom de Régine.

— Tout à fait, approuve M<sup>me</sup> Millaud. Les yeux ne mentent pas.

Ah ! si tous les yeux ressemblaient aux siens, il n'y aurait pas de Shakespeare, parce que toute l'humanité serait pure et limpide comme un miroir. C'est ce que le regard de son mari, posé sur elle, exprime : la parole serait inutile, et même disgracieuse.

— On ne se connaît pas, dit au contraire M<sup>de</sup> Férals.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre.

Cependant Jean de Brède continue ses découvertes :

— Voici une réflexion que personne n'approuvera. Elle est du roi Duncan : « L'amour qui nous poursuit est souvent pour nous un ennui, et cependant nous en sommes reconnaissants parce qu'il est l'amour. » J'ai toujours eu horreur de ces pensées sur l'amour.

Odile Millaud s'amuse comme une petite folle :

— C'est que vous ne l'avez jamais ressenti.

— Oh ! croyez-vous ?

— J'en suis sûre.

C'est le même rythme des questions et des réponses. Mais la jeune femme ajoute :

— Vous n'avez jamais eu le temps,

— Mais c'est très rapide.

— Vous n'y entendez goutte.

Et avec autorité elle déclare :

— Cela viendra. Cela va venir.

— Mais non, mon charmeur de serpents m'a prédit...

— Que vous a-t-il prédit ?

— Puisque c'est un secret. Je ne le révélerai à personne, sauf, quand la prédiction aura, comme une pièce d'artifice, honteusement raté.

— Quand le saurez-vous ?

— Bientôt.

Ce garçon si ouvert, si communicatif, ne dit que ce qu'il veut dire. Ses camarades n'en sont pas surpris : ils l'ont vu en service commandé, minutieux dans sa préparation quand on le croit insouciant, grave et impérieux quand il donne l'impression de la légèreté. « Il n'y a aucun art qui permette de reconnaître la forme de l'âme sur celle du visage. » Faut-il donc se soumettre au poète qui connaît le fond humain ? Mais voici que le visage du jeune homme resplendit. Il inflige au poète le démenti le plus catégorique. Car tout son être intérieur apparaît dans ses yeux :

— Il n'y a pas que des diableries et des crimes dans votre bouquin, Odile. Je tombe sur un passage admirable.

— Lisez.

— C'est un nommé Siward qui parle. J'ignore sa qualité.

— Un thâne d'Écosse, un compagnon de Malcolm, le fils de Duncan, qui vient reprendre à Macbeth la couronne usurpée.

— Que vous êtes donc savant !

— Ne vous moquez pas. J'ai un autre Shakespeare dans le texte original et je travaille avec les deux pour ne pas perdre mon anglais.

— Ce vieux Siward apprend la mort de son fils sur le champ de bataille. Écoutez ce qu'il dit : « A-t-il reçu ses blessures par devant ? — Oui, sur le front. — Eh bien ! en ce cas, qu'il

soit le soldat de Dieu ! Quand j'aurais autant de fils que j'ai de cheveux, je ne leur souhaiterais pas une plus belle mort. » Voilà un chef comme je les aime. Pas de pitié, de l'honneur. Pas de larmes, du sang. Et voilà ce qu'il faut nous souhaiter à tous.

Odile est devenue toute pâle et se lève de sa place pour venir à lui :

— Comment pouvez-vous parler ainsi ?

— Oh ! pardon. Je n'avais pas pensé.

— Il y a un autre passage de *Macbeth* que vous devriez méditer, celui sur le lait de l'humaine tendresse que vous n'avez pas bu encore, mon petit Jean, et sans lequel on n'est pas un homme digne de ce nom.

— Une brute, dites tout de suite que je suis une brute.

Et Jean de Brède, loin de se fâcher contre cette Odile si frêle, si jeune et pourtant maternelle avec celui qu'elle n'a pas craint d'appeler *son petit Jean*, rit et s'accuse.

— Pardonnez-moi, Odile, mes incartades. J'oublie toujours qu'il y a parmi nous des gens assez fous pour se marier. Certaines folies sont d'ailleurs charmantes.

— Ai-je diminué mon mari ?

— Non, mais il vous tuera.

— Dieu me le garde !

— Les aviateurs lui donnent du mal.

— Je crois en Lui et il est le maître.

— Odile, je vous admire. Il n'y a pas deux femmes comme vous.

— Il y en a des tas, vil flatteur, et il y a Régine.

Sur cette brusque désignation, l'infirmière, absorbée à son habitude, tressaille et malgré elle rougit d'être regardée.

— Tenez, reprend Jean de Brède, je vous rends votre Shakespeare. Je n'y ai trouvé que des fadeurs, sauf le morceau sur la beauté de la mort.

— Des fadeurs ? Vous avez sauté par-dessus les sorcières, par-dessus les crimes de *Macbeth* et la complicité de *Lady Macbeth*. Vous avez oublié le spectre de *Banquo* et la folie. Vous n'avez même pas découvert le passage sur les parfums de l'Arabie.

— Les parfums de l'Arabie ?

Odile Millaud le cherche dans sa mémoire et le récite en anglais :

— *Here's the smell of the blood still : all the perfumes of Arabia will not sweeten this little hand...*

— Traduisez, traduisez. Mais qu'avez-vous, mademoiselle?

Régine Féral s'est évanouie. Oh! ce n'est pas un véritable évanouissement. Elle est devenue toute pâle, elle a été prise d'un vertige, mais, soit rapide disparition du mal, ou sursaut de volonté, elle a recouvré ses sens très vite.

— Ce n'est rien, dit-elle. La chaleur. A l'hôpital il fait plus froid. Continuez, Odile, votre citation.

— Mais elle est finie. Vous savez l'anglais?

— Oui, de naissance. Ma mère est Américaine.

C'est la première fois qu'elle fait allusion à ses origines. Elle authentifie, sans le savoir, le rapport que Jean de Brède connaît. Le sang revenu aux joues, elle reprend :

— Voulez-vous que je traduise?

— Oui, dit le jeune homme. Moi, je ne sais pas l'anglais.

Régine s'est levée et tend ses mains aux rayons de soleil qui entrent par la fenêtre ouverte :

— « Il y a encore là l'odeur du sang : tous les parfums de l'Arabie ne purifieraient pas cette petite main... »

— Voilà, approuve le lieutenant de Brède, qui ferait plaisir à mon charmeur de serpents. Vous êtes mal remise, mademoiselle Régine, je vous reconduirai dans mon auto.

— Je préfère marcher.

« Toujours la même, pense-t-il en s'en allant. Mais elle commence à ôter son masque. Isabelle de Foix reparait. Le tennis, l'anglais, cette grâce dans le monde, — un peu sauvage, mais sensible, — tout cela finira par la dénoncer. Du moins, j'aurai su me taire. Qu'elle était singulière en offrant ses mains au soleil, comme si elles étaient pleines de sang et qu'il dût les sécher !... »

Et s'il allait jusqu'au bout de sa pensée, il ajouterait : « Mais il est un autre silence. Suis-je bien sûr de le garder?.... »

HENRY BORDEAUX.

(La troisième partie au prochain numéro.)

---

# AIR INDIEN

---

## I

### DE L'ARGENTINE AU CHILI

---

#### L'AIR

L'AIR et l'eau, la terre et le feu, les quatre éléments de l'antique science, se sont partagé les continents. L'Afrique est vouée au feu, l'Asie et l'Europe à la terre, l'Océanie à l'eau, mais l'Amérique a son principe dans l'air, le grand air, un air jeune, franc, sans ombre ni ride, qu'excite l'électricité. Certes, l'éther des Andes n'est pas la brume gluante et épaisse de la côte atlantique, mais cependant au-dessus de toute l'Amérique plane *un air de famille*, un air panaméricain. — Avions, T. S. F. gratte-ciels, soleil inca qui dirigea Pizarre, lune qui guida Lindbergh, ciels du haut Pérou pleins de dieux, ciels de New-York pleins d'ondes hertziennes, Manco Capak et Wilbur Wright, l'Amérique fabuleuse d'hier et celle où s'élaborent les mythes de demain, tendent à quitter le sol, à vivre au plus haut.

Car l'Amérique est une; créée le même jour, elle se dédouble, répétant un même motif par raison d'équilibre esthétique, d'économie organique, comme se répètent les reins, les oreillettes du cœur, les circonvolutions du cerveau, les étamines. Le Nord réfléchit le Sud, les Andes se nomment ailleurs les Rocheuses, mais ce sont les mêmes montagnes; si une force transversale paraît attirer le Brésil atlantique vers

l'Afrique, tandis que le Pérou obéit à une attraction polynésienne, il reste certain qu'une force opposée a soudé entre eux les deux triangles, dont la ressemblance n'est pas due seulement au hasard. Depuis Humboldt et Reclus, cette similitude frappa tous les géographes. Un double gel, antarctique et arctique, termine l'Amérique, lui saisit les pieds et la tête; la savane recommence la pampa; ici, le Mississipi et l'Orénoque, là, le Saint-Laurent et l'Amazone se plagient; les richesses agricoles et souterraines sont les mêmes, comme les fastes incas, mayas ou aztèques, comme sans doute les origines préhistoriques; Iroquois ou Algonquins, Aymaras ou Quechuas, noms divers pour une même couleur de peau; un seul Colomb pour les deux mondes; une seule lutte, au nord et au sud, contre l'Indien et la forêt; un seul cri poussé contre le tyran, Charles III d'Espagne ou George d'Angleterre. Pourquoi a-t-il fallu que l'histoire et la politique divisassent ce que la nature avait uni? Pourquoi les dieux, qui concurent la terre sans frontières, ne nous la rendent-ils pas telle qu'ils nous l'ont donnée? Péniblement, l'humanité s'élève du clan à la nation, de la nation à l'empire; puis là, au moment où réapparaît la grande simplicité de la terre, — sous Gengis Khan, Charlemagne, Charles-Quint, — les Empires se cassent et tout est à recommencer.

Air indien, dont je connais maintenant toutes les couleurs, tous les jeux, dont je juge l'ensemble et le détail et dont je vais parler, en toi je retrouve l'Amérique primitive et non cette tapisserie rapiécée par les fils d'un nationalisme taquin; l'Amérique, telle qu'elle devrait être, indivise, sans autre morphologie que ses climats, telle que le Créateur la voulut, telle que, sans doute, la peupla l'Asie et telle que Bolivar la rêvait... Son rythme élémentaire, c'est celui de l'inspiration et de l'expiration du grand Manitou ou du divin Kôn, alternances de la sécheresse et de la pluie, flux du bleu et du gris, du chaud et du froid, jasant de l'action et de l'inaction, séquence de l'effet et de la cause.

Par-dessus les querelles de mitoyenneté où l'Europe épuisa son sang, par-dessus l'étiement désespéré des routes de caravane, où l'Asie usa son temps et ses forces, l'homme américain a passé directement du sentier de guerre aux pistes du ciel; d'un seul bond, par-dessus l'histoire, il est arrivé à ce

ciel, libre royaume où il ne rencontre rien, que l'oiseau.

Car l'Amérique entière vit sous le signe de l'oiseau. Toutes les civilisations américaines ont adoré le Soleil et révééré ce qui s'élance vers le soleil : l'oiseau, l'avion. En Amérique du Sud, s'il n'y a encore pas plus d'une douzaine de lignes aériennes, il y a, en revanche, deux mille cinq cents espèces d'oiseaux, ayant chacune leur altitude, leur climat, leur grain, leur fleur préférée. L'Œuf, ici, domine la religion et la vie, comme il surmontait, symbole de fécondité, le trône de l'Inca. Plus avant, tout au fond de la mythologie préincanique, guette déjà l'oiseau protecteur. Un déluge inonda les terres, dit le conte indien, et comme les eaux baissaient, les premiers hommes réfugiés sur un radeau envoyèrent le chien à la recherche de la terre ferme; il revint mouillé, signe que Dieu n'avait pas encore fait sa paix avec le monde; une seconde fois, le chien revint crotté : la terre émergeait donc... C'est alors qu'un colibri, une feuille au bec, donna aux survivants du désastre le signal de la délivrance. Et Humboldt nous apprend qu'une colombe enseigna aux tribus des Andes le langage articulé.

Hommes-oiseaux des poteries rituelles du Grand-Chimu, oiseaux auguraux, qui décidaient du sort des empires péruviens et dont le vol était déchiffré comme une écriture par les grands prêtres; oiseaux peints sur les masques des sociétés secrètes qui se perpétuent chez les Aymaras; oiseaux mécaniques d'or et d'argent, dont les vierges incas s'amusaient à leur balcon, au temps où ceux de Perse et de Byzance amusaient Charlemagne; corbeaux de bois peint des maisons à pignon de Colombie; momies de perroquets, dont les couleurs acides dorment dans l'obscurité des tombes de terre cuite; oiseaux siffleurs des vases funéraires d'où l'eau, en s'échappant, imite le rossignol et le merle; ailes des guerriers de la préhistoire, dont les Sioux de Fenimore Cooper, empennés comme des volants, sont les survivants. Aigle des bannières de conquistadors, aigle bicéphale de Charles-Quint dont s'honoraient les écus vice-royaux du Pérou; aigle yankee lacérant de ses serres des étoiles; aigle mexicain terrassant le serpent; corbeau perché sur le pauvre crâne fou de Poë comme sur les poteaux totémiques de l'Alaska; condor des monnaies boliviennes, montant et descendant comme elles, condor des

théogonies qui transporte chaque soir ~~sur son dos~~ le soleil et le ramène le matin, vainqueur du jaguar, dieu de la nuit, condor qu'on retrouve sur le plus ancien monument précolombien, la porte monolithe de Tihuanaco...

Oiseaux des tropiques et oiseaux des neiges, flamants roses, ornements des lacs de Chili et de Patagonie, échassiers des marécages brésiliens ou des étangs uruguayens à iris jaunes, hérons stridents, autruches des plaines herbeuses, ibis masqués comme le Docteur de la comédie italienne, cigognes debout sur leur tour de guet, aigrettes candides, cacatoès à dos bleu, aras amazoniens, vautours roux qui se réunissent aux faubourgs pour des services de voirie, comme des congrégations de prêtres pour le nettoyage des âmes. Oiseaux qui essorent en cercles agrandis, oiseaux qui montent comme des pierres lancées. Oiseaux de proie, éperviers friands de carcasses, faucons qui picorent à même la chair vive des chevaux cheminant blessés; rapaces convoitant les lourds gallinacés, aiglons qui regardent droit le soleil; harpies à l'odeur infecte...

Oiseaux chanteurs de l'Amérique du Sud, à eux seuls plus nombreux que tous les autres oiseaux d'Europe; oiseaux migrants descendus du nord à la poursuite d'un continuel été: hirondelles, *golondrinas* orangées d'Argentine, venues, comme les immigrants de Biscaye ou de Sicile, pour la moisson. Cygnes noirs évoluant entre les yachts argentins du Tigre, caillies du désert, aigles des lacs chiliens, piverts à bec blanc, hirondelles bleues du Brésil teintes du même azur que les papillons, hirondelles des falaises patagoniennes, oiseaux-mouches jaune soufre des cataractes de l'Iguassu, pies mangeuses de fourmis, coqs de Colombie, chouettes des neiges blanches comme les icebergs fuégiens; oiseaux chiliens à lunettes, oiseaux-sabre, oiseaux à queue bifide, oiseaux turquoise...

Oiseaux de mer, pétrels, pingouins, fous et pélicans des côtes du Pacifique, oiseaux dont la fiente suffit à faire vivre de grandes nations. Canards coureurs dont la pointe des ailes égratigne l'eau, grandes mouettes noires et blanches de la Plata, nuages d'oiseaux des archipels magellaniques, oiseaux traqueurs de crabes et mangeurs de moules. Oiseaux bons voiliers, cormorans, frégates huilées... Griffes et becs, becs durs, courbes, coniques, spatulés... Oiseaux innombrables, vous fendez de vos ailes ouvertes l'air neuf, l'air américain.

Si la pampa compte peu d'oiseaux, — car, à part le râle ou la perdrix, la gent ailée aime les arbres et redoute les espaces découverts, — que de courlis, bécasses, pluviers, vanneaux, au sud de la Sierra; tous les petits oiseaux, moqueurs et querelleurs, rieurs ou poursuiveurs, moineaux du Chaco aride debout en sentinelle à l'extrémité d'un chardon, passereaux jaunes épars dans l'herbe de la pampa comme des jonquilles, oiseaux décocheurs et oiseaux bourgeois qui se mettent dans leurs meubles; martins-pêcheurs platéens, coucous, bécassines du Paraguay, petits toucans verts voletant dans l'air humide et frais des sous-bois...

Et tous ces marchés à oiseaux, marchés du vieux Rio-de-Janeiro, où, parmi les poissons gros comme des squales, les perruches, vertes de dos, bleues de ventre, se bourrent de coups, mais meurent de douleur sitôt qu'on les sépare; marchés de Santiago où roucoulent les palombes du Chili et becquètent à même les rues les colombes familières, roses et noires; pigeons peints du marché de Buenos-Aires, enduits d'azur à l'aniline, de rose pompon, d'ocre impossible; oiseaux des négresses de Colombie, veuves et tyrans à la porte des quartiers réservés et des bars de Panama, oiseaux des marchés de Caracas dans leur prison de fibre, cardinaux en cage, comme des cardinaux de la Renaissance; oiseaux exotiques ramenés en Europe par les soutiers et vendus à Bordeaux ou à Marseille, avec leurs frères du Sénégal, — à Marseille, sous les combles de cette extraordinaire maison, près du Fort Saint-Jean.

C'est en décrivant les oiseaux de l'Amérique du Sud que Hudson, — grand classique anglais, — découvrit sa vocation d'auteur. Bien différent de Buffon qui, comme disait drôlement Degas, a toujours l'air de prononcer l'oraison funèbre des animaux, Hudson leur rend la vie, tant il les aime.

Tout le folklore de l'Amérique du Sud n'est qu'une volière; palombes, canards y sont sans cesse invoqués, colombes :

*Palomita blanca  
de las Cordilleras,  
prestame una pluma  
para mi recuerdo.*

(Colombe blanche — de la Cordillère, — donne-moi une plume — pour me souvenir.)

et les oiseaux eux-mêmes se réunissent parfois pour danser, sur ce continent des sambas et des maxixes, du tango et du péricon, de la rumba et du fox-trott, où l'homme saute dans la paix et dans la guerre, repousse la terre du pied et cherche, plus qu'ailleurs, à se maintenir au ciel.

Non seulement l'oiseau, mais son symbole, la Plume...

Plumes !

Plumes qui furent le motif par excellence de la décoration inca et restent depuis des siècles la parure favorite des Indiens, barbes rigides dressées autour de leurs autels, plumes en éventail autour du cou ou piquées dans les cheveux plats, grands manteaux de cérémonie de l'Amazone, à plumes jaunes et rouges, pareils aux tuniques de guerre, insignes du pouvoir de l'Inca, pareils aux capes de plumes du Pacifique, des îles Hawaï et de l'Australie que connurent Cook et Bougainville.

Plumes des Iroquois, des Apaches (et l'Indien lui-même a l'œil de l'oiseau, l'œil latéral du rapace diurne...), plumes d'autruche derrière la tête du Soleil inca ; (et le serpent aztèque a la peau imbriquée, non d'écailles mais de plumes), de la Plume de couche des anciens caciques amollis qui dédaignaient le sommier en peau de bœuf. Lorsque les Espagnols violèrent les temples incas, ils y trouvèrent, à leur étonnement, d'immenses stocks de plumes ; les arbres mêmes en étaient ornés ; la plume constituait le seul vêtement noble ; les drapeaux des régiments incas se tissaient en plumes et les batailles semblaient livrées par de gros oisons, car les guerriers plumeux dans leurs casques roses et lilas, tels qu'on les voit encore autour des jarres prépizariennes, marchaient au combat sous la conduite de chefs « pareils à l'oiseau-mouche ». Les herbes mêmes de la pampa ont l'air de plumes. Dans les ballets donnés sur les toits de New-York, c'est de plumes que sont faits les robes et les éventails des danseuses huppées de Ziegfeld, comme aussi, jadis, les lits des courtisanes de Lima et les panaches des casques, aux tournois de Potosi.

Plumes des chérubins et des anges jésuites... De Vancouver jusqu'en Patagonie en passant par le Mexique, les officiants des dernières cérémonies rituelles dansent encore en costumes d'oiseaux, les bras prolongés par des ailes. Les danseurs sikuris, à robes de duvet vues par nous en Bolivie, cherchent, par leurs contorsions, à imiter les

dances d'amour des faisans. Dernière vague américaine d'une civilisation de la Plume qui recouvrait toute la Polynésie, le Pacifique, jusqu'aux lointains rivages ornés du plumage sinistre des dieux néocalédoniens, jusqu'à la sauvagerie australienne en parures d'aigrettes, jusqu'à la Nouvelle Guinée aux casques à pennages d'ocre et de vermillon, jusqu'aux Philippines qui portent les chapeaux de Bila, jusqu'à la Nouvelle Irlande où les oiseaux les plus tropicaux prêtent à l'homme nu les flèches éclatantes de leurs ailes.

Les avions sont des oiseaux qui chantent toute l'année ; ils partent vers les villes mus par une vocation certaine et viennent se poser, après des circuits internationaux, sous les yeux du chef de l'aéro-gare, comme le faucon sur le poing du fauconnier ; oiseaux dont les œufs sont des valises et des sacs postaux, qui poursuivent une migration solitaire en suivant le tracé exact des côtes, avec arrêt nocturne en leurs nids de tôle ondulée. L'Amérique est le pays de la ligne droite. Jusqu'à l'arrivée des Européens, la roue, le tour lui étaient inconnus ; la courbe est romaine, la volute d'importation jésuite. « En archéologie, dit Bouchat, l'art américain a toujours ignoré les mouvements cycliques ; c'est le pays des formes anguleuses. » L'Amérique est faite pour l'avion.

En quelques jours, l'écart de dix mille kilomètres qui sépare l'hiver de l'été est franchi. Grâce aux avions, nous avons retrouvé le temps perdu par les chevaux ou les voiliers, nous récupérons le capital précieux gaspillé par nos pères dans les carrosses et les litières. Les avions français et les aéronefs allemands, établissant la liaison avec l'Europe, les avions de cabotage argentins, brésiliens, chiliens, péruviens, et surtout la grande ligne yankee s'assurent depuis des années la maîtrise du continent par le service le plus vaste et le plus régulier du monde ; l'air indien voit sa limpidité traversée d'oiseaux toujours ouverts, au plumage de duralumin, nés de l'auto comme leur frère ailé est né du reptile.

Tous les récits aériens donnés jusqu'ici au public sont extraordinaires. Ce ne sont que hauts faits, périls nocturnes, records audacieux, prouesses inouïes pour l'émerveillement des enfants et pour le découragement des grandes personnes. Je voudrais, moi, découvrir le quotidien, le normal, présenter le point de vue du voyageur qui fait signe quelque part à

l'aérobos bi-hebdomadaire de s'arrêter : ce très ordinaire « colis » qui monte le matin dans la carlingue, y déjeune, y lit, y bâille, en descend le soir pour se reposer, est sorti pour toujours de l'époque héroïque dans laquelle se complait encore l'Europe. Ayant pris mon billet anonymement au guichet, dans l'hémisphère sud, je vais dire comment, sans fanfare ni champagne, j'ai atterri à l'heure dite dans l'hémisphère nord.

#### ADIEU A BUENOS-AIRES

**P**AREIL à l'oiseau de Buffon, je porte dans mon cerveau une carte géographique des pays que j'ai parcourus. Bien qu'elle soit déjà loin derrière moi, je conserve de l'Argentine l'image d'une grande peau étendue au soleil. Je revois, dans un admirable ciel d'hiver, une capitale où tout est comestible : maisons en belle chair, rues toutes en muscles, cœur de filet, côtellettes premières sans os et sans nerfs... Buenos-Aires, au bord de l'estuaire platéen, au bord du Rio large de quatre-vingts kilomètres, lagune couleur gris bleu nacré, plage cendrée avec des trous bleu de ciel et le chenal balisé de noir. Je surveille son port gras que domine la coupole du Congrès et six donjons cylindriques de ciment sans meurtrières, l'un à l'autre accolés dans le style des remparts bourguignons d'Avila : les réservoirs à grains de la maison Louis Dreyfus... Ce que les tours de cathédrale sont pour une ville du Pérou, les silos le sont à Buenos-Aires. L'Empire caraïbe a été créé par la Nature, l'Empire inca a été engendré par les dieux, mais l'Argentine a été faite par les hommes. Tout y porte la marque de l'homme. Ce n'est pas Dieu qui aurait eu l'idée de faire voyager à travers les mers la vache hollandaise pour la croiser avec le taureau australien ; ce n'est pas lui qui a imaginé de baratter le lait électriquement ou de faire tenir des bœufs entiers, sous forme d'extrait concentré, dans une petite bouteille. Dieu dit : « Croissez et multipliez », sans s'inquiéter de la qualité ; ce sont les hommes qui croient au *pedigree*, payent un étalon un million, et savent fabriquer des aristocraties de quadrupèdes ou d'orchidées, en attendant de faire sur commande des athlètes ou des savants.

Lorsque Sa Majesté très Catholique interdisait à sa colonie platéenne d'échanger des produits avec tout autre pays,

que l'Espagne, Elle se montrait prévoyante. Elle mettait sous clef le plus grand garde-manger du monde et s'assurait des clients de plus en plus désirables. L'habitant de Sainte-Marie du Bon Air devait acheter en Espagne sa paillassa et son vin, son couteau et son suaire ; il les recevait au bout de deux ans apportés à dos de mulet ou d'Indien, via Panama, par-dessus les Andes. Le bout du monde, ce n'était plus alors le Pérou, mais ce Buenos-Aires visité parfois par quelques caravanes de Jésuites à califourchon sur leurs mules. Buenos-Aires, poste de quarantaine isolé, fin d'une zone perdue, cul-de-sac puant l'Indien et le capucin ; triste bourgade plate au sous-sol sans métaux, puisard où, dès qu'on creusait, sourdait l'eau... Après les cris des derniers sauvages fusillés par Rosas et couchés sur leur bouclier de peau, voici le meuglement des premières vaches, la cloche des premières locomotives. Ce qui a créé l'Argentine, ce n'est pas l'Espagnol, c'est le Basque, c'est l'Allemand, c'est le Français, c'est l'Italien ; ce n'est pas Juan de Garay, c'est Liebig ; ce n'est pas don Pedro de Mendoza, courtisan enrichi au sac de Rome, c'est le Français Tellier, inventeur du frigorifique.

L'historien de la conquête espagnole, Prescott, s'est demandé une fois ce qui serait advenu des Amériques si, croisant leurs routes en diagonale, les Quakers avaient débarqué à Buenos-Aires, et les Espagnols au Canada. A ce petit jeu de devinette, les solutions ne manquent pas ; voici la mienne.

Amérique du Sud : des bungalows de bois sous des toits de tôle ondulée ; des canots rapides pleins d'infirmiers en blanc parcourant l'Amazone, armés de seringues contre les moustiques ; des baraques d'Y.M.C.A. en guise de cathédrales ; pas un seul métis ; les Indiens au travail et des ingénieurs de race blanche, les manches retroussées, transformant le pays grâce aux migrations. Lima s'appelle New-York, et Rio la Nouvelle-Orléans. L'argent et l'étain boliviens remplacent le fer, le charbon et l'acier ; Potosi se nomme Pittsburg ; les Andes sont trouées de tunnels comme une écumoire et les régions basses cultivent la canne à sucre, pour le rhum clandestin. La Patagonie est fortifiée contre les Japonais, et l'Orénoque a le vote des femmes. Tous les États de l'Amérique du Sud payant leurs dettes...

Amérique du Nord : un immense continent herbu et

silencieux, divisé en cent quatre-vingt-dix-huit républiques. Sans métaux précieux pour appâter les Latins, l'Amérique du Nord est restée une pampa déserte. Au Canada, des métiis d'Indiens font de la politique ; les nègres votent en Alabama, et la Floride est un État noir indépendant. Les îles Hawaï sont devenues une forteresse d'État, assez grande pour contenir tous les présidents de République déchus. Des monastères couvrent les flancs des montagnes Rocheuses, et, le soir, on entend leurs cloches sonner l'*Angelus* à Hollywood. Les Brésiliens patinent à Banff, roses et blonds.

Bref, le Sud serait devenu le Nord et inversement. Un seul pays serait resté identique à lui-même : l'Argentine, car Anglais, Basques, Allemands, Français et Italiens, tous ces ancêtres des Argentins, je les conçois aussi prospères, travailleurs et prolifiques au Kentucky et au Texas, qu'à Tucuman ou à Corrientes... si Dieu avait voulu les y envoyer.

J'en vois la preuve dans ce port de Buenos-Aïres que j'avais hier encore sous les yeux, avec ses tracteurs débarquant des États-Unis, suspendus dans le ciel bleu au bout d'un filin, parmi les bâtis de traverses ferroviaires au bois dur, des pieux de ciment armé et des fils barbelés, destinés au lotissement de la pampa nouvelle. Mon regard trainait le long des docks où les laines se trient en trois catégories, où s'entassaient les ballots des toisons blanches de millions de brebis dépouillées électriquement. Plus loin, dans le fouillis des haussières en colimaçon et des cordes de remorquage, pareils aux feuillets de vieux livres brûlés d'humidité, s'élevaient en piles les cuirs et peaux des bœufs, des moutons, des juments... Et plus loin encore, se perdant dans la poussière blonde, les hangars à crins, à poils, à cornes, les réserves de noir animal, lieux incolores où tous les sous-produits de l'étable et des abattoirs préparent leur voyage à travers les océans. Dans cette cité de tôle ondulée se congelaient, malgré le soleil, en leur hiver éternel, les belles viandes argentines désormais intactes, gardant tout leur suc, et qui ne rappellent plus guère la bidoche salée et boucanée que les anciens voiliers transportaient en de mauvais barils. Les bateaux frigorifiques, les bateaux-citernes, se découpaient sur la ligne dure du fleuve, et les guirlandes de fumée noire semblaient se tresser, se natter, quand deux vapeurs se croisaient au large. Bateaux posés au haut de l'horizon, comme

des objets sur une console. J'avais à ma gauche, prises dans l'étau des quais, les batelleries fluviales, à ma droite les navires de haute mer, noirs charbonniers anglais, cargos américains blancs, nouveaux vapeurs suédois, gris, trapus, aux courts et puissants mâts de charge, où l'œil cherchait en vain les cheminées, désormais abolies.

Mais, pour moi, l'essence même de Buenos-Aires, c'était, au bord de La Plata, de la mer d'eau douce, dorée par le soleil du printemps, cette grande tache fauve étendue à mes pieds : le blé. Il arrivait des estancias en chars-à-bœufs pyrénéens, de Rosario en barges par le fleuve, et par la route en camions ; de partout il convergeait au centre de l'immense éventail de fer des railways, en wagons qu'on ne prenait même pas le temps de décharger, mais qui se soulageaient d'un coup, sur des grilles, de toutes leurs moissons glissant dans les sous-sols. Les sacs, on ne les ouvrait pas, on les éventrait comme les cochons, et les voilà qui répandent leur sang blond sur un large ruban de cuir, d'où des godets de drague les hissent jusqu'au sommet des silos ; de là, ils retombaient, hors de conduites carrées, dans les soutes des navires dont la ligne de flottaison graduellement s'abaissait. Lorsque le courant d'air du fleuve balayait la poussière, nuages de terre séchée, invisibles particules de la pampa réduite à l'impalpable, j'apercevais, au fond des cales, des débardeurs pris dans le flux montant du froment et qui l'égalisaient, à mesure qu'il les engloutissait d'abord jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la taille, bientôt jusqu'aux bras. Les contremaitres circulaient en imperméables de toile blanche, et leurs pas laissaient dans la poudre ou dans la farine les traces des raquettes dans la neige. Silos argentins, frères géants des greniers à mil qui élèvent au milieu des villages soudanais leur tour de terre cuite, centrales distributrices des richesses planétaires, si terriblement pareils aux réservoirs du communisme inca... Tous les grains, vannés, éventés, javelés, tombés des gerbes fauchées par bataillons. Mais rouge, graines de lin d'un noir violacé, blé jaune, blé doré, blé de basse-cour, blé pour le Japon, blé pour l'Europe, et le blé le plus blanc réservé au Brésil et descendu sur des toboggans anglais, des hommes, à travers le bâillon des mouchoirs, — car les émanations pulvérulentes du blé chaud les saisissaient à la gorge, — donnaient des ordres à d'autres

hommes nus, habillés de leur seule sueur et comme enduits de graisse de phoque... De l'autre côté du port, au bord de la ville, plus haut encore que les réservoirs, les Banques inébranlables, les grandes maisons d'exportation, recélaient le directeur au centre de sa toile téléphonique et télégraphique; à tous les étages, des secrétaires contrôlent les départs, pointent sur les cartes les récoltes bonnes et mauvaises, passées ou futures; classent sur fiche les possibilités de chaque gare, de chaque ferme; sélectionnent les semences; reçoivent jour par jour le blé en herbe pour en surveiller la croissance, du fond de leurs bureaux.

Tic-tac du télégraphe Morse, arrivée des commandes de Scandinavie ou de Chine, halètement des cours de Chicago et de Winnipeg. Blé d'Argentine ainsi jeté au monde affamé et repu, blé difficilement vendable à quarante francs le quintal, blé, fléau mondial, blé qu'on accueille aujourd'hui avec un sourire amer comme on accueille le nouveau-né dans les familles trop nombreuses, blé qui ira s'entasser dans les hangars trop pleins, près de ceux de Hongrie, de Roumanie, d'U. R. S. S., du Canada, de Brie, blé aux épis si serrés et si barbus que, dans leur immense nappe australe, les rouges batteuses disparaissent et semblent faire naufrage. On voudrait arrêter ce blé, en retarder la maturité, en stériliser le placenta, crier : « Halte aux semeurs ! » Mais déjà la nouvelle moisson s'annonce splendide et les disques d'acier poli des faucheuses et des lieuses attaqueront dans quelques mois un sillon qui, commencé le matin, ne sera pas terminé avant le soir.

Le port finit au Paseo de Julio; au delà, c'est la ville avec ses autos embouteillées dans le quadrillé étroit des rues encombrées de tramways qui laminent le passant contre les façades. Buenos-Aires, avec ses maisons blanches dans le goût de Monte-Carlo, ses hôtels aristocratiques qui sourient à la rue comme des avant-scènes un soir de gala, ses parterres de ciné-raises et ses eucalyptus froissant leur feuillage sec et parfumé, est un morceau de Méditerranée égaré de l'autre côté de l'Atlantique; ses vieux quartiers continuent tout naturellement le vieux Nice; les foules y grouillent comme une masse poissonneuse dans un vivier en curage. Au bord de l'eau, c'est le quartier de la Boca, qui ressemble au vieux Gênes avec ses *gringos* ou métèques, ses émigrants aux poches et au ventre plats,

attablés parmi les affiches du Lloyd Sabaud, s'entassant dans les ventes aux enchères, sous les maisons à arcades, convoitant les harnais ornés de piastres d'argent et les fusils à percussion centrale, *peones*, valets agricoles, habitués à coucher en plein vent, la tête sur la selle; chanteuses à cheveux crépus, qui font rire en dialecte ligure; tirs forains, femmes-monstres, *ship-chandlers*, montreurs de pupazzi, parmi des fiasques de chianti servies par des Gênois à boucles d'oreilles. Et partout l'odeur de grillé (l'odeur même du temple de Salomon et des souks), du mouton entier, embrasé, calciné, pleurant sur le charbon ardent ses lourdes larmes de graisse qui remontent en fumée vers le plafond où pendent des fromages.

C'est à la Boca qu'est né le tango. Ce que la *ranchera*, la *chacarera*, le *péricon* sont à la pampa, le tango l'est à la ville. Sous des noms divers on retrouve la polka villageoise dans toute l'Amérique du Sud, mais le tango, c'est Buenos-Aires... Comme elle, il date de notre siècle, il est tendre, sensuel et métissé d'italien; le tango parle andalou avec l'accent napolitain, au son de l'accordéon allemand. Jadis les hommes ne le dansaient qu'entre eux, dans les rues étroites, la fleur à la casquette; le tango a été prendre ses lettres de noblesse à Paris où l'acclimaterent juste avant la guerre les gens du milieu; de là, il est passé dans les théâtres des grands hôtels; de là, il a forcé les portes des salons *porteños*, non sans peine, comme un parvenu cosmopolite qu'il est. C'est ainsi qu'il faut le prendre et l'aimer. Le tango est déjà vieux, parce qu'il a trente ans, mais il survit à la mode; Paris l'a abandonné, Londres et New-York ne l'ont jamais adopté, mais Buenos-Aires le garde et l'aime; il est méditerranéen, il a cet air de famille qu'ont Buenos-Aires, Alger, Barcelone, Smyrne, Marseille. N'est-il pas marseillais d'accent, ce professionnel du tango populaire qui dit, avec jactance, dans la chanson argentine :

Quand je fais dans le Sud  
Le double corte,  
On en cause jusque dans le Nord !

La dernière vision que j'ai de Buenos-Aires, perdue dans la brume à mesure que je m'éloigne, c'est la grande tache verte de Palermo, le quartier du beau monde. Après la Boca à l'argent rare, Palermo à l'argent facile: Palermo si triste dans

sa richesse, si absolument comme-il-faut, le quartier des cheveux luisants et des bottines laquées, où des autos plus vernies encore circulent au ralenti, pleines de familles tout en noir, qui saluent d'autres voitures venant en sens inverse, pleines d'autres familles également en noir (car l'Argentine est une nation de cousins, unis par des deuils); le tout sur des fonds de saules excessivement pleureurs. Musset a écrit :

Mes chers amis, quand je mourrai,  
Plantez un saule au cimetière...

Ce saule planté sur sa tombe venait d'Argentine. D.-H. Lawrence, Kayserling et Waldo Frank, avant moi, ont dit la mélancolie qui s'exhale des terres américaines. Des *tristes* (qui sont les *blues* de l'Amérique hispanique) aux *sautades* du Brésil, en musique le Continent pleure et regrette : les Indiens pleurent l'Inca sur leur flûte faite d'un tibia humain percé, les nègres du Brésil pleurent l'Afrique (bien qu'ils aient beaucoup gagné au change), les élégants de Santiago pleurent Piccadilly, les intellectuels pleurent Moscou, les jolies femmes, Paris; mais peut-on se plaindre ainsi quand on habite une grande cité heureuse et neuve, comme Buenos-Aires, une ville où les jeunes filles sont si belles, une ville qui, elle-même, a l'air d'une jeune fille?... Il faut les voir, les demoiselles, le samedi, à Florida, à l'heure où les voitures ne circulent plus, entre midi trente et une heure, quand, après avoir été une rue américaine, Florida redevient un *forum* latin; alors les *niñas* du grand monde prennent la place des *chicas* de la rue, sous les yeux intéressés des membres du Jockey Club, forteresse de l'ennui masculin. Une demi-heure plus tard, c'est le déjeuner chez Harrod's, garçons à droite, filles à gauche, comme à la messe; l'intimité ne se portant pas du tout en public, ils sont assis par grandes tables de dix ou vingt convives. On prend le thé à la *Paris*, seule confiserie où il soit séant de se montrer le samedi; on va aux trois cinémas dits « de société »; ou encore, si c'est le printemps, au *Tigre*, après la messe aux Récollets, pour déjeuner sur des canots d'acajou qui circulent entre des îles pleines d'arbres fruitiers en fleurs (yachts-clubs, odeurs de mazout, échappements libres, cris des sirènes, vagues, vitesse); ou aux concerts de la *Wagnérienne*, ou aux matinées de la

Comédie-Française, à l'Odéon et au *Maïpo*: ou, le neuf Juillet, jour de la fête nationale, début de la saison d'hiver, au théâtre Colon pour entendre Lily Pons, la plus grande chanteuse du monde d'après les Argentins, Lily Pons, Française célèbre partout et presque inconnue en France.

Le Colon, théâtre de Wagner et de Verdi, est plus encore le théâtre de toutes les unions argentines, corbeille de fiancées et d'aspirants, matrimoniale foire aux cœurs à prendre, grand *rodeo* annuel, échanges de regards, trocs de serments, lassos lancés sur les bons partis, sur les *novios* de grand élevage, aux sons des trilles de *Lucia*; ardentes promesses de milliers d'enfants à venir, de futurs membres du Jockey, d'estancieros en puissance ou de petits joueurs de polo virtuels; tout cela se prépare au fond des loges, tandis que Schipa tient son *ut* de poitrine, son *do de pecho*.

Je ne fais à Buenos-Aires qu'un reproche, c'est de m'avoir fait négliger l'Argentine; les Argentins gardent, grâce à leurs domaines, le contact avec la nature, les animaux, les fruits, les saisons; mais l'étranger s'endort dans les délices urbaines dont les moindres ne sont pas les adorables Argentines, telle ment « sirènes », comme dit Alfonso Reyes, plus belles encore que les autres beautés américaines parce que leur éclat se rehausse de modestie latine. Je confesse que j'ai pour elles les yeux admiratifs d'un Stendhal pour les grandes Milanaises, d'un Balzac pour les Polonaises, ou d'un Horace Walpole pour les Parisiennes sous Louis XV. J'aime la réserve des dames *porteñas*, l'attention passionnée qu'elles portent aux choses de l'esprit, leur vie sans distractions, souvent secrète et recluse comme celle des « désenchantées » d'Orient, leur volontaire effacement devant l'homme, leur effarouchement ravi quand on leur propose d'aller bavarder seul avec elles à l'heure du thé, leur goût pour la politique, le golf et M. Paul Valéry, le dessin des robes sur des corps qu'elles ont su corriger de tous les défauts physiques des races méditerranéennes, leurs timides essais d'émancipation, à Mar del Plata, ou sur les plages uruguayennes, la mélancolie de leurs longs états fiévreux sous les eucalyptus des estancias, leurs infinies lectures, qui jamais ne les intoxiquent ni n'entament leur simplicité et leur traditionnelle sagesse : qui sera leur Ibsen, leur Henry James, leur Paul Bourget? Sera-ce vous, Mauriac,

qui, l'automne prochain, vous préparez à leur rendre visite?

Pendant le mois que je passai à Buenos-Aires, il m'arriva souvent d'obéir à la seule tentation d'évasion que m'offrait la capitale, et d'aller au Zoo. Ce jardin d'acclimatation était mon premier contact avec la vie libre et large de l'arrière-pays. J'y liai connaissance avec les loups de prairie au rire charmant, aux petites dents aiguës sous le nez plissé; avec les lièvres de Patagonie, à grosse tête idiote, debout sur leurs pattes de derrière comme des kangourous; avec les lamas au cou si mobile qu'ils regardent sans cesse en arrière, vers les Andes, avec le chat d'herbe et le chat des bois, avec ces bêtes dont chacune est pour nous une surprise : le tatou, la viscacha, le pécarí, le tapir; avec le puma, totem favori de l'Amérique du Sud, animal sacré. J'aimais relire les pages merveilleuses du *Naturaliste dans la Pampa*, où Hudson définit la « situation », le *social standing* du puma, avec ces mots si nobles qu'ont les Anglais pour parler des bêtes qu'ils savent élever jusqu'à la dignité de l'homme et, plus haut encore, jusqu'à la condition de sujet de la Couronne britannique. Et c'est au Zoo que je voudrais retourner, parmi les flamants aux ailes corail où roulent les gouttes d'eau, au ventre rouge sombre de sang caillé et qui réussissent en plein jour leurs effets de coucher de soleil; j'y voudrais retourner quand viendra novembre avec ses tristesses, non pas grises comme celle de notre novembre, mais tout aussi mélancoliques, de l'été platéen, où Buenos-Aires assoupie, le foie lourd, poursuit ses mauvais rêves de sieste, en attendant les chaleurs de décembre, lorsque les grandes maisons sont fermées et que la société est partie vers les plages grouillantes de crabes.

#### TRAVERSÉE DE LA PAMPA

J'AI derrière moi de longues heures de pampa herbue, monotone ligne droite à travers la luzerne que ride à peine le vent, course sans incidents topographiques sur une terre sans pierres, car toutes les pierres de l'Amérique ont servi à bâtir les Andes. Avant la grande tempête pétrifiée, c'est la platitude merveilleuse de ces champs où la roue des élévateurs à eau apparaît au-dessus du bouquet d'acacias et d'eucalyptus; eucalyptus si charmants avec leurs fruits en boutons d'habit, répan-

dus à terre comme ceux d'un collégien qui a grandi trop vite et a fait tout craquer ; eucalyptus glabres dont la vue ne satisfait pas, car on les sait peu propres à leur rôle d'écran, privés de racines profondes, arrachés au moindre ouragan. Les prairies du ciel regardent les prairies de la terre ; elles aussi alignent de grands nuages noirs labourés, des mares bleues et des rayons de soleil comme des fils télégraphiques. Labours infinis de cette Flandre australe, aux sillons maladroits s'avancant en zigzags. De Buenos-Aires à Mendoza, pas un mur, pas un tertre ; sol sans os, colmaté d'immigrations successives, qui se sont peu à peu solidifiées. Nous avançons dans le vent, contre ce *pampero* du Sud à cause duquel, dit Darwin, aucun arbre n'aime la pampa. Masse sans profondeur, mer sans marées. Tristesse de ces quelques arbres à feuillage retombant, glycines, saules, et ces curieux et innombrables arbustes qui ressemblent à la ganse, à la « chenille » d'ameublement. La route, de la même couleur que la terre, me rappelait les grands chemins de Pologne, de Roumanie, de Russie, cloaques l'hiver, pistes l'été. Parfois, çà et là, des hommes s'assemblaient autour des *remates*, des ventes aux enchères, et les petits veaux affolés s'échappaient en bousculant les acheteurs ; ou encore des jeunes gens assistaient à cheval à un match de football autour d'une herbe usée par les *shoots*, et se dressaient debout sur leurs étriers de bois, lorsqu'un but était marqué. Sur le bord de la « carrière », — car ce mot a gardé ici son sens primitif, — gisaient les carcasses des bêtes mortes ; ces os abandonnés, seuls repères dans l'infini, donnaient au paysage sa juste échelle.

« Il est impossible de photographier la pampa », a écrit quelque part Vittoria Ocampo ; comment faire tenir en deux dimensions tant de poésie ? Et pourtant j'ai photographié la pampa, à ras de sol, à travers la cage ajourée d'un squelette de bœuf se découpant en blanc cru sur la terre noire, et en foncé sur le ciel ; et mieux que les plaintes de Tucuman, mieux que le bruit mat du galop, mieux que la charge des joueurs de polo, métopes d'Hurlingham, mieux que le charmant petit musée de Lujan, avec ses diligences antiques, ses malles en cuir de poulain, ses fenêtres dont les carreaux sont en peau de vache, cette photographie me rappellera à jamais la pampa.

La pampa, c'est le taureau orgueilleux de son pedigree

anglais qui remonte parfois au XVIII<sup>e</sup> siècle, fier comme un évêque en tournée; taureau du Jockey club, taureau des salons, taureau aux sabots dorés, taureau plus médaillé qu'un champion de lutte, plus coûteux qu'un bon arrière de football amateur, taureau de classe internationale. C'est aussi la déesse-vache, Hathor argentine qu'on rencontre toute seule, au soir tombant, dans son camion automobile, arc-boutée sur ses pattes, un nœud de ruban au cou remplaçant la chaîne ou le licol; *aryshires* tachetés, *shorthorns* ou vaches du *Suffolk*, *jerseyaises* aux pis gonflés, *devons* rouges et lourdes, *welshes* à tête plate, cornes droites ou écartées, basses ou hautes. Aristocratie frisée, élite de la glèbe, classe privilégiée, exempte du joug, quadrupèdes aux mérites primés. Dans la pampa, les vaches sont des dames, le bœuf ne travaille pas (notre bœuf prolétaire y est inconnu); au bétail argentin la meilleure nourriture, de plus en plus fraîche, abondante et parfumée, à mesure que l'heure du boucher approche.

#### HEURES D'ESTANCIA

Aux frontières de la République platéenne s'étend cette mésopotamie uruguayenne, cette *bande orientale*, comme l'appelait Hudson au temps où les Blancs ne tenaient que la côte et chassaient l'autruche à cheval avec des balles de cuir, au lancer. J'y cherche mon chemin dans l'océan de trèfle jusqu'à la région sans fil de fer où règne encore l'ancien cow-boy, le *gaucho*; ailleurs, le barbelé a rendu inutile le *gaucho*, car point n'est besoin aujourd'hui de rassembler le bétail répandu dans l'immensité herbeuse, de le choisir d'un coup d'œil, puisque partout il est sélectionné artificiellement, méthodiquement parqué, scientifiquement tondu, traité, douché, massé et parfumé électriquement. Ce coin de pampa héroïque que j'ai découvert se trouve non loin des grandes plages uruguayennes où les chevaux de course, pareils à des pénitents dans leurs cagoules jaunes ou rouges, prennent des bains fortifiants avant les grandes épreuves du printemps. Là, on m'a enseigné à regarder les troupeaux avec l'œil du boucher, à distinguer la qualité de la viande sous la peau, à différencier les bêtes de trois à quatre ans des vieilles vaches sans lait ou des taureaux sans *sex-appeal*, qui s'en iront bientôt à la ville faire de la

conserve ou du jus de viande. Là, j'ai su que la mort suivait la vogue, — car la table impose sa mode à la boucherie; en voyant tomber des milliers de petits veaux, j'ai appris que désormais l'Anglais décadent préfère au roastsbeef la chair blanche... La nuit, par les fenêtres ouvertes, montait une odeur de bouse et d'étable et j'étais réveillé dès l'aube par le bruit si léger, à peine appuyé, que font dans la boue les sabots des bœufs lourds d'une tonne; dans le petit jour d'hiver je voyais sortir du village, en route pour l'abattoir, les têtes blanches des *herefords*, les têtes brunes des *sussex*.

J'habitais au centre d'une plaine alluvionnaire, récemment gagnée sur un des lits du fleuve, une estancia confortable, carrée, sans style, abritée par un bouquet d'eucalyptus dont l'odeur balsamique attirait les abeilles. Le treillage métallique contre les moustiques assombrissait ma chambre, mais la lumière ne manquait pas, car des fenêtres s'ouvraient partout. Le soleil se levait sur des portraits de famille second Empire et se couchait sur de grands plats d'étain aux armoiries gravées, sur une collection de bols à maté ornés d'argent ciselé. De mon lit, fait d'une seule peau de porc, et dont les pieds étaient en cornes de taureaux, je voyais à gauche le *corral* rond où sont parquées les bêtes, à droite les toits bas de l'étable. Ferme féodale, isolée, vendant aux villes lait, beurre et œufs, mais ne lui achetant rien et ne lui devant rien. Dès l'aube, les *gauchos* se dispersaient dans les pâtis, et je n'entendais plus aucun bruit jusqu'au soir. Si les hommes riaient, parlaient haut au milieu du jour, c'est que c'était un de ces jours de fête où l'on mange la vache rôtie dans son cuir, où une cérémonie rituelle, comme la marque ou le dressage, les avait réunis. Ces jours-là, les *gauchos* portaient leur costume des dimanches; ils faisaient sonner leurs éperons à mollettes d'argent, larges comme des écus, tout pareils à ceux que portent les mannequins de conquistadores dans les musées coloniaux; leurs fouets à manche d'argent claquaient; un tablier de cuir fauve à franges protégeait leur cuisse gauche où s'enroulait le lasso; relevé à droite, il découvrait la culotte noire bouffante brodée de fleurs vertes et mauves; sous la ceinture, derrière les reins, dans une gaine de cuir s'enfonçait le cou-telas. Autour du cou, un foulard de soie blanche; sous le chapeau mou, très sale, à la coiffe trempée de sueur, retenu sous

le menton mal rasé par un élastique, passait le ruban à l'indienne, cernant le front.

Le jour de la marque, les *gauchos* se tenaient à l'entrée de l'enceinte en fils de fer, le surveillant debout sur ses étriers, les autres à terre, portant leur selle noire, cloutée de cuivre, sur le bras ou sur la tête; du doigt, le chef désignait les jeunes chevaux destinés au fer chaud. A l'intérieur du *corral*, trois ou quatre valets de ferme placés en trapèze, visibles entre deux nuages de poussière et que le troupeau de bêtes épouvantées entourait d'un galop circulaire, faisaient tourner leur lasso. Le poulain qu'ils cherchaient à atteindre courait, les naseaux ouverts, l'œil plein de terreur; il galopait si haut que, lancée au ras de terre, la courroie sifflante n'arrivait pas à le saisir aux jambes. C'est qu'il ne fallait pas l'étrangler, comme on fait d'un cheval sauvage qu'on veut enfourcher, mais simplement le faire culbuter; les nœuds coulants s'allongeaient, ovales, se refermaient sous les sabots, en vain... Mon œil, de plus en plus exercé, suit maintenant la course du lasso. Voici enfin le cheval entravé à la hauteur des paturons, engagé d'un seul coup par les deux genoux; c'est un vieux *gaucho* qui lui a placé ça; l'homme serre, s'arcboute et aussitôt le poulain perd l'équilibre et, les quatre fers en l'air, tombe lourdement sur le dos, le crâne sonnant dur dans l'herbe. Aussitôt les « agrégés » se précipitent; l'un maintient l'arrière-main entre ses jambes, l'autre aplatit la tête si près du sol qu'on voit le souffle hors des naseaux soulever des jets de poussière; c'est le moment : de leurs mains gantées les hommes appellent le camarade qui, hors de l'enceinte, fait rougir au feu la marque au bout d'une tige de fer; il la passe à travers le barbelé; je vois fumer la cuisse, dont les poils grésillent... L'opération terminée, le chef tire son *machete* à manche d'argent et courtaude l'animal, lui coupe l'extrémité de la queue, en signe qu'il a été marqué; on le lâche, il se relève en flageolant, esquisse des quintes, puis, l'œil plein de larmes, le poil planté, fou de peur, il court rejoindre le troupeau réfugié autour du seul arbre de l'enclos.

D'autres fois, il faut monter un cheval rétif ou non dressé. Le « réservé » galope au centre du troupeau, robe couleur de loup, crinière noire rougie par le grand air; le chef entre comme un Templier dans le *corral* et tente, à grands gestes

équestres, d'isoler son sujet. Les *gauchos* à pied, groupés autour de lui, comme au temps des varlets ou des damoiseaux, font courir le lasso sur les dos nus des bêtes trempées de sueur ; enfin on réussit à passer un lasso ; l'homme serre, se jette à terre, les jambes écartées, le talon enfoncé dans le sol pour faire béquille ; ses camarades viennent à la rescousse, à trois, à quatre ; de toutes leurs forces ils tirent... ; pour se défendre, le cheval allonge le cou, mais le voici étranglé et la lanière pénètre dans la chair : il s'arrête, immobile, tremblant des gigots. Alors, l'un derrière l'autre, en file indienne, les quatre hommes s'avancent, si serrés qu'ils n'en font plus qu'un ; pas de mouvement brusque ; ils s'approchent à petits pas, comme si le cheval était une bombe et allait éclater. Le premier tend le bras et avec un geste d'hypnotiseur passe doucement sa main ouverte sur le front marqué d'une étoile herminée ; les autres en profitent pour passer le licol à deux longues et pour détacher le lasso. Les deux rubans de toile se déroulent maintenant V ; chacun hâle de toutes ses forces ; enfin, on réussit à faire sortir le récalcitrant par la barrière grande ouverte.

Là, le *gaucho* qui doit le monter l'aborde avec des précautions infinies ; en boitillant (« triste chose qu'un *gaucho* à pied »), il lui met d'abord une couverture, puis soulève à deux bras la lourde selle et, embarrassé de son tablier de cuir, de ses éperons énormes, de son *poncho* qui lui tombe des reins, des peaux de mouton qui glissent, se prépare à sangler sa monture. On voit la robe du cheval frissonner ; son œil est rouge ; ses jambes de devant s'ouvrent en équerre ; il détache des ruades. Le *gaucho* serre de plus en plus fort jusqu'à ce que la sangle s'enfonce dans le ventre bombé ; puis encore une peau de mouton par-dessus la selle ; puis le mors. Alors l'homme met le pied à l'étrier très court ; il n'a pas eu le temps d'enfoncer le second jusqu'au talon que déjà la bête a bondi : il lui tient de la main droite la tête basse, tandis que de la gauche il la frappe à coups redoublés d'une large lanière de cuir, à l'épaule et à la croupe, en poussant des cris. Le cheval s'arme pour ne pas obéir, s'élance... De ses cuisses de fer, de ses molettes acérées, des reins, des genoux, le cavalier se maintient collé au rueur ; que ce dernier choppe, ou bronche, ou lutte, ou fasse le saut du mouton, le corps souple suit chaque écart, redresse chaque dérobadé.

Alors le cheval fonce comme un fou jusque sous mes fenêtres. On dirait qu'il va s'écraser contre le mur, mais à droite et à gauche deux autres *gauchos* s'élancent, le remontent, le serrent de près, l'encadrent. Je les vois tous trois partir à bride abattue, disparaître dans un pli de terrain, émerger un *gaucho* se met devant lui, tandis que l'autre se place par derrière, en travers, et l'empêche de reculer. L'animal, tout à fait enfermé, finit par s'arrêter ; je vois ses flancs rouges et sa bouche écumante ; le dresseur met pied à terre ; ses bottes souples en peau de cheval ruissellent de sang ; sa tête de gros moine est trempée de sueur ; il rit ; tous rient, détendus, satisfaits, crient *Ollé !* Encore un cheval de dompté ; il y a dans le monde un esclave de plus...

#### PREMIER TOMBEAU AMÉRICAIN

MES promenades me conduisaient souvent jusqu'aux premières maisons, distantes d'environ trois lieues, où habitaient des Basques. Dans un champ, je remarquai un monticule isolé qui me rappela ces tombeaux des races errantes qu'on trouve en Asie et jusqu'aux bords de la Mer Noire, en Dobrudja : au sommet, un crâne de cheval, fiché au bout d'une gaule, faisait une tache blanche dans la terre meuble et achevait de donner à la steppe je ne sais quel aspect tartare.

C'était bien une tombe, celle d'un vieux qui, des années, avait vécu à l'écart, paralysé, sans parler, et qui était mort six mois plus tôt. Il était sorcier et sourcier ; de sorte que personne, même le vicaire, ne s'était opposé à ce qu'on l'enterrât là. Il ne faisait pas partie des *euskal-echea*, des sociétés d'entre-aide du Guipuzcoa, de Navarre ou des Basses-Pyrénées. Il était mort à soixante ans passés. Les anciens se rappelaient l'avoir vu débarquer un jour à Montevideo, vers la fin du siècle dernier, descendu du paquebot de Bordeaux, sa veste sur l'épaule, son béret en visière, ses espadrilles de rechange pendues au cou par un lacet ; il avait été débardeur, laitier, sandalier. « Mais après tout, les Uriburu, les Irigoyen, n'ont pas commencé autrement. » N'ayant pas fait fortune, l'homme était venu s'installer par ici ; lorsque il eut goûté au lasso, la vie des ports, le gagne-petit de l'*almacen* le dégoûtèrent et il

ne voulut plus retourner à la côte. Il aimait les *gauchos* (il y a dans le sang basque quelque chose de très antique, de fuyant, de rusé, d'inassimilable, qui rappelle le sang indien). Ses longs bras de patte-pelu avaient dû jadis en faire un bon joueur de pelote ; son front avançait sur ses yeux de plus en plus enfoncés sous les sourcils, comme les vieux balcons de bois de Fontarabie font saillie dans le mur. On savait qu'il avait passé bien des nuits dans sa jeunesse sur la Bidassoa, à transporter, au fond des barques sans fanal, de la soie et du tabac dissimulés sous la fougère ; peut-être avait-il été obligé de quitter le pays après un coup dur ? Peut-être aussi déserteur ou insoumis ? La prairie, autrefois, c'était comme la Légion étrangère : personne ne se permettait d'être curieux.

Quand les camarades évoquaient le Pays devant lui, le pays basque, le jeu de boules sous les platanes, le gave, les sérénades aux guitares de la Saint Sylvestre, tout ce qui fait qu'on désire s'en retourner mourir près des vieux, l'homme haussait les épaules et bourrait de tabac noir son long nez... Il ne parlait jamais de la France, ni de l'Europe ; devant lui, il fut une fois question de la guerre ; il demanda qui se battait : quand il apprit que c'étaient les Anglais, les Français, les Italiens, les Allemands... il fit une grimace de dégoût et il répondit en biscayen : « Rien que des *gringos*, quoi... » (rien que des métèques).

Jamais on ne le vit boire à la *pulperia* du cidre doux avec les autres, les soirs de fandango ; il détestait toutes les femmes, depuis la patronne du village, la Vierge des Angoisses, jusqu'aux petites gardeuses de cochons. Il mourut sans avouer ses péchés. Son nom ? Qu'importe un nom dans la pampa?... Il était natif d'Etchézar, en France, et s'appelait Ramuntcho.

#### VERS LES ANDES

**D**etous côtés, le ciel roule des orages de printemps, les Andes envoient à ma rencontre leur odeur de neige. Derrière moi des giboulées verticales, des cascades de grêle ferment l'horizon, pareilles à des courtines de velours noir, comme dans ce *gato* :

*De terciopelo negro  
Tengo cortinas  
Para enlutar mi cama  
Si tu me olvidas...  
Veni, veni, volando...*

(De velours noir — J'ai des rideaux — Pour endeuiller mon lit — Si tu m'oublies... — Viens, viens, cours, vole...)

D'où je suis, je crois voir l'Amérique du Sud tout entière aplatie en son immensité horizontale. « Pays infini », dit Montaigne; Mag Meld, pays de « l'éternité », disait le folklore irlandais, deux siècles avant le voyage de Colomb. Il me semble l'avoir sous mes yeux comme dans les planisphères, entouré d'océans dont les courants, — ces fleuves de la mer, — dessinent au large des côtes de sombres écharpes. J'embrasse d'un coup son relief orographique, les terres noyées du Brésil, la peau ombrée des hauts plateaux, le soulèvement du Chaco, jusqu'aux montagnes crispées dans leur effort d'altitude. Les Andes sont sa colonne vertébrale, la Terre de Feu son coccyx, arc osseux perforé d'un bout à l'autre par le canal rachidien des entre-vallées, coupé par le tissu élastique des lacs qui viennent sectionner parfois ce rigide édifice de vertèbres empilées. Corps de l'Amérique du Sud, organisme complet dont les Amazones, dilatées comme une poitrine, sont les poumons, l'Argentine l'œsophage, la Plata le tube digestif, les fleuves les artères, avec des villes pendues aux confluent comme des glandes.

Par-dessus moi tout est verdâtre, les bords de l'horizon, le soleil, puis les étoiles; par contraste, la luzerne paraît noire. Près des fleuves sans pente, de chaque côté de la rivière d'argent platéenne, la terre imprégnée d'humidité prend des tons tendres de salade, réveille les couleurs de ses sainfoins gras; « tapis botanique », comme dit Ortega. Pampa, c'est-à-dire : pays ouvert. Pendant des heures, je traverse des herbages, mes yeux ruminent cet océan onduleux de fourrage, épanchement si monotone que j'ai envie de sauter par dessus bord, comme en mer, après quinze jours de traversée. Maintenant, il n'y a même plus de fleuve; l'eau est désormais invisible; rien que le bras en levier des puits entourés de tamarins qui plient sous le vent sans frein. Aucune appréciation possible des

distances, toutes les mesures sont faussées, tous les mirages admis.

Parfois les villages, les *pueblos*, détachent vers nous un avant-poste; un rancho, une ferme, un enclos de bêtes à cornes, une porcherie viennent patrouiller le long de la voie ferrée, mais c'est une rare aubaine. Le maïs naissant nous circonvient, le blé de printemps pareil à du chiendent nous cerne de toutes parts, ou bien les chardons des champs en jachère, semblables aux chardons de fer auxquels se plut la virtuosité des forgerons de la Renaissance hispanique. La pampa est verte à l'infini, comme le Pôle est blanc. Verte à jamais. En ce moment et pour quelques jours elle fleurit par places, fleurs roses ou mauves, de tons éphémères et délicats, et ressemble aux plaines de Syrie, d'Andalousie, de Perse, de la Moulouya marocaine. Aux bifurcations attendent des wagons à claire-voie sous la surveillance du gros œil atone d'un réservoir... Mendoza se signale enfin par des vignes, des lotissements, des avoines, de la terre à mille francs l'hectare, des offres de crédits hypothécaires, sur panneaux de bois. Adieu, rêve de géométrie plane avant les vertiges de l'altitude. Adieu, prairie herbue, *llanos* que célèbrent à l'envi les guitares tristes et les vers de Supervielle :

Je fais corps avec la pampa qui ne connaît pas la mythologie.  
Je m'enfonce dans la plaine qui n'a pas d'histoire  
Et tend de tous côtés sa peau dure de vache qui a couché dehors.

Jour de lumière admirable. Il doit faire beau partout sur la terre et ce bleu nacré dans lequel je baigne doit s'étendre à l'autre hémisphère; ici bleu de printemps, là-bas bleu d'automne; ici bleu de jour et là-bas bleu de nuit.

Je quitte les murs de boue de Mendoza que chaque tremblement de terre ébranle et lézarde, faisant chavirer les pressoirs à vin comme dans une ivresse géante, je m'élance par-dessus cette ride immense tantôt simple, tantôt double, tantôt décuplée, qui barre le front du continent. Par-dessus les talus des Andes,

Par delà l'escalier des raides Cordillères,  
Par delà les brouillards hantés des aigles noirs,  
Plus haut que les sommets...

Il faut enjamber le mur préhistorique à l'échelle de ces glyptodons et de ces mégathériums dont on retrouve les dents, éparses comme des graines, dans les laves durcies. Fils de taupes plus géantes encore qui soulevèrent ces montagnes, Caucase, *Rockies*, Alpes, vous n'avez pas l'aspect surhumain, la crispation continue de cette pierre brune, de ce roux paysage. Cette prodigieuse poussée, cet élan de la matière, solidifiée soudain en pleine colère, arrêtée dans son bouleversement, n'a su garder de tendre que ses couleurs : le rose bonbon de sa neige léchée par le couchant, les tons amortis de ses gris précipices, les nuances fines, bleu ardoisé, des cendres froides, les lointains lilas, la pourpre de ses porphyres striée de pistache. La fraîcheur comestible du trèfle de la prairie a fait place à cette herbe jaune qui est à la terre ce que les cheveux blancs sont à l'homme. Effort végétal bientôt arrêté, après un timide assaut contre les larges bases de l'édifice qui maintenant appartient tout entier à sa sublime sécheresse.

Si vraiment la pampa, où le chemin de fer trace aujourd'hui sa ligne tendue comme la corde de la guitare, fut autrefois le lit de l'Océan atlantique, alors les Andes ont su élever jusqu'au ciel les profondeurs de la mer. Darwin, le premier, découvrit des coquillages sous leurs neiges éternelles. Ainsi les Andes montèrent peu à peu comme un décor guindé, emmenant avec elles, jusque dans l'éther, l'escarpement des falaises faites de rochers projetés par les cratères sous-marins, le mouvement des vagues, le courroux des surfaces et le silence des fosses marines. Ces piliers andains furent une fois ceux du palais de Neptune et les poissons s'y cachaient. Ces débris de rocs que le vent entaille plus facilement que le couteau n'entaille le bifteck de la vache fraîchement tuée, avant d'apparaître dans le ciel comme des cathédrales exhaussées, furent des écueils, des bas-fonds, des cathédrales englouties; le flux et le reflux les sculptaient, comme aujourd'hui le soleil et le gel les dilatent et les glacent tour à tour.

Sous le Pacifique, dont les Andes sont sorties, la déclivité continue comme l'image renversée et profonde des sommets. A chaque crête correspond un abîme, à chaque condor un requin. Et si, derrière les brumes d'extrême sud, les montagnes épanchent leur glace dans l'Océan, l'Océan a abandonné ici son

sel à cinq mille mètres d'altitude. Les Andes ont tout brisé, tout disjoint, tout séparé : la sécheresse et la pluie, les nations, les races, tout, sauf la langue espagnole et l'implacable vouloir des capitaines de Charles-Quint.

Par la *cumbre* que domine le Crucifix, au-dessus de précipices plus étroits que la Cinquième Avenue vue du haut de l'*Empire State Building*, par le col Sud, au pied de l'Aconcagua, géant de sept mille mètres qui se moque du drapeau des nations et des pauvres petits postes frontières; à travers le paysage de roches noircies comme des pierres de bivouac et rayées de névés, nous redescendîmes avant la nuit. Ce facile voyage ne rappelait en rien les drames du « *bon vieux temps* » (pourquoi « bon ? »); convois gelés, tempêtes de neige, vols de mules, attaques d'Indiens, froid mortel succédant aux heures d'insolation, ensevelissement dans les gorges de cendre durcie, sous la morsure des vents. Ce fut d'abord un paysage de cactus turgides, défendus par des cornes et des ergots, puis des terrasses d'orangers, des amandiers en fleurs, — quelque chose comme la descente de Grenoble à la place Masséna, au temps du carnaval. Ainsi nous fûmes amenés sans à-coups au centre de cette plaine de granit pilé qui s'abaisse vers le rivage. Dans un air plus pur que celui du Soudan et de l'Égypte, les montagnes roulaient à la mer et nous fûmes portés avec elles, d'un même mouvement, jusqu'au grand cirque où s'abrite Santiago.

#### AVIONS

**D**eux lignes d'avions parcourent chaque semaine ces solitudes, une ligne américaine, et, pour le courrier d'Europe, une ligne française qui ne prend pas de voyageurs.

Il faut rendre à la compagnie française l'hommage qu'elle mérite. Avec des capitaux qui, chez nous, paraissent considérables, mais qui, à l'échelle du Nouveau Monde, sont minimes, avec des moyens réduits, avec un matériel ne répondant pas aux nécessités actuelles, mais avec une administration courageuse, audacieuse, avec des pilotes admirables, elle arriva la première en Amérique du Sud pour un travail immense et neuf. (Ce n'est pas sa faute si notre aviation a *dix ans de retard* sur l'aviation américaine.) L'esprit qui anime

ses aviateurs est resté celui des escadrilles de guerre : esprit de sacrifice magnifique et qui rend encore plus coupable la négligence de nos bureaux de l'Air lesquels comptent, — comme toujours en France, — sur le débrouillage d'autrui et sur l'héroïsme humain pour compenser les erreurs d'une administration négative et routinière. L'amiral anglais W... disait un jour devant moi : « En France, vous avez le meilleur personnel navigant du monde et un des plus mauvais matériels, et votre mauvais matériel n'a de cesse qu'il n'ait tué votre bon personnel. » Mais les voyageurs de 1932 ne se soucient pas de courir les dangers de Guynemer et Garros. A l'heure où j'écris, des appareils qui n'ont encore qu'un seul moteur, — qui passe parfois par des écarts de température de — 50° à + 50°, — des appareils qui ne sont pas dotés de moteurs suralimentés, si utiles dans cet air raréfié, risquent l'accident à chaque voyage.

On sait le sort qui attend les aviateurs français en panne dans le Rio de Oro dissident. Sait-on ce que leur réserve l'autre côté de l'Atlantique ? Une redoutable région de brumes, notamment à San Sebastian (où s'est accroché dernièrement le paquebot américain *Western World*), à Santos, toute l'année, les pluies torrentielles, — pluies si drues que les hélices de bois s'usent en un voyage, — et, de Paranagua à Rio Grande do Sul, les brouillards les plus denses du monde, au travers desquels il faut voler à cent soixante-dix à l'heure entre les pics invisibles ; souvent, l'atterrissage dans l'obscurité, sur des plages étroites ; enfin, avec un seul moteur et sans flotteurs, cent vingt-cinq kilomètres parcourus de nuit, *en pleine mer*. Cher Boucheix, qui m'aviez accueilli de façon si charmante cet automne, en Bolivie où vous étiez chargé d'affaires, et qui vous réjouissiez tellement de venir en congé en France, c'est là que vous venez de vous abimer dans les flots avec vos compagnons d'infortune.

Connait-on les pilotes qui osent quotidiennement cela ? Les noms de Mermoz, de Saint-Exupéry sont populaires ; mais il y en a d'autres. En 1929, contre une tempête qui à Buenos-Aires rompt toutes les amarres, fait s'entrechoquer les vapeurs à l'ancre au fond du port et envoie au large le *Lutetia*, Mermoz arrive à l'heure dite à Rio. Mieux encore : Mermoz s'élance à la conquête des Andes, s'efforce de monter à cinq mille mètres

avec un appareil qui plafonne à quatre mille cinq cents, ne comptant que sur sa chance, sur sa science, espérant utiliser les courants ascendants pour parfaire une hauteur que son moteur ne peut lui donner. De ses roues il frôle les sommets à vingt mètres : le premier coup de vent le plaque dans la neige, démolit son train d'atterrissage. Ni radio, ni vivres ; Mermoz et son mécanicien, par un froid de vingt degrés, passent trois nuits à réparer avec du fil de fer ; le quatrième jour, ils mettent huit heures à rouler leur avion au haut d'une pente de sept cents mètres et, après des efforts inouïs, se jettent dans le vide, se précipitent volontairement dans une crevasse, se relèvent, réussissent à ne pas s'écraser sur la paroi adverse, roulent à nouveau de l'autre côté, touchent des roues en trois points repérés d'avance et se laissent ainsi descendre... jusqu'à Buenos-Aïres où l'on disait déjà des messes pour le repos de leur âme. C'est là une des plus belles prouesses de l'aviation.

En 1930, Barbier se spécialise dans les vols de nuit de Buenos-Aïres à Rio. Depecker, sur la ligne Argentine-Chili, sauve par son sang-froid tous les passagers de son avion en feu. Reine, après ses aventures chez les Maures, établit seul la liaison avec le Paraguay. Colin-Jeannel, ancien avocat, aujourd'hui chef de nos services d'Amérique du sud, effectue seul par les jungles de Colombie, de l'Équateur et du Venezuela, un raid de reconnaissance que seul Lindbergh avait réussi, mais en un temps moins bon. Mermoz, toujours en 1930, pilote au-dessus des Andes le comte de La Vaulx ; forcé d'atterrir en pleine montagne, près d'un précipice, et sachant que son passager, encore éclopé à la suite d'un accident récent, ne pourra sauter en voltige, il se jette sous les roues de son appareil, fait cale avec son corps et se brise deux côtes. Henri Guillaumat, surpris, il y a deux ans, au-dessus des crêtes chiliennes par une tempête de neige, cherche en vain un trou dans les nuages ; il tourne jusqu'à l'épuisement d'essence, capote dans une région absolument déserte, la Laguna Diamante, à quatre-vingts heures de marche de tout village, choit dans les ravins, se traîne dans les avalanches, creuse un abri dans la neige avec la porte de l'avion pour bêche, perd son sac de vivres, ses chaussures, enveloppe ses pieds gelés dans des morceaux de parachute ; il reste quatre jours et quatre nuits sans dormir, égare ses effets, marche dans l'obscurité avec sa lampe de

poche, la casse et s'écroule épuisé, décidé à ne plus se relever. Soudain, il pense à sa femme, à l'assurance qui ne paiera pas la prime si son corps n'est pas retrouvé; il rassemble alors ses dernières forces pour se hisser sur un roc et mourir le plus en vue possible; de là-haut il aperçoit une cabane d'Indiens; il s'y traîne; une Indienne voit arriver à quatre pattes, broutant l'herbe, un être informe et s'enfuit; d'autres montagnards le recueillent : il est sauvé.

La méthode des Américains du Nord est à l'opposé de la nôtre. Pas de hauts faits. Des avions métalliques, trimoteurs doués d'un excédent de puissance tel qu'il permet d'enlever jusqu'à vingt-quatre mille pieds une vingtaine de personnes, avec bagages et sacs postaux. Quand le temps est mauvais, pas de départs. Pour survoler la mer et les fleuves, on utilise des hydravions légers et des amphibies. (Nos services d'aéronautique, me dit-on, préoccupés surtout de la résistance des coques, ne croient pas à l'amphibie.) *Safety first*, sécurité d'abord : donc, le plus grand respect de la vie des voyageurs, et aussi par surcroît le confort des meilleurs trains. Aucune perte en hommes, et jamais un retard depuis plus de deux ans que la ligne est ouverte. Pour eux, le deux cents à l'heure n'est pas une allure de record, et c'est à cette vitesse commerciale que je vais traverser toute l'Amérique du Sud.

#### TÉLÉPHONE TRANSATLANTIQUE

**J**e téléphone de Santiago en France. Un télégramme a convoqué préalablement mon correspondant de Paris. J'arrive un peu avant l'heure. Je regarde les employés disposer de l'univers; ils relient entre eux des pays irréconciliables, font co-exister des heures qui ne se sont jamais vues; ils effectuent sous mes regards des zigzags géographiques inouïs, indifférents à la ligne droite. Pour téléphoner de Chili à Java, il faut passer par Berlin et Amsterdam; le circuit d'Australie s'en va d'abord toucher Londres: je puis convoquer en pleine mer ce paquebot des mers du Sud, appeler cet autre dans l'Atlantique Nord...

On va vous donner votre communication.

J'entre dans un cabanon capitonné, matelassé contre on ne

sait quel delirium tremens ; on referme sur moi une porte de cinquante centimètres d'épaisseur. Me voici seul. Un casque d'écoute qui descend du plafond s'adapte à ma tête. Je suis dans la quatrième dimension, suspendu dans un vide extra-terrestre ; je m'entends respirer. Je colle mes lèvres, comme il m'est recommandé, à l'embouchure d'ébonite. J'ai sous les yeux un immense cadran à secondes ; treize francs la seconde : il faut mesurer ses propos. Le monde entier me facilite la tâche ; tous les relais sont à leur poste : Buenos-Aires, Rio, et au milieu des requins, l'Île de San Fernando. Voici maintenant la patrie... La demoiselle du téléphone chilien est Allemande, elle a l'accent parisien ; celle de Paris doit être de Toulouse, elle a l'accent du Midi.

Contact, rumeur lointaine, comme si la mer entraît ; on décroche : j'entends un pas et me voici soudain transporté dans ma chambre, à Paris. Je m'efforce d'affiner mon ouïe jusqu'à l'impossible ; par-dessus les Andes, par-dessus la pampa, à travers l'Équateur, sous les abîmes de l'Atlantique, sous les nacrés, les algues, les poissons de couleur, le son aborde à la vieille Europe ! Miracle... des bords du Pacifique, j'entends soudain, au Champ de Mars, miauler mon chat... Je parle. Des voix abstraites me répondent. Trois minutes ; terminé...

Me voici dans l'Alameda, où le soleil est vertical ; au coin de la rue, les hauts-parleurs jouent des tangos ; il est midi : à Paris, on allume les lampes. C'est seulement maintenant, — il est bien temps, — que je commence à m'éveiller, à sentir l'émotion que j'eusse dû éprouver lorsque les voix attendues résonnaient au fond du vieux Monde ; jusqu'à présent, je n'ai employé que mes réflexes. Les choses sérieuses, fines ou sages, celles qu'on met dans les lettres, me viennent à l'esprit trop tard ; je suis seul dans la rue.

Je me trouve, sans trop savoir comment, sur le plus beau champ de courses du monde ; les fleurs sont heureuses au Chili, heureuses comme en Angleterre et en Hollande ; et les chevaux heureux de courir parmi les fleurs, sur un tuf si dense et parfumé ; et moi, de les regarder allonger leur train dans ce cadre britannique et helvétique à la fois, au centre de ce grand manège austral.

## CHILI NORD

**R**IEN ne ressemble plus à un départ de diligence qu'un départ pour l'aérodrome : dans le coche automobile s'entassent valises, déjeuner froid, bouteilles, sacs à mains ; on attend les voyageurs en retard ; on plaisante, on a le temps ; — rien de l'affolement des gares et de la brutalité du chemin de fer ; on ramasse en route le radio, mal réveillé et qui nous a rattrapés en taxi... Les avions, prêts à essorer, à partir vers les villes lointaines comme vers une vocation, sont rangés sur l'aire du ciment, oiseaux éployés, oiseaux héraldiques de couleurs différentes ; chevrons de sinople, becqués de gueules. Le nôtre, pareil à un paon d'argent qui ferait trois roues à la fois, les plumes rectrices à terre, porte, inscrit sur sa mince peau de duralumin, son cri de guerre : *U. S. Mail*. L'aérogare de Santiago est la plus spacieuse que j'aie vue, abritée par un cercle de montagnes à triple dentition, dont on ne remarque que les plus basses, car la seconde ligne ne hausse, entre des éclaircies, que ses pointes platinées.

Autour de notre omnibus aérien, des jeunes gens s'empresent. Ce qu'il y a de si charmant dans l'aviation, c'est que tout le monde y est jeune. Des officiers d'escadrille chiliens, dans des uniformes très anglais, assistent à notre départ. Ce sont des personnalités politiques importantes, ces aviateurs ; jeunes gens grâce auxquels la flotte chilienne mutinée vient d'être matée il y a deux mois, à l'aide de bombes aériennes ; l'un d'eux nous accompagnera jusqu'à la frontière pour que nous ne rapportions pas en France, Dieu sait quels clichés stratégiques du Chili Nord. Les hélices tournent, projetant au loin de l'huile de ricin et un sable noir. Notre pilote américain est nordique, cheveux blonds, yeux bleus, teint de viking ; on sent que celui-ci, comme les nôtres, serait un héros, si c'était nécessaire. Nous voilà partis. Ce n'est pas le décollage doux, lent, progressif des aviateurs français. L'avion s'arrête, face au vent, fait ronfler l'un après l'autre ses trois moulins, puis, d'un coup, à pleins gaz, s'arrache au sol et escalade l'air verticalement. Nos roues tournent encore dans le vide, au-dessus d'une herbe neutre, sans routes ni arbres, que déjà nous quittons la capitale. Nous avons à peine le loisir de jeter un

dernier coup d'œil sur Santiago, par temps gris beaucoup moins estimable qu'hier soir. Nous entrons dans les nuages, défonçons un plafond mou qui, sous notre poussée, se crevasse et approchons d'une douce chaleur, coton d'abord lumineux, pour émerger l'instant d'après sur une mer de nuages aveuglante. Sous le ciel entièrement bleu, nous nous trouvons soudain au niveau des Andes dressant dans l'azur leurs contreforts et leurs aiguilles de glace. Sectionnées ainsi en leur milieu par les nuées, elles perdent la moitié de leur taille et redeviennent de simples Alpes, mais leur iridescence, leur pureté étincelante qu'aucune suie ni vapeur n'atténue, ne saurait tromper sur leur origine divine. A peine la terre se rappelle-t-elle parfois à nous au fond d'un puits creusé dans le tuf mou des nuées; cette moisissure, c'est une prairie. La trappe se referme aussitôt. Puis des sommets moins hauts s'approchent, masses ferreuses, violacées, couleur de météorite; juste sous nos roues achèvent de fondre des coulées de neige. Les nuages se dissipent, se marbrent, se disloquent enfin, ne projettent plus sous nous que des opacités rares, des cartes géographiques bleu de Prusse. Des chemins maladroits, aux serpentins réticents, lacent les montagnes, les étranglent aux cols et redescendent sur l'autre versant. Nous sommes au niveau des hautes cimes des Andes, que désormais nous allons longer pendant des milliers de kilomètres, jusqu'à l'Équateur.

Sur les pointes hérissées, sur les herbes de glace, sur ces tessons du mur mitoyen qui sépare l'Argentine du Chili, arrosés du plus vertical soleil, à peine quelques ombres sont portées, non pas des ombres de couleur, transparentes, d'été, des ombres d'impressionnistes, mais des ombres d'hiver, noires, classiques, ombres de Le Nain ou de Proudhon. Au premier plan, je vois le carter d'aluminium en forme d'obus d'où sort l'air tremblant des gaz brûlés. Jamais ne m'emporta si bel oiseau; ce n'est pas un de ces affreux biplans pareils à un chalet en construction, mais un grand carnassier avec rien sous lui que le vide infini et le paysage abrupt. Pas de pauvres montants de toile frissonnante, mais des ailes dures qu'aucune tempête, aucune variation de température ne sauraient déformer. Nous n'avons pas à nous soumettre à l'air : c'est l'air, vaincu, qui nous obéit.

L'un de nous sommeille, l'autre déjeune, une assiette de

carton sur les genoux; l'opérateur est penché sur ses tables d'écoute, le garçon de cabine tape à la machine. A ma gauche, une ligne ignée apparaît, et pour la première fois j'aperçois du haut des airs, sous les feux de midi, l'Océan Pacifique. Il double la mer de nuages, qui consent à s'enrouler pour nous le laisser voir, frange d'une grosse volute, d'une écume de vagues, telle qu'elle arrive du premier rivage, celui de l'île de Pâques, île située à mi-chemin entre le Chili et Tahiti, la plus proche terre à notre gauche, et dont les dieux de pierre volcanique, coiffés d'un chapeau haut-de-forme, saluent à flanc de montagne, avec le même sourire dont ils accueillirent La Pérouse, le petit vapeur chilien qui amène une fois l'an de Valparaíso les déportés politiques (mais dernièrement les déportés se sont enfuis, emmenant le gouverneur). Il découvre le jour de Pâques dont l'art offre de si troublantes analogies avec la civilisation inca, où l'on retrouve le même style trapézoïdal, les mêmes terrasses de pierres jointoyées et, aux mêmes fêtes d'initiation, des hommes, vêtus en oiseaux, qui font semblant de pondre des œufs... Le Pacifique, qui engloutit si facilement les terres, a englouti également les liens qui rattachaient l'île de Pâques à ce rivage-ci.

Pacifique, seule vraie mer, eau-mère pleine de créations tièdes, de matières comestibles, de secrets profonds, qui mouille les rivages les plus peuplés et les plus désolants, les plus misérables et les plus recherchés des dieux aux yeux de nacre, Pacifique, abîme fondamental, sérum infini. Océan de la peur et de la solitude, de la naïveté et de la magie; des coraux blancs et des basaltes; des fleurs, des perles et des maladies de peau; des flibustiers et des géographes; où l'Asie et l'Extrême Europe régleront demain le sort du monde.

Ma voisine me passe sur un papier ce mot au crayon : « Pas de condor ? » — Non, aucun. Le condor vole, voit, vit moins haut que nous.

Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes,  
 Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent  
 Et loin du globe noir, loin de l'astre vivant,  
 Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

Leconte de Lisle, créole, on put croire un moment qu'il serait le poète des Andes, le chantre de cette symphonie

convulsive, le Vigny de cette méchanceté sublime, le Delacroix lyrique de ce paroxysme : il n'en fut rien. Leconte de Lisle utilisa en passant les paysages américains, comme il fit des Indes, de la Grèce archaïque, et de tout le bazar, puis retomba. Heredia reste seul :

Les Andes étagaient leurs gradins de basalte...

Je dédaigne le tube métallique qui fournit à chaque passager de l'oxygène et rétablit en lui l'équilibre des pressions (ne sommes-nous, malgré notre aspect solide, que de l'air, qu'une vapeur condensée?). Je voudrais monter plus haut encore, glisser hélice calée dans le silence sidéral de cet air qui est la seule vraie unité du monde, ou atterrir sur ce sommet en forme de table, et rester là en contemplation au-dessus des passions géologiques, dans l'immobilité de ce nirvâna. Pas un champ, pas un troupeau, pas une vermine humaine. Par grands plans, les vagues d'assaut du sol se boursofflent sous moi. J'en vois dix à la fois; chaque vallée est à une hauteur différente; ce sont des gorges assoiffées, pleines de cailloux. Je domine la convulsion des failles profondes, la brisure des sommets d'où descendent les moraines noires. Toutes les dix minutes, tous les trente-cinq kilomètres, une rivière café-au-lait presque à sec sort d'un précipice strangulé et étale vers la plaine son lit gris ou pourpré de porphyre délayé, veinant la terre à fleur de peau.

Le bel acier des sommets usé par le vent disparaît enfin, les Andes reculent, la plaine s'élargit en bas-fonds volcaniques, en contreforts cassés qui rappellent la carapace ignée de la Sicile, de la Calabre, de l'Auvergne. C'est la couleur même de la vache rôtie dans sa peau. La terre meuble, moins penchée, commence à accrocher sa chair au squelette : elle prend du prix, car là où elle est verdoyante, je l'aperçois enclose de murs de pierre, de parcs à bestiaux, et bientôt je vole au-dessus d'un cadastre. Les cristaux de glace, roses comme des sels anglais, qui, il y a un instant, nous envoyaient leur fraîcheur, ont disparu, et nous plongeons, tout à coup, vers une géométrie de rues coupées au cordeau; ces tôles et ces zincs sont les toits d'une ville. Nous la dépassons; le régime du moteur tombe, je puis distinguer maintenant les pales de l'hélice, les oreilles me sonnent; la terre monte vers nous, et voici qu'une

population en délire nous attend ; des milliers d'homuncules, les bras levés, dévalent les flancs de la montagne à notre approche ; nous descendons encore ; si cette foule reste immobile, c'est que... ce sont des cactus-candélabres. Un seul être humain vient à notre rencontre : c'est un vieux fermier anglais qui descend de son ranch, à quelques lieues d'ici, deux fois par semaine, pour agiter un drapeau vert de chef de gare, à l'arrivée de la malle aérienne.

La plaine a repoussé les Andes jusqu'à l'horizon. Le Pacifique, qui décrivait de longues courbes ouvertes, a disparu lui aussi. De chaque côté de cette figure aux rides profondes, aux lèvres lézardées, la mer et la montagne nous ont, l'une et l'autre, abandonnés. Aux torsions du relief succède la monotonie d'un glaciais de huit cents kilomètres de long ; c'est le grand désert d'Atacama, au fond râpeux, affouillé de ruisseaux qui ont l'horrible couleur de ce maïs fermenté dont les Indiens s'enivrent : *la chicha*. Ces ruisseaux essayent d'atteindre l'Océan, mais la plupart meurent en route, laissant sur le sable un squelette de pierres roulées. Mes yeux brûlés regardent en bas ; nous montons, et mon regard élargit son cône ; les autres déserts ont des rochers, des dunes, des plantes grasses, des lichens, des palmiers nains ; ici il ne pousse rien, absolument rien... et pourtant cette terre est l'une des plus disputées du monde, car c'est la terre des nitrates. Une voie d'exploitation, droite comme une avidité d'homme blanc, traverse cette plaine gercée, cet humus de décompositions végétales et animales, que la pluie ne dilue jamais ; pourriture desséchée d'algues, suppose Darwin. Nitrates de Taltal, d'Antofagasta, de Tocopilla, d'Iquique, derniers témoins d'âges révolus où l'humidité bienfaisante n'était pas arrêtée par une Cordillère alors couverte de forêts, comme en témoignent les arbres pétrifiés dont les fragments jonchent le sol...

Feldspath cru, mercure, fer, taches suspectes de salpêtre, plaques sulfureuses, affleurements de sel gemme, voilà tout ce que je verrai pendant vingt-quatre heures de vol. Des hommes vivent là, dans ces exploitations de nitrate. Des combats se livraient déjà du temps des Incas, pour la possession de l'engrais, et la seule humidité que but ce sol, au cours des siècles, fut celle du sang. Le passage des Andes par les troupes de San Martin semble moins incroyable qu'un ravi-

taillement d'armée dans ces champs maudits que fuit le vautour lui-même; aucun autre oiseau n'y vole que notre avion dont je puis voir, en me penchant, courir sur le sable la petite ombre rectiligne et fidèle.

La rencontre de l'air chaud du sol et de l'air froid dégagé par le courant marin de Humboldt provoque d'étranges soubresauts de l'avion. Aux tremblements de terre, qui font si souvent frissonner la peau épaisse du sol chilien, correspondent pour nous des tremblements de ciel. *Thin air*, air maigre, disent les pilotes, air où il n'y a ni à boire ni à manger; air qui ne vous porte pas, tissu trop mince où tout fait un trou, le moindre son, la moindre couleur, air sur lequel nos ailes ne reposent pas, contre lequel elles ne trouvent pas d'appui pour les virages et qui nous oblige, à l'atterrissage, à descendre plein gaz, à « installer tout chaud ». Les vents latéraux nous font avancer « en crabe »; l'air plie sous nous comme un brin d'herbe sous le poids d'un insecte trop lourd; tantôt d'invisibles trappes semblent s'ouvrir sous nos ailes; l'instant d'après, au contraire, nous voici projetés par paliers successifs de quatre ou cinq étages. Mais le vent qui arracherait une voile ne peut que nous faire vibrer, sans retarder beaucoup notre route. Dans cette tempête tombée du ciel serein, les heures sont longues; aucun apaisement à espérer avant la fraîcheur du soir; alors les courants ascendants faibliront et les poches d'air se nivelleront dans la nuit.

Iode, borax, fer sulfureux et, — comme une purgation géante, — les dépôts blanchâtres de ce sulfate de soude, qui se transformera ensuite en nitrate de soude, avant de devenir du plâtre : c'est un musée de minéralogie que nous survolons tout le jour, brisés de fatigue, les membres rompus par les heurts. Le crépuscule descend, assombri de nuages. Tout l'hiver, les côtes du Chili Nord et du Pérou dorment ainsi sous un brouillard grisâtre qui leur cache le soleil et le ciel sans tache. Dans la lande sinistre où nous atterrissons, brillent en plein vent les bougies qui veillent les morts enterrés au hasard des chemins. L'obscurité et la fatigue composent, quand j'ouvre les yeux, des décors incroyables, peuplés de fantômes qui attendent le départ des trains de minerais. Sur une piste désolée notre voiture roule vers le grand port des nitrates, Antofagasta.

Antofagasta, c'est la Toboadongo de John Antoine Nau, où les rues sont tirées du calendrier, où les chevaux entrent de plain-pied dans la salle à manger, où les Indiens vautrés dans les squares, sous les magnolias, ont « des têtes de grenouilles mourantes ou de tortues hors d'âge ». Je me mêle à la population qui se promène avant dîner sur les trottoirs ; je comprends le désespoir de Don Benigno Reyes, par la bouche de qui Nau a si terriblement exprimé l'atroce abandon des petites cités du Chili Nord ; mais j'aime, entre toutes, ces heures d'isolement soudain dans les villes où je ne connais personne, attablé avec un pilote de hasard au cabaret où je ne reviendrai jamais. Je suis descendu dans un hôtel borgne tenu (si l'on peut dire) par le señor Sauce et qui ressemble aux auberges dans les voyages romantiques. Les fenêtres de ma chambre sont hermétiquement closes ; au milieu de la nuit, étouffant, je réussis à en ouvrir une, pour respirer ; un cri retentit : cette fenêtre prenait jour, non sur l'extérieur, mais sur un autre chambre, où une señora hurlant de peur se dresse sur son lit.

#### FIN DU CHILI NORD

**D**E nos jours, où les ouvriers travaillent l'indifférence ou la haine au cœur, c'est dans l'aviation que s'est réfugié l'amour du métier. Les hommes-oiseaux se penchent sur leur moteur avec la même tendresse que les artisans de la Renaissance sur la ciselure d'un bronze. Je monte dans les airs pour oublier la vie, pour être seul au ciel, pour m'éloigner des hommes, et chaque fois l'avion me réconcilie avec eux... Mon pilote américain est fier de son appareil ; il en parle, non au neutre, mais au féminin, comme de quelque chose de noble, comme les marins anglais de leur bateau, et d'ailleurs il emploie volontiers le mot de navire, de *ship*. Il accroche devant lui un papier que lui tend le radio : « A 100 milles, pas de plafond, visibilité 25 milles, vent nord-ouest, 38 à l'heure ; température 23° »...

Nous volons un quart d'heure entre des cimes dont l'élan sauvage s'est soudain arrêté, inerte, à notre hauteur ; puis virage au-dessus du Pacifique. Notre bruit soulève au ras de l'eau des milliers de mouettes, de pétrels. Allons-nous atterrir sur cette minuscule plage étroite où les récifs aigus affleurent

de toutes parts dans le sable ? Certainement non. — Mais si : nous descendons presque verticalement, passons juste au-dessus d'un avion du même modèle que le nôtre, le *Santa Rosa*, qui a cassé une roue ici il y a huit jours, et nous nous posons parmi des barques de pêche. Sans nous regarder, des Indiens mi-nus hêlent un filet, aidés par des mules ; d'autres calfatent au feu une goélette ; ainsi plusieurs fois par jour nous atterrissons, tantôt dans la solitude du pâtre, tantôt dans le labeur du mineur ou de l'ouvrier d'usine et, sans l'intermédiaire des hôtels, des gares, des relais, des banlieues, nous surprenons du haut du ciel le travail des hommes.

Décollant avec brutalité, pour sortir de notre trou avant les falaises proches, jetés les uns sur les autres, nous rasons de nos roues la croûte des hauteurs : l'appareil se cabre, sucé par ses hélices et nous montons dans le soleil. Le *Santa Rosa*, monstre infirme d'aluminium qui, il y a un instant, barrait de son envergure la largeur de la plage, n'est plus, quand je me retourne, qu'un cerf-volant... Iquique, Arica, Tacna, villes sans cesse assommées par le coup de massue des raz-de-marée, et malgré les tremblements de terre sans cesse reconstruites, villes exportatrices d'iode et qui en ont pris la couleur... L'air sort du sol comme par un séchoir électrique. Des Indiens métissés de nègres, des *zambos* aux pommettes saillantes, aux yeux bridés du Mongol, mais aux cheveux crépus et au nez camus du Noir, le tuyau d'essence à la main, montent pieds nus sur notre toit, je veux dire sur nos ailes, vrais cornacs. De l'horizon surgit un Indien : pareil à ces coureurs qui, se relayant, apportaient à la table de l'Inca les poissons de la mer ; il me tend un télégramme de New-York. Naturellement ce sont de mauvaises nouvelles, mais le ciel est si beau et la vie si courte !...

PAUL MORAND.

(A suivre.)

---

## FACE A LA CRISE

---

### IV <sup>(1)</sup>

# L'INDUSTRIE

L'industrie française a souffert, en cet hiver 1931-1932, d'une crise aiguë et générale. Que les causes de cette crise doivent être cherchées bien plus à l'étranger que dans notre pays, et plus dans la surproduction agricole que dans le suréquipement de l'industrie, ce sont là vérités courantes dont la démonstration a été faite ici même. Mais il n'est pas sans intérêt, avant de montrer comment nos industries se défendent contre la crise, de rappeler pourquoi elles ont pu ou paru résister plus longtemps que leurs concurrentes étrangères à la dépression des affaires, et de préciser par quelques chiffres la portée d'un mal dont les signes sont partout apparents.

#### COMMENT L'INDUSTRIE FRANÇAISE A ÉTÉ TOUCHÉE PAR LA CRISE

Dans un remarquable rapport qu'il présentait, l'été dernier, au Conseil national économique, M. Charles Rist écrivait, en visant sans doute plus particulièrement notre industrie : « La caractéristique de la dépression française actuelle est qu'elle n'est qu'une répercussion d'un événement extérieur à l'économie du pays et où cette économie ne semble pas avoir d'autre responsabilité (si l'on peut parler en ces matières de responsabilité) que la part qu'elle a prise à l'augmentation de la production au cours de ces dernières années. » De fait, alors que

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars, 1<sup>er</sup> et 15 avril.

la crise s'était manifestée en France, dès la fin de 1929, par la baisse des valeurs de Bourse à revenu variable, puis, à partir de mars-avril 1930, par une réduction des affaires surtout commerciales et par une très forte diminution des exportations de matières premières, la production industrielle se maintenait au niveau qu'elle avait atteint en 1928 et 1929, années de prospérité d'ailleurs en partie artificielle. Est-ce à dire que nos industriels sont à l'abri des reproches que méritent, à des titres divers, leurs collègues d'autres pays, et d'abord ceux d'Amérique et d'Allemagne? L'industrie française a eu, elle aussi, ses imprudents et les aventures de ceux-ci ont été favorisées par cette inflation de crédit dans laquelle on voit, à juste titre, la grande responsable de l'acuité qu'a prise la crise actuelle. Mais on peut soutenir que, à quelques exceptions près, nos industries avaient su se garder d'une rationalisation excessive. Comme nous n'avions pas à souffrir d'une stabilisation de la monnaie à un taux trop élevé, et comme, d'autre part, l'heureux équilibre de notre économie se trouvait garanti par une politique de protection agricole qui conservait le pouvoir d'achat sur le marché intérieur, l'industrie avait pu maintenir sa production pendant plusieurs mois, alors que les usines de l'étranger se trouvaient déjà en pleine crise.

Dès ce moment toutefois, l'examen de notre balance commerciale révélait que l'avenir devenait inquiétant pour nos industries. Notre excédent d'exportations, qui avait représenté 2 milliards en 1927, avait été remplacé, dès 1928, par un excédent d'importations de la même valeur, et ce déficit de notre balance des échanges avait pris brusquement en 1929 une ampleur grave, atteignant 8 milliards. Il allait s'élever même à 9 milliards et demi en 1930 et approcher de 12 milliards en 1931. A considérer de plus près la statistique, on pouvait noter, dès 1929, un fléchissement d'un milliard dans nos exportations de produits fabriqués, alors que nos importations de marchandises de même nature allaient augmentant. Cette double tendance devait se développer au cours des deux années suivantes. En 1930, les ventes d'objets fabriqués ont été en régression de 4 milliards et demi (soit 14,5 pour 100) sur 1929, tandis que les entrées de produits analogues marquaient une progression presque aussi sensible, en dépassant de 1 300 millions (soit 13 pour 100) celles de 1929. En 1931, le

recul des importations de produits fabriqués, qui a été supérieur à 2 milliards, ne doit pas nous faire illusion : la même année, nos exportations de mêmes produits ont été réduites de 8 milliards. Ainsi, tandis qu'en 1929 notre industrie vendait à l'étranger trois fois plus (en valeur) que nous n'achetions au dehors de produits fabriqués, nos ventes n'ont guère dépassé, en 1931, le double de nos achats.

Notre marché intérieur ne pouvait manquer de subir le contre-coup de cette crise du commerce extérieur, qui atteignait d'ailleurs aussi nos exportations de matières premières industrielles et de denrées alimentaires. L'action combinée de ces divers éléments est enregistrée dans les indices de la production industrielle établis par la *Statistique générale de la France*. Pendant les six premiers mois de 1930, l'indice s'était fixé autour de 144, la production de 1913 étant prise comme base avec le coefficient 100. A partir du mois d'août, l'indice fléchissait pour tomber à 134 en décembre et décliner ainsi presque sans arrêt jusqu'à 115 en novembre dernier. Cet indice, il est vrai, repose sur des données fournies par un petit nombre d'industries. Mais l'importance de celles-ci (industries extractives, de la métallurgie, de la mécanique, du textile, du bâtiment, du papier et du cuir) et l'exactitude relative de leurs statistiques prêtent aux résultats du calcul une valeur réelle d'approximation. Plus compréhensifs, les indices publiés par la *Société d'études et d'informations économiques* dans l'*Observation économique*, fournissent des indications analogues : en prenant comme base 100 pour l'activité industrielle de 1928, ils donnent une moyenne de 86,6 pour l'année 1931, moyenne correspondant en réalité à une baisse continue (et surtout accélérée en fin d'année) de janvier (104,6) à décembre (66,3).

Il serait possible de montrer dans quelle mesure cette baisse de la production affecte nos principales industries, celles du moins qui publient régulièrement des statistiques globales de leur activité. On noterait ainsi, en 1931 par rapport à 1930, des réductions de production de 8 pour 100 pour le charbon (à quoi il faudrait ajouter l'accroissement des stocks), et de 18 pour 100 et 17 pour 100 pour la fonte et l'acier (ou même de 24 pour 100 ou 19 pour 100 par rapport à la production de 1929). On constaterait de même que le nombre des hauts fourneaux en activité est tombé de 154 au 31 décembre 1929 à

137 fin 1930 et à 90 fin 1931. Mais à quoi bon accumuler, sur l'activité des autres industries, des chiffres fastidieux et désolants? Deux séries de faits connus prouvent combien la crise affecte aujourd'hui toutes les branches de notre industrie, au grand dam des capitalistes et pour le malheur de beaucoup d'ouvriers : la chute des valeurs industrielles, et la progression du chômage.

Sur la baisse des valeurs françaises à revenu variable, il n'est guère besoin de commentaires. Leur indice, calculé avec base 100 en 1913, avait atteint en 1928, 1929 et 1930 les moyennes suivantes : 413, 307 et 437. Il était tombé à 221 en décembre dernier, enregistrant pour l'année, une réduction de 37 pour 100, qui a été presque ininterrompue et a porté, dans une proportion variable, sur tous les « compartiments » industriels (1).

#### LA PROGRESSION DU CHÔMAGE

Mais l'image émouvante de notre crise industrielle, c'est la statistique du chômage qui nous l'offre, et il faut ici nous demander si cette image est fidèle.

Pour qui feuillette les tableaux où s'inscrit, semaine par semaine, le nombre des chômeurs secourus par les fonds de chômage, quelques traits frappants se dégagent. Le chômage, insignifiant jusqu'en octobre 1930, s'étend rapidement pendant les six mois d'automne et d'hiver : de 1 500 à la fin d'octobre, le nombre des chômeurs secourus passe à 10 000 à la fin de décembre et à 50 000 en mars 1931. Ces chômeurs étant dans leur immense majorité des ouvriers d'industrie, nous voyons ainsi se refléter dans la statistique les atteintes de la crise qui a frappé nos fabriques depuis le milieu de 1930. Sur le graphique des chômeurs secourus, le printemps et l'été sont marqués, comme on pouvait s'y attendre, — et aussi sans doute par suite de la politique du *short-time* ou travail à temps réduit qui évite les licenciements, — par un palier horizontal. Mais à partir d'octobre, la progression reprend, pour ne plus cesser jusqu'à ces dernières semaines, et avec une cadence

(1) Il convient de noter ici, sans entrer dans l'examen des causes de ce revirement, le mouvement des cours qui a porté l'indice à 250 en janvier et 294 en février 1932.

beaucoup plus vive qu'un an plus tôt. Le nombre des chômeurs secourus dépasse, au milieu de novembre, le maximum atteint lors de la crise précédente (82 000 en 1927), et il augmente chaque semaine de 10 000, 12 000, 15 000, et même, au début de janvier, de 25 000 unités. Ensuite, heureusement, la progression est moins rapide. Avec des soubresauts encore, la courbe du chômage grimpe moins vite : l'armée des chômeurs secourus ne s'accroît plus, en février, que de 19 000, 11 000, 13 000 et 9 000 malheureux. Pendant la semaine du 21 au 26 mars enfin, la statistique marque un recul et l'on peut espérer que le sommet de la courbe a été atteint. Mais, plutôt que de hasarder de fragiles prévisions, essayons d'apprécier si le nombre impressionnant des chômeurs inscrits aux fonds de chômage : 303 000 fin mars (auxquels il faudrait ajouter environ 13 000 chômeurs assistés par les bureaux de bienfaisance), nous donne une idée approximative de l'étendue réelle du chômage...

A en croire certains partis dont l'argumentation n'est pas purement désintéressée, mais aussi de bons esprits, le nombre des sans-travail serait singulièrement plus considérable. Dès le mois d'août, M. Léon Blum évaluait à 650 000 le nombre des chômeurs complets, et des calculateurs ont cru pouvoir s'appuyer sur de hautes autorités administratives pour multiplier par trois le nombre des chômeurs inscrits aux fonds de chômage, ce qui porterait aujourd'hui à près d'un million l'effectif des personnes en quête de travail (1).

On invoque, pour montrer l'insuffisance de la statistique des fonds de chômage, divers arguments qui ne sont pas sans valeur. Ces fonds n'existent pas, à beaucoup près, dans toutes les communes : ils ne fonctionnaient, fin mars, que dans 716 localités, d'une population totale de 12 675 000 habitants. Beaucoup de chômeurs répugnent, d'autre part, à s'afficher comme tels. Et l'enquête à laquelle procèdent chaque mois les inspecteurs du travail dans les établissements industriels et commerciaux occupant plus de cent personnes n'a-t-elle pas révélé, dans ces seules entreprises, une diminution d'effectifs de 380 000 ouvriers ou employés au cours de l'année 1931 ?

(1) Il est regrettable que le Bureau international du travail, par un communiqué un peu vite rédigé, ait paru donner créance à une estimation aussi aventureuse.

Qui ne voit que les deux premières de ces observations étaient surtout pertinentes au début de la crise? A mesure que des fonds de chômage ont été créés, grâce aux subventions de l'État, la proportion des chômeurs non inscrits s'est réduite. Cet enregistrement tardif de nombreux chômeurs nous commande d'ailleurs de n'user qu'avec prudence des statistiques de fonds de chômage pour dessiner la courbe de la crise. Mais aujourd'hui, il n'est guère de localités industrielles privées de tels fonds et l'argument, qui conserverait sans doute plus de valeur pour l'évaluation du chômage agricole, n'a plus grande portée, en ce qui touche l'industrie. Quant au respect humain et aux sentiments divers qui ont pu tenir beaucoup de sans-travail à l'écart des fonds officiels de secours, est-il sûr qu'ils aient pu continuer d'agir, avec la prolongation de la crise, l'aggravation des difficultés des parents ou des amis charitables, et devant l'exemple de tant de voisins? A mesure que s'accroît la clientèle des fonds d'assistance, il devient à la fois plus aisé et plus naturel de s'y mêler.

Mais que sont alors devenus, dira-t-on, les 380 000 travailleurs licenciés par les établissements de plus de cent ouvriers et ceux qu'ont dû renvoyer les entreprises de moindre envergure? Un très grand nombre d'entre eux, 300 000 sans doute en 1931, ont quitté la France pour regagner leurs pays d'origine. D'autres ont repris le chemin des campagnes, d'autres encore se sont transformés en artisans. S'il en était autrement, si M. Blum avait raison, comment expliquer que le nombre des sans-travail inscrits aux offices de placement ne soit supérieur que dans une faible mesure (de l'ordre d'un dixième) à celui des chômeurs secourus et que cette marge ait d'ailleurs été diminuant depuis que la crise s'est aggravée? De quoi vivraient donc ces centaines de milliers de chômeurs qui ne quèteraient ni emploi ni secours?

Critiquer les exagérations auxquelles a pu donner lieu le recensement du chômage, ce n'est pas minimiser ce fléau terrible dont notre pays subit à son tour l'action démoralisante. Du point de vue auquel nous nous sommes placés, le dénombrement des chômeurs complets apparaît d'ailleurs comme une vérification insuffisante de la crise dont souffre l'industrie française. Si l'on pouvait calculer ce que représente, en

chômeurs totaux, le nombre d'heures de travail perdues, chaque semaine ou chaque jour, par les ouvriers occupés à temps réduit, l'effectif des chômeurs ne se chiffrerait plus par centaines de mille, mais par millions. Au 1<sup>er</sup> janvier dernier, dans les seuls établissements de plus de cent ouvriers ou employés, plus de la moitié du personnel travaillait moins de quarante-huit heures, et plus du tiers moins de quarante heures. Il faut tenir compte de cette importance du chômage partiel par rapport au chômage total, pour rectifier quelque peu les comparaisons trop optimistes qu'on pourrait établir entre nos 300 000 chômeurs et les six millions de chômeurs allemands. Et ce serait prendre une vue bien étroite des difficultés de notre industrie que de les mesurer au contingent des chômeurs qui attendent un emploi, en oubliant les nombreux étrangers qui ont quitté la France et les millions de travailleurs qui regrettent l'heureux temps où la semaine de travail était de six jours et la journée de huit heures.

#### LE STIMULANT DES GRANDS TRAVAUX

Comment aider l'industrie à traverser la crise ? Comment lutter contre le chômage et secourir les ouvriers chômeurs ? Autant de questions que se pose aujourd'hui chaque Français et sur lesquelles les panneaux d'affichage électoral lui offrent une science à bon compte.

La première idée qui vient à l'esprit est, certes, de créer de nouvelles possibilités de travail avec l'aide de l'État. A celui-ci on demande de se substituer à la clientèle défaillante, et de profiter des périodes de dépression pour faire exécuter des programmes de travaux publics, d'outillage et de fournitures... Un gouvernement avisé peut, en effet, s'il sait agir à temps, intervenir utilement pour atténuer les effets d'une crise industrielle. On ne saurait faire grief d'imprévoyance à M. Tardieu, qui déposait dès le 25 novembre 1929, puis à nouveau, avec certaines modifications, en juin 1930, un projet de loi pour le perfectionnement de notre outillage national. A quoi bon rappeler les tribulations de ce projet, devenu le jouet de la politique ? Dans la forme sous laquelle il a été enfin voté par le Parlement, le 28 décembre dernier, il constitue moins un programme cohérent de perfectionnement, échelonné sur plu-

sieurs années, qu'un ensemble de travaux dont la mise en œuvre peut être immédiate, sans qu'il soit nécessaire de recourir à une main-d'œuvre trop spécialisée ni de passer des commandes à l'étranger. Les crédits votés atteignent près de 3 milliards et demi, à quoi il convient d'ajouter les fonds dont disposeront, grâce à une caisse de crédit, les départements et les communes : 1500 millions en 1932, 750 en 1933, puis 300 millions les années suivantes. Si l'on tient compte en outre de l'emprunt des P. T. T., des subventions pour la construction d'habitations à bon marché et des emprunts coloniaux, c'est un ensemble de 12 milliards de capitaux que l'État aura ainsi aiguillé vers la production, pour la réfection des routes, l'alimentation des villes et des campagnes en eau potable et en électricité, l'aménagement des ports maritimes et aériens, l'amélioration des services postaux, la construction d'hôpitaux ou d'écoles, etc...

Qui s'étonnerait de voir les gouvernements de pays pauvres et dont l'aménagement économique reste à faire, se tourner vers la France et nous demander de les aider à équiper leurs capitales ou leurs provinces, en fournissant ainsi du travail à leurs chômeurs? Des entreprises de ce genre pourraient, si elles faisaient appel, non seulement à nos capitaux, mais aussi aux fournitures de nos industries, apporter un soulagement appréciable à nos propres difficultés. Aussi bien l'étude en est-elle poursuivie simultanément à Paris par les administrations et les producteurs intéressés, — à Paris et à Berlin, par une sous-commission du Comité économique franco-allemand créé par MM. Laval et Bruning, — à Genève enfin, par la Société des nations et le Bureau international du travail.

Faut-il attendre beaucoup, pour la solution de la crise, de tels travaux publics d'ordre national ou international? Que de critiques ne peut-on pas leur adresser! Ils viennent généralement trop tard, et leur efficacité (comme leur exécution à des conditions économiques) dépendrait beaucoup d'une longue préparation. Ils risquent dans certains cas, — et c'est un danger qu'il ne faut pas perdre de vue en équipant des pays jeunes, — d'aggraver la surproduction industrielle ou agricole. Ils intéressent essentiellement les industries du bâtiment, des travaux publics, de la métallurgie et certaines branches de la construction mécanique; mais ils n'apportent à peu près

aucune aide directe à d'autres industries, particulièrement touchées par la crise, comme celles du textile. Faut de réserves accumulées à l'avance en prévision des crises, le drainage des capitaux vers ces entreprises d'intérêt public peut se faire au détriment du financement des affaires privées. Et ce n'est encore que demi-mal si les collectivités publiques ne recourent pas à des procédés inflationnistes pour se procurer les ressources nécessaires. Enfin, comment inspirer confiance aux épargnants dont on attend le concours, pour des travaux lointains et de rendement hypothétique, même assurés de la garantie des États intéressés ?

Quelle que soit la valeur de ces objections, les représentants les plus qualifiés de l'industrie considèrent que les travaux publics peuvent jouer un rôle important dans la lutte contre le chômage, pourvu qu'on se garde des improvisations, des conceptions théoriques, et des fantaisies financières. Aussi ont-ils applaudi au dépôt et au vote du plan d'outillage national. Ils demandent d'autre part à l'État de favoriser l'exécution de travaux présentant un intérêt réel et prochain pour tel ou tel pays ami, en perfectionnant le régime de l'assurance-crédit, sans lequel il est bien difficile à nos banquiers et à nos chefs d'industrie de s'engager dans des opérations malgré tout aléatoires et pour lesquelles leurs concurrents étrangers trouvent auprès de leurs gouvernements des garanties supérieures.

#### LA DÉFENSE DU MARCHÉ NATIONAL

Même si le plan d'outillage national avait été voté à temps, et si de nouvelles possibilités de travail s'étaient offertes à nos industries au moment où la crise les atteignait, une tâche primordiale se serait imposée au gouvernement : celle de protéger le marché national contre l'invasion des produits industriels étrangers.

Stimulée par l'attrait qu'exerçait sur le producteur étranger le client français, bon payeur en saine monnaie et favorisée, suivant les cas, par la baisse du change ou par des pratiques de dumping, cette invasion a pris, en 1930, une ampleur de plus en plus inquiétante. C'est que notre régime douanier n'opposait qu'une digue fort insuffisante à cette marée d'importations. Faut-il évoquer ici le procès des responsabilités ? Il suffit

de rappeler la carence du Parlement, qui ne s'est pas décidé à adopter, en 1927, le projet de tarif dont il était saisi. Ainsi notre statut douanier est fait de pièces et de morceaux : ces nombreuses conventions commerciales, datant d'une époque où notre position économique vis-à-vis de l'étranger était tout autre, consolidant 72 pour 100 des postes de notre tarif et comportant toutes, à l'exception de deux, la clause de la nation la plus favorisée. Sans doute ces accords bilatéraux avaient-ils été nécessaires en 1927 et 1928, dans l'intérêt de notre commerce d'exportation comme pour la sauvegarde d'industries vulnérables. Peut-être aurait-on pu, au demeurant, en demander la révision dès qu'ils se révélèrent insuffisants. Les voici, en tout cas, honnis par la plupart des producteurs et par presque tous les partis, pour des raisons d'ailleurs souvent contradictoires.

Les ententes industrielles internationales, il est vrai, pouvaient constituer, pour la défense du marché intérieur, un adjuvant précieux. Mais ces ententes n'avaient guère d'importance que dans certaines branches de la métallurgie et des industries chimiques. Encore s'y révélaient-elles assez fragiles et plus ou moins liées aux droits de douane. Comme il était aussi impossible en pleine crise de multiplier ces ententes ou de reviser tous les accords bilatéraux que de demander à la Chambre, quelques mois avant les élections, le vote d'un tarif, le gouvernement a dû parer au danger imminent par d'autres moyens. Tout en augmentant les droits d'entrée lorsqu'il le pouvait (par exemple pour les pâtes à papier, les papiers et les chaussures), et en frappant les marchandises de pays à monnaie dépréciée d'une surtaxe compensatrice des changes, il se saisissait d'une arme qu'il venait déjà de manier avec assez d'efficacité pour la protection de notre agriculture : le contingentement des importations.

Mise au service de l'industrie, — d'abord pour les engrais azotés et pour le charbon, ensuite pour des produits finis comme les appareils radioélectriques, — cette politique de contingentement a soulevé d'après discussions, qui sont loin d'être closes. Personne ne conteste ses difficultés d'application, que reconnaissait déjà M. Duchemin, quand il réclamait cette mesure comme la seule efficace en période de dumping et de prix anarchiques. Comment imaginer la fixation de contin-

gents d'importation pour d'innombrables catégories de machines dont l'entrée en France ne se chiffre, chaque année, que par quelques unités, bien que leur valeur puisse n'être pas négligeable? Là même où cette complication n'existe pas, comment déterminer le contingent? Sur quelle base? La période choisie devra être la même pour tous les pays importateurs. Mais si l'on attribue à chacun de ceux-ci une part proportionnelle à ses fournitures antérieures, que fera-t-on pour ceux qui, cette année-là, n'avaient rien importé? Si on s'efforce d'obtenir l'accord sur certains chiffres par des négociations préalables, l'étranger ne va-t-il pas profiter de ce délai pour envahir préventivement notre marché, provoquant ainsi l'effondrement des prix? Et comment le douanier, qui a déjà bien du mal à se retrouver dans les 7028 postes du tarif, pourra-t-il reconnaître en outre les produits contingentés?

Quant aux dangers du contingentement, les adversaires de cette politique nous en font un bien sombre tableau. « Les États avec lesquels nous sommes liés par des conventions, déclarent-ils, vont contester la régularité de ces mesures décidées sans leur accord; ils useront en tout cas de représailles et nous allons perdre nos derniers débouchés, que d'avisés concurrents s'empresseront de nous dérober. A l'abri de la concurrence, les prix français s'élèveront, alors que les industries étrangères compriment les leurs, ce qui nous rendra plus difficile encore la reconquête des marchés abandonnés. » A quoi le défenseur du contingentement peut répondre qu'il s'agit là de mesures provisoires, permettant de négocier, à l'abri de la tempête, l'ajustement des accords commerciaux et l'établissement de nouvelles ententes industrielles, suivant l'exemple actuellement donné par la Commission économique franco-allemande. Et surtout il peut ajouter, reprenant l'observation de M. Louis Rollin : « Je serais bien curieux de savoir ce que ceux qui critiquent cette politique nous auraient proposé de faire en son lieu et place. »

Mais le débat roule moins aujourd'hui sur le contingentement, qui a le mérite, — ou l'inconvénient, — d'exister, que sur la dénonciation de nos accords commerciaux, réclamée par les uns, combattue par les autres. Aux premiers, l'état de notre balance commerciale, le déficit que nous avons dû enregistrer, ces deux dernières années, dans nos échanges avec les pays

auxquels nous lient des conventions, fournissent d'éclatantes raisons. Mais n'est-il pas grave, malgré tout, pour la France, de prendre, dans les circonstances présentes, l'initiative d'une mesure qui compromettrait peut-être le patient travail des ententes internationales et dont les répercussions ne seraient pas seulement d'ordre économique ? Aussi bien les partisans de la dénonciation l'envisagent-ils en général moins comme une rupture que comme un avertissement et une entrée en conversation, et ils n'ont pas la naïveté de croire que la France pourra se dispenser d'exporter, tout en achetant à l'étranger des milliards de matières premières que ne sauraient lui fournir, au moins quant à présent, ses colonies...

#### LA DISTRIBUTION DU TRAVAIL ET LE SHORT TIME

Si la France, imitant d'ailleurs en cela les autres pays, se réserve assez jalousement, pour le temps de crise, son marché national, va-t-elle admettre que certains de ses enfants, privilégiés, bénéficient à eux seuls des possibilités de travail qui restent à son industrie, tandis que d'autres se trouveraient réduits à la portion congrue, condamnés parfois à une mendicité subventionnée ? Délicat problème dont la solution requiert autant le sens de la mesure que l'esprit de solidarité.

Et d'abord, convient-il de réserver le travail national aux seuls Français ? Ici déjà se mêlent des sentiments légitimes et des passions démagogiques. Que les industriels s'attachent à conserver de préférence leur main-d'œuvre française, qu'ils offrent, avec l'aide des pouvoirs publics, certaines facilités de transport aux ouvriers étrangers désireux de regagner leur pays d'origine, personne n'y contredira. Faut-il aller plus loin et fixer la proportion maxima des travailleurs étrangers que pourrait employer chaque industrie ? Le cœur et la raison se rencontrent pour nous faire sentir combien il serait ingrat et imprudent de proscrire des étrangers déjà fixés en France avec leurs familles, ayant fait souche chez nous, et même des célibataires que nos employés ou spécialistes en chômage n'iraient certes pas remplacer, ni maintenant, ni au jour de la reprise, dans les mines de fer, les charbonnages, les hauts fourneaux ou les industries du bâtiment ! S'il est heureux pour la France, en 1932, que beaucoup d'ouvriers étrangers l'aient

quittée depuis le début de la crise industrielle, est-il sûr que nous ne nous retrouverons pas bientôt dans une situation analogue, toutes proportions gardées, à celle que nous avons connue à peu près sans interruption depuis la guerre, et qui nous a contraints d'introduire en neuf ans, pour l'industrie seule, près d'un million de travailleurs étrangers ?

Entre les ouvriers d'industrie, Français ou étrangers, qui restent sur notre sol, faut-il essayer de répartir le travail, afin que chacun ait, s'il se peut, sa part d'ouvrage et que le moins d'hommes possible soient abandonnés au désœuvrement ? Le patronat français a résolu cette question par l'affirmative. Dès le début de la crise, les dirigeants de nos grandes organisations industrielles se sont prononcés, sans attendre les conseils du gouvernement ni les recommandations du Bureau international du travail, en faveur du *short time*, et, cela va de soi, pour la réduction des heures supplémentaires au minimum compatible avec la bonne marche de la production. Par là s'explique l'importance du chômage partiel comparé au chômage complet.

Une telle politique semble toute naturelle. On ne saurait pourtant l'ériger en système, car elle n'est pas toujours applicable et elle ne va pas sans dangers. Il est à peine besoin de dire que l'égalisation schématique des heures de travail autour d'un chiffre type, — que celui-ci soit 44, 40, 36 ou 32 heures, — est une pure utopie, née de cette conception naïve qu'il existe, à un moment et dans un pays donnés, un certain volume de commandes à distribuer indifféremment entre l'ensemble des usines d'une industrie. Même pratiqué avec la souplesse désirable, le travail à temps réduit se heurte à des difficultés presque insurmontables, quand il implique la constitution et l'encadrement d'équipes nouvelles, la transplantation et l'installation de travailleurs amenés d'autres régions, l'adaptation de spécialistes à des opérations différentes. Autant dire que le *short time*, s'il permet d'éviter beaucoup de licenciements, ne peut guère favoriser les réengagements. Il trouve d'ailleurs sa limite naturelle dans la diminution du gain total de l'ouvrier, réduction généralement proportionnelle, sinon supérieure à celle des heures de travail. D'autre part, s'il offre souvent pour le patron l'avantage de maintenir dans l'usine un personnel dont les services seront sans doute à nouveau indispensables,

il peut se traduire par quelques perturbations dans la marche des ateliers et par une aggravation de charges, quand celles-ci varient en fonction du nombre des travailleurs. Enfin, — c'est là la critique la plus grave, — cette manière de faire risque de retarder et de rendre plus pénibles les réadaptations professionnelles qui s'imposent.

Aussi le *short time*, mesure de crise, devra disparaître avec la crise. Bien imprudents sont ceux qui annoncent déjà une réduction générale et définitive de la durée du travail dans l'industrie. D'où tiennent-ils donc une approximation de la demande à laquelle l'industrie devra répondre et de la main-d'œuvre dont elle disposera, compte tenu des besoins nouveaux? Que le progrès ne consiste pas seulement dans la multiplication des biens livrés à la consommation, mais aussi dans l'augmentation des loisirs, c'est l'évidence même. Que le machinisme doive faciliter de plus en plus la conciliation de ces deux besoins, l'histoire des dernières années le démontre. Mais il faut beaucoup de prétention pour chiffrer un rapport que le législateur devra seulement tâcher de dégager des faits, lorsqu'il se sera de lui-même établi.

Une dernière objection a été élevée contre le *short time*, et surtout dans le pays même d'où son nom paraît venir. Pourquoi, s'étonnent beaucoup de nos amis d'outre-Manche, inciter des millions d'ouvriers à végéter avec des gains réduits? Pour maintenir le pouvoir d'achat du marché national et le niveau de vie des classes populaires, mieux vaut réserver le travail à un moins grand nombre d'ouvriers occupés normalement et subvenir aux besoins des chômeurs par des allocations leur assurant une existence honorable. A l'heure où chaque État s'efforce de rétablir l'équilibre de son budget et où les régimes d'assurance-chômage sont soumis à des critiques largement justifiées, est-il vraiment nécessaire de réfuter cette théorie? Au même titre que tout ce qui relève de l'inflation, un système doit être condamné si, par sa nature ou par l'emploi qui en est fait, il réduit à l'excès la prime que le travail doit offrir au chômeur secouru. Il empêche ainsi, en effet, cet abaissement des prix de revient dans lequel M. Rist montrait à ses auditeurs du Conseil national économique « le seul élément capable de hâter le retour à l'équilibre entre la production et la consommation ». Or des faits récents semblent prouver que

notre système de fonds de chômage, jugé par certains insuffisant, joue quelquefois déjà ce rôle de frein.

## ÉCONOMIE DIRIGÉE OU ÉCONOMIE ORIENTÉE?

Faut-il donc repousser toute intervention et revenir au pur libéralisme ? Il ne s'agit pas pour nous de choisir entre deux doctrines. Les économistes libéraux reconnaissent eux-mêmes que le jeu brutal de la loi de l'offre et de la demande entraînerait des bouleversements peut-être plus graves encore que la prolongation de la crise. Et les « interventionnistes », que l'esprit de système n'avengle pas, accordent qu'il faut manier avec beaucoup de doigté et de mesure les dangereux instruments dont ils préconisent l'emploi. Quant aux industriels, chacun sait qu'ils protestaient contre un brusque abaissement des barrières douanières qui provoquerait la ruine de leurs affaires. Ils comprennent également que leurs ouvriers ne doivent pas être livrés sans défense aux remous du marché du travail. De même qu'ils ont généralisé le *short time* et conservé de préférence les travailleurs chargés de famille, ils ne contestent pas la nécessité des secours. Mais ils demandent à l'État de ne pas outrepasser son rôle propre, tout en prenant ses responsabilités, là où c'est de lui que relève la décision.

Rester dans son rôle, c'est, pour l'État, détraquer le moins possible le mécanisme des prix, rouage essentiel de notre régime économique et se borner à protéger les faibles contre les secousses, trop redoutables pour eux, des réadaptations spontanées. C'est éviter de voir des remèdes d'une valeur permanente dans les palliatifs auxquels il a fallu recourir pendant la crise. Prendre ses responsabilités, c'est, pour lui, choisir entre diverses conceptions de l'équilibre économique du pays et finalement de sa structure sociale. C'est renoncer à concilier des inconciliables, comme la protection du paysan produisant cher et l'expansion d'une industrie qui doit vendre à bas prix. Ce n'est pas « diriger » l'économie, c'est l'« orienter ».

PIERRE WALINE.

---

# LE ROI DE ROME

---

III <sup>(1)</sup>

DUC DE REICHSTADT  
(1820-1830)

---

## LA MORT DE NAPOLEON

Pendant les six années où Napoléon, sur son récif, a ourdi sa légende et attendu la mort, il a attendu aussi des nouvelles de son fils. Pas une ligne de Marie-Louise, pas un mot de l'écriture de l'enfant. Quelques lettres de sa mère, de Pauline, qui donnent des informations trop indirectes, trop prudentes, passées par le crible des espions. Tout ce qui est précis, tout ce qui peut l'intéresser est supprimé par le cabinet anglais ou par Hudson Lowe. Aussi le captif ne rompt-il plus les cachets qu'avec indifférence. Il sait que rien de tendre, de doux, d'heureux, par là ne peut l'atteindre. Parfois il déchire les lettres sans les avoir lues. Il hausse l'épaule :

— A quoi bon !

Quand le baron Stürmer, commissaire autrichien, arrive à Sainte-Hélène, Napoléon espère qu'il est chargé d'un message de l'empereur François ou de Marie-Louise, d'un souvenir de son fils. Stürmer n'a été chargé que de se taire (2).

Seule, peu avant de quitter Schönbrunn, la pauvre Marchand a pensé au prisonnier. Par l'intermédiaire de Boos, directeur

*Copyright by Octave Aubry, 1932.*

(1) Voyez les *Revue des 1<sup>er</sup>* et 15 avril.

(2) Schlitter, *Napoleon auf St-Helena* (*Archiv für Oesterr. Geschichte*, XXXIV).

des jardins, qu'elle a su attendrir, elle a remis à Welle, jeune botaniste qui a suivi Stürmer pour étudier la flore de Sainte-Hélène, un morceau de papier plié en quatre et adressé à son fils, le valet de chambre de l'Empereur : « Je t'envoie de mes cheveux. Si tu as le moyen de te faire peindre, envoie-moi ton portrait. Ta mère, Marchand. »

Ces cheveux inclus dans le papier sont légers, blonds, soyeux. On ne peut s'y tromper. Ce sont des cheveux du petit roi. Marchand les apporte à son maître. Napoléon sait au moins que son fils est vivant ! Il voudrait interroger Welle. Mais Hudson Lowe, par un espion intérieur, apprend que des cheveux ont été remis à Buonaparte. Il suit la piste en policier qu'il est, fait venir Welle, le semonce. Le pauvre garçon avoue. On l'expulse par le prochain bateau. A son retour à Vienne, il est durement tancé. Et Metternich, qui rend le baron Stürmer responsable « de cette grave indiscretion », peu après le rappelle en Europe.

Napoléon s'est borné à soupirer :

— Il faut être bien barbare pour refuser à un mari, à un père, la consolation de parler à quelqu'un qui a vu sa femme depuis peu et touché son enfant !

A Longwood, dans sa chambre, il a lui-même disposé ses reliques. Sur la cheminée, le petit buste envoyé en 1814 à l'île d'Elbe par Bausset, qu'il a emporté aux Tuileries, à l'Élysée, à Malmaison, et dans ses deux prisons mouvantes, *Bellérophon* et *Northumberland*. De chaque côté, les miniatures d'Isabey et d'Aimée Thibault : l'enfant dans son berceau, l'enfant aux bras de sa mère, l'enfant assis sur un mouton, l'enfant essayant une pantoufle, l'enfant répétant sa prière.

— C'est mon fils, dit-il, quand vient un visiteur. Voilà tout ce qu'ils m'en ont laissé.

Ce fils, captif comme lui, est le seul lien qui le rattache aux hommes. Il est son tourment, mais aussi son orgueil, son espoir. Dans ces lentes années qui vont lui ronger le foie, sa pensée domine ses paroles, ses actes ; tous ses songes l'ont pour centre et pour moteur. Il refuse de s'évader, — il l'aurait pu, semble-t-il, — il barre à tout jamais sa destinée pour laisser plus d'accès à celle du petit. Il a voulu mourir là, debout sur le désert des eaux, pour lui créer un titre vivant. Sa terrible agonie doit lui redonner la France.

i sa  
de  
cri-  
qui  
tes,  
out  
ou  
nets  
eu-  
tres

re à  
age  
de

and  
eur

IV).

— Mieux vaut pour lui, dit-il, que je sois ici. S'il vit, mon martyre lui rendra sa couronne.

— Si je meurs sur la croix, dit-il encore, il arrivera...

Son martyre, il l'aggrave et l'exalte. Sans cesse il tire sur la chaîne pour qu'elle râcle ses os. Tragédien instinctif, il a mis en scène son malheur et l'a haussé à le faire sans exemple. Il le sait bien, que sa gloire première n'est rien près de la Gloire qui, dans ce silence humide, suit maintenant ses pas, enlacée à la Mort. Sur le seuil de sa tombe, comme Prométhée visité des Océanides, il sent monter vers lui la pitié, le regret, l'admiration de la terre. Il l'a voulu ainsi. Rien ne fonde mieux qu'un complet sacrifice. Son fils n'aura qu'à paraître pour que la France lui ouvre les bras. C'est dans cette vue lointaine qu'il se campe, et, artiste suprême, ordonne tous ses gestes. Plus rien d'un général, d'un génie parvenu. Le Consul, le chef révolutionnaire sont relégués dans la pénombre. Il n'est plus que le fondateur d'une dynastie, le tenant d'un principe. Il est l'Empereur.

— Que mon fils sache, dit-il, qu'il a eu un père toujours supérieur à ses infortunes, qui n'a jamais, même dans les plus petites choses, oublié quel est son rang.

Il pense toujours à lui. Cependant il n'en parle qu'à l'échappée, sous le coup de l'émotion. Il répugne à en parler dans le présent:

— Quelle éducation lui donnera-t-on? dit-il pourtant une fois à Las Cases. De quels principes nourrira-t-on son enfance? Et s'il allait avoir la tête faible? S'il allait tenir des *Légitimes*? Si on allait lui inspirer l'horreur de son père?

Cette idée le fait frissonner.

— Quel pourrait être le contre-poison à tout cela? reprend-il. Il ne saurait y avoir désormais d'intermédiaire sûr, de tradition fidèle entre lui et moi; tout au plus un jour mes *Mémoires* et peut-être aussi votre *Journal*. Mais encore, pour surmonter les plis, les impulsions de l'enfance, pour vaincre les vices de l'entourage, faut-il déjà une certaine capacité, une certaine force de tête, un jugement tranchant, décisif, et tout cela est-il donc si commun?

« Il avait l'air profondément affecté », note Las Cases.

— Mais parlons plutôt d'autre chose, a-t-il prononcé fortement...

« Et il n'a parlé de rien. »



Le 15 avril 1821, il écrivit, d'une main plus lisible qu'à l'ordinaire, son testament. Après avoir légué ses cendres à la France, il donnait un dernier souvenir à Marie-Louise. La savait-il adultère ? Sans doute. « Ce polisson de Neipperg », a-t-il dit à plusieurs reprises, en serrant les poings. Mais il fermait les yeux sur l'indignité de la femme, pour ne s'adresser plus qu'à la mère. La flattant d'un navrant mensonge, il la suppliait pour son fils :

« J'ai toujours eu à me louer de ma très chère épouse Marie-Louise ; je lui conserve jusqu'au dernier moment les plus tendres sentiments ; je la prie de veiller pour garantir mon fils des embûches qui environnent encore son enfance. »

Assis sur son lit de fer, se tenant le côté à deux mains quand la douleur le déchire, on dirait qu'il voit l'enfant à Vienne, courbé sur ses devoirs allemands.

« Je recommande à mon fils de ne *jamais* oublier qu'il est prince français et de ne *jamais* se prêter à être un instrument entre les mains des triumvirs qui oppriment les peuples. Il ne doit *jamais* combattre la France, ni lui nuire en aucune manière. Il doit adopter ma devise : « Tout pour le peuple français. »

« Je lègue à mon fils les boîtes, ordres et autres objets tels qu'argenterie, lit de camp, armes, selles, éperons, vases de ma chapelle, livres, linge qui a servi à mon usage, conformément à l'état annexé. Je désire que ce faible legs lui soit cher comme lui retraçant le souvenir d'un père dont l'univers l'entretiendra. »

Pas d'argent. L'argent, il le distribue à ses compagnons, à ses serviteurs, aux braves qui lui ont tout sacrifié. Son fils n'a besoin que de son nom. On ne laisse pas d'argent à un tel héritier. Mais il tient à l'envelopper de son souvenir, de son *aura*. Par tous les objets qu'il lui destine et que sa mémoire exacte va saisir dans les mains qui les ont reçus en dépôt, par ces vêtements, ces armes, ces lits de camp, ces nécessaires, ces boîtes, ces livres, ces médailles qu'il a touchés tant de fois, il entend lui communiquer, non son génie peut-être, mais tout l'humain qui demeure en lui, le battement de son cœur faiblis-

sant, le dernier souffle de sa bouche, que l'approche de la terre décolore.

Le 26 avril, rédigeant des instructions pour ses exécuteurs testamentaires, il ajoutait :

« Je désire que mes exécuteurs testamentaires fassent une réunion de gravures, tableaux, livres, médailles, qui puissent donner à mon fils des idées justes et détruire les idées fausses que la politique étrangère aurait pu vouloir lui inculquer. En imprimant mes campagnes d'Italie et d'Égypte et ceux de mes manuscrits qu'on imprimera, on les dédiera à mon fils. »

Il a prévu qu'on essaierait à Vienne de modeler l'esprit de l'enfant. Mais il croit que rien ne prévaudra contre la magie de tels souvenirs. Son fils peut être élevé en prince autrichien. Qu'importent ses petites années? Quand il sera un jeune homme, qu'on le veuille ou non, baigné par l'effluve de son père, il retrouvera son âme française. A ce moment suprême, Napoléon en est sûr, son fils ne le trahira pas.

Il poursuit : « Engager mon fils à reprendre son nom de Napoléon aussitôt qu'il sera en âge de raison et pourra le faire convenablement.

« S'il y avait un retour de fortune et que mon fils remonât sur le trône, il est du devoir de mes exécuteurs testamentaires de lui mettre sous les yeux tous ce que je dois à mes vieux officiers et soldats et à mes fidèles serviteurs. »

Toujours « mon fils ». *Mon fils*, ces mots chargent chaque ligne, répétés vingt fois. Dans ses dernières heures, comme pendant son exil, Napoléon n'a pensé qu'à son fils.

Testament, codicilles scellés, il dit à ses amis :

— Maintenant que j'ai si bien mis ordre à mes affaires, ce serait vraiment dommage de ne pas mourir.

Qu'il ne craigne pas... Le 5 mai, il meurt au crépuscule...

Pour arriver en Europe, la nouvelle vogue longtemps, au hasard du vent et des vagues. Enfin, aux premiers jours de juillet, elle touche l'Angleterre. Un courrier des Rothschild la porte à Vienne.

Metternich rendra-t-il les armes à une fin si grande et si cruelle? Non. Prenant les eaux à Baden, il expédie un courrier à Londres pour demander qu'on retienne toutes les pièces relatives à la mort de Napoléon. Il écrivait à Esterhazy : « Cet événement met un terme à bien des espérances et des

trames coupables. Il n'offre au monde nul autre intérêt. »

Marie-Louise supporta ce coup avec résignation.

Quand la nouvelle fut certaine, elle assista à un beau service funèbre dans sa chapelle, commanda mille messes à Vienne, mille messes à Parme et prit le deuil pour trois mois. Dans les prières, le nom de Napoléon ne fut pas prononcé, mais remplacé par une ingénieuse périphrase (1). Quelques jours plus tard (9 août 1821), Marie-Louise accouchait du fils de Neipperg...

Cependant, on doit le dire, à ce moment même, rapprochée de l'humain par la souffrance, Marie-Louise poussa vers l'ombre inapaisée un soupir vrai qui lui sera compté, un aveu et en même temps presque une plainte : « On a eu beau me détacher du père de mon enfant, la mort qui efface tout ce qui a pu être mauvais frappe toujours douloureusement, et surtout lorsqu'on pense à l'horrible agonie qu'il a eue depuis plusieurs années. »

\*  
\* \* \*

Depuis deux mois, le duc de Reichstadt était revenu à Schönbrunn. Avec ses gouverneurs, il passait chaque hiver à la Hofburg et le printemps le ramenait dans le château de Marie-Thérèse. La nouvelle de Sainte-Hélène ne l'avait pas encore atteint, quoique autour de lui, jusqu'aux plus humbles serviteurs, tout le monde la connût. Le comte Maurice retenu à Vienne, l'Empereur chargea Foresti, le 16 juillet (2), d'annoncer au duc de Reichstadt la mort de son père.

Foresti était seul avec lui (3). C'était le soir; les ombres tombaient sur le parc. Foresti commença par parler de Sainte-Hélène, dit que c'était une île d'Afrique au beau climat, où l'empereur Napoléon, avec quelques amis, avait passé ses dernières années. L'enfant, habitué à voir écarter le nom de son père, s'était dressé stupéfait. Depuis longtemps, continuait Foresti, sa santé était chancelante; il souffrait d'une maladie de l'estomac. Il s'arrêta. L'enfant gardait le silence. Alors Foresti, baissant la tête, dit qu'il était mort, dans les sentiments les

(1) « *Pro famulo tuo consorti Ducis nostrae.* »

(2) Et non le 22, comme l'indiquent la plupart des historiens. Cf. lettre de Mathias von Collin à Dietrichstein. Schönbrunn, 17 juillet 1821 (*Arch. Oest. Wall.*)

(3) Foresti à Neipperg : *Archiv für Oesterreichische Geschichte*, LXXX.

plus chrétiens. L'enfant pleura longuement. Sans doute, évoquant le pâle visage qui se faisait si tendre quand jadis il s'approchait du sien, il s'assit près de la fenêtre, les joues, les mains couvertes de larmes. Foresti, ému, cherchait à le consoler. Il ne l'entendit pas. Mathias Collin, le lendemain, lui parla avec douceur. Il eut une nouvelle crise de sanglots.

Prokesch, dans ses *Notes inédites*, écrit : « Le prince pleura un jour entier presque sans interruption. Soudain, il se ressaisit, sécha ses yeux, se leva et marcha de long en large. Aucun mot ne vint sur ses lèvres. Au bout de quelques semaines seulement, il fit allusion à la mort de son père... Il sentait qu'il devait garder sa douleur pour soi. »

La cour de Vienne ne prit pas le deuil. Metternich eut soin de rappeler à son maître que Bonaparte était mort depuis qu'il avait été déclaré « hors la loi ». Il admit que le petit prince pourrait se vêtir de noir. « Je ne trouve, écrivait-il, aucun précédent qui s'y oppose. » Mais il ne pensait pas que sa maison dût l'imiter. Son maître montra plus de pudeur. Il ordonna que les gouverneurs de son petit-fils et tous ses serviteurs porteraient le deuil. Mais ils devraient éviter de se montrer en public.

Le fils de Napoléon ne reçut pas les legs de son père. Ils devaient lui être remis par les divers exécuteurs quand il aurait atteint seize ans. Metternich ne voulut pas alors que le manteau de Marengo, l'épée du Sacre, celle d'Austerlitz, les colliers de la Légion d'honneur et de la Toison d'Or, ni les armes, les cachets, les médailles, présents de la mort, vinssent ranimer devant l'adolescent le terrible fantôme. L'abbé Vignali, Bertrand, Marchand, Montholon, Noverraz, Saint-Denis les gardèrent, attendant l'heure où Astyanax devenu homme pourrait se souvenir d'Hector.

Il ne vit jamais le masque funèbre de Napoléon, moulé par Antommarchi et porté par lui à Marie-Louise. Le docteur Hermann Rollet (1) a indiqué dans quelles conditions ce masque fut sauvé et entra au petit musée de Baden, près de Vienne :

« Mon père venait d'être appelé chez l'ex-Impératrice pour donner ses soins à l'un des enfants de son intendant ; en ouvrant la porte, il aperçut les autres enfants en train de jouer avec un

(1) *Neue Beiträge zur Chronik Stadt Baden*, 1894.

objet en plâtre qu'ils avaient attaché au bout d'une ficelle, et qu'ils traînaient sur le parquet en guise de voiture. Mon père vit tout de suite que cet objet était un masque en plâtre, placé sens dessus dessous. A ce moment même entra l'intendant, qui s'empressa d'enlever le moulage à ses enfants et de les gronder pour s'en être emparés. C'était le masque de Sainte-Hélène. L'intendant avait mandat spécial de le conserver et de l'emporter partout avec lui, mais sans le remettre jamais au jeune duc. Mon père qui possédait la collection de crânes formée par le docteur Gall, et un certain nombre de masques de personnages célèbres, demanda aussitôt qu'on voulût bien lui confier le masque impérial, avec promesse d'en avoir soin et de le rendre aussitôt que cela serait jugé nécessaire. C'est ainsi que ce moulage entra dans sa collection et passa plus tard au musée de Baden. Le nez, dont la pointe est légèrement aplatie, témoigne encore du traitement que lui avaient fait subir les enfants de l'intendant... »

## DEVOIRS D'ÉCOLIER

Entouré d'Allemands, ne parlant qu'allemand, le duc de Reichstadt avait presque oublié le français. Dietrichstein craignit d'avoir dépassé les ordres de Metternich. Il décida qu'un jour sur deux ses maîtres lui donneraient leurs leçons dans sa langue maternelle. Peu à peu l'enfant le rapprit. Il le parlait sans accent, mais avec un tour germanique. Il pensait désormais en allemand.

Au printemps de 1820, il avait subi, en présence de l'Empereur, un petit examen qu'on déclara satisfaisant. Ses études élémentaires ainsi achevées, il passa aux études classiques. En même temps, il devait recevoir une éducation militaire. Tout ce qui touchait à la guerre lui plaisait. Il avait l'instinct du soldat.

Mathias von Collin lui enseignait le latin et un peu de grec. Foresti lui servait de répétiteur. Cette étude l'ennuyait. Trop vif, toute application régulière était pour lui une fatigue. S'il n'aimait pas le latin (comme Napoléon), il était également faible en mathématiques où son père tout jeune excellait. L'histoire l'intéressait ainsi que les éléments de tactique et de stratégie professés par Foresti. Deux commissions, nommées par

L'empereur François, venaient, à la fin de chaque trimestre, examiner ses progrès. Celle des études classiques était composée de Mgr Wagner, aumônier de la Cour, du conseiller aulique Summaruga et des gouverneurs. Celle des études militaires était présidée par le colonel Schindler, professeur à l'Académie du génie. L'Empereur et sa quatrième femme, la nouvelle impératrice Caroline-Auguste, pour lui bienveillante, assistaient souvent à ces examens. On comptait ainsi suppléer à l'émulation qui manquait au jeune prince. Mais si, par amour-propre, il faisait effort pendant ces épreuves orales, en temps ordinaire il travaillait mal.

Les lettres de sa mère lui conseillent en vain la sagesse et l'application, il rend difficile la tâche de ses maîtres. Il se plaît à les décevoir. Ce qu'il sait, il le cache. Il fait des fautes volontaires. Peut-être veut-il se venger par là de la contrainte qui pèse sur lui. Parfois, « il joue l'idiot » pour lasser la patience de Foresti. L'Empereur, afin de rompre son obstination, a autorisé « une grande sévérité ». On le punit : privations, penums. Dietrichstein a renoncé au fouet. Il répugne à cette méthode qui du reste était sans effet.

Le comte Maurice voit son pupille chaque jour. Bien qu'il ait rempli, d'autre part, de 1819 à 1826, les fonctions absorbantes d'intendant de la musique de la Cour, et de directeur du Hoftheater, il passe toujours au moins une heure avec l'enfant, lit ses principaux devoirs, l'interroge souvent, surtout lui donne, sous une forme assez douce, mais insistante, les conseils qu'il croit propres à vaincre son inattention, à amortir dans son caractère ce levain de révolte qui lui paraît redoutable pour l'avenir.

Mais c'est avec Foresti et Collin que s'écoule la vie du fils de Napoléon. Plus que Dietrichstein, ils savent ses qualités réelles et ses défauts. Ils se disent qu'à vivre entre des adultes, il a pris comme honte de sa jeunesse. En eux-mêmes et quoique persuadés que le genre de vie imposé au duc de Reichstadt s'inspire de son réel intérêt, ils regrettent sa solitude.

Ses rapports avec ses maîtres sont souvent tendus. Pourtant après l'orage viennent des bonaces. En août 1823, passant les vacances au château de Persenbeug, avec toute la famille impériale et Marie-Louise qui, depuis 1818, fuit la chaleur de l'été italien et vient presque chaque année passer deux mois

en Autriche, il écrit à Mathias von Collin demeuré à Schönbunn. On trouve de la confiance et même de la gaieté dans ses lettres. C'est assurément Collin que, de ses professeurs, il a aimé le mieux :

« Je me lève à six heures et demie, m'habille, dis mes prières, déjeune et saute autour de ma chambre avec une longue branche en guise de fouet. Puis le travail difficile commence, sous la direction du comte [Dietrichstein]. Après, je suis appelé chez ma mère et souvent vais me promener avant le dîner. Enfin, l'on dine, après quoi une pause pour la digestion. Dans l'après-midi, ce sont des marches, des excursions, mais point au lac, après, souper et lit. Fortifié et rafraîchi, je vous écris ces lignes, me recommande à votre famille et à votre amitié et signe, votre reconnaissant pupille, Franz. »

Pendant ce séjour à Persenbeug, vieux château de plaisance bâti sur un rocher en saillie sur le Danube, devant les derniers contreforts des Alpes, il a retrouvé avec joie sa mère. Neipperg l'accompagne et son fils Gustave. Il n'a pas conscience des rapports établis entre Marie-Louise et le borgne, il ne voit en lui que le grand-maitre de la cour de Parme. Même il lui montre une vive sympathie. On lui a dit que le général fut vaillant soldat, et qu'il a connu son père. Il joue et se promène avec le jeune Gustave, de deux ans plus âgé que lui. De ces vacances heureuses, il a, sur l'ordre de son gouverneur, tenu, sans beaucoup d'orthographe, mais avec une gentille sincérité, un journal, retrouvé récemment par M. de Bourgoing dans les papiers du comte Dietrichstein. Il y note, en allemand, ses courses dans la montagne, à pied ou à cheval, les chasses auxquelles il a pris part, toute cette vie de châtelains débonnaires, où l'été se complaisaient l'empereur François et ses enfants.

« *Le 17 août.* — Après la messe, nous sommes allés chez grand père. On commençait déjà les préparatifs pour le bal que mon grand père offrait aux paysans. Il devait avoir lieu dans la cour, et une grande activité régnait dans les cuisines, car ce bal devait être accompagné d'un dîner. Plus tard, nous nous sommes promenés avec ma mère et mes deux oncles; mais la pluie nous a fait rentrer. Après déjeuner, la pluie a recommencé et n'a pas cessé de toute la journée; jusqu'à cinq heures et demie je suis resté chez ma mère. Ensuite je suis allé

chez mon grand père ; des masses de gens venaient déjà pour le bal, mais on les conduisait au stand. Le bal a commencé à sept heures, et a duré jusqu'à une heure. Pour commencer, les enfants des écoles ont dansé, et ce n'est que plus tard que les grandes personnes ont commencé ; quand mon grand-père est allé se coucher, ils ont renvoyé la musique turque qui avait joué jusqu'alors, et ils se sont contentés de violons et d'une contrebasse ; il y avait trois salles, dans chacune desquelles il y avait une table, et sur chaque table il y avait trois grands gâteaux et une quantité de pain, de jambon, de langue et de rôti de veau...

« *Le 26 août.* — Ce matin, je suis allé chez ma mère, qui m'a appris à faire des lettres avec des myosotis. A midi est venue la nouvelle de la mort du Pape (1). A cinq heures, nous sommes allés à Rottenhaus, une nouvelle seigneurie de mon grand-père. Le soir, nous nous sommes assis au jardin (2). »

Il monte à cheval, il chasse. Que cette aimable vie ne continue-t-elle ? Il voudrait bien aller à Parme avec Marie-Louise. Il le dit à Gustave Neipperg. Mais Metternich ne le permet pas. Il faut donc retourner à Schönbrunn, quitter la maman distraite mais douce, qu'il aime de tout son cœur, et reprendre le train d'études qui l'assomme, sa prison morale, sous l'œil de maîtres agacés. Ils font de leur mieux, certes, mais ils ne sont que des hommes, partis de l'indifférence. C'est le devoir qui les attachera, non l'instinct puissant et doux de parents. Devant eux, pour eux, le fils de Napoléon demeure un petit étranger, de pensée inaccessible.

Sans amis de son âge, du moins sans amis sûrs, car lorsqu'il a confié quelque pensée, quelque désir à un de ses jeunes cousins, ils ont été aussitôt rapportés, — moins par malveillance que pour obéir au mot d'ordre de délation familiale ; — n'ayant autour de soi, dans le quotidien, que des professeurs ou des laquais, seul par sa naissance, par sa nation, par l'énorme souvenir qui rôde autour de sa claire figure à cheveux de soie, entre ces hommes chargés de bandelettes dont ils croient ligoter son âme, il n'a qu'un refuge : cette âme même qui n'est qu'à lui et qui, d'être contrainte, devient plus profonde et plus forte. Il rêve, et par le rêve

(1) Pie VII, mort le 20 août 1823.

(2) *Papiers intimes et Journal inédit du duc de Reichstadt*, 58 et s.

atteint la liberté. Lui, qui naguère s'est tant plu à jouer, maintenant qu'il grandit, c'est le jeu qu'il préfère. Jamais enfant sans doute n'aima plus à rêver. L'échappée hors du temps, hors de tout ce qui pèse ou déçoit, le voyage sans arrivées, où les idées, les couleurs et les formes se mêlaient à votre fantaisie...

Dès qu'il échappait à la surveillance de Foresti ou de Collin, au lieu de travailler à ses versions, ses thèmes, ses exercices d'arithmétique, il ouvrait les livres dorés donnés à ses anniversaires par son grand-père ou les archiducs. Parfois, courbé sur un atlas, il voyageait en esprit sur les mers bleues et les continents. Un jour, Mathias von Collin en entrant le vit la joue posée sur une carte. A son approche, le prince ne se releva pas. Son maître crut qu'il dormait. Mais, allant vers lui, il vit ses yeux grands ouverts. L'écolier fit un geste de surprise et rougit. Il rêvait. Collin, plus indulgent que Foresti, ne le punit point.

A Schönbrunn souvent, à la tombée du jour, il collait son front aux vitres et regardait vaguement la nuit s'étendre sur le parc. Il voyait la perspective linéaire, les buis taillés, les statues blanches, *Pætus et Arria*, *Hercule et Cérès*, les rigides charmillles, les pièces d'eau tout à l'heure glacées de lumière, peu à peu s'enlizer et se dissoudre comme sous des plis à tout moment plus denses. Derrière la Gloriette, presque noire, le ciel était clair encore et montrait une étoile. L'enfant haussait vers elle son front blanc. Il avait entendu dire, jadis, par Fanny Soufflot, que son père avait eu « son étoile ». Elle avait brillé d'un plus vif éclat la veille de ses victoires et elle s'était assombrie pour annoncer ses malheurs. Il songeait que lui aussi peut-être avait, perdue dans le ciel, son étoile. Mais où la chercher, comment la découvrir dans ce poudrolement de feux? Plus il y songeait pourtant, plus il croyait qu'elle brillait là-haut. Un jour viendrait où, par quelque signe, il la reconnaîtrait. Idée confuse, puérile, qui lui était douce. Cette étoile lui apporterait, croyait-il, le bonheur.

L'hiver, à la Hofburg, il avait une autre distraction. Dans la grande cour, où donnaient ses fenêtres, deux fois par jour, il entendait la musique annoncer la relève de la garde. Il se levait aussitôt, bousculant cahiers et livres, et courait à la fenêtre. La vue des soldats alignés sous le long auvent, le sec et

rapide mouvement d'armes, le mot d'ordre passé aux sentinelles, ce spectacle avait toujours pour lui le même attrait. Foresti et Collin avaient grand peine à le rappeler à sa leçon.

Seule la musique militaire, les tambours, les trompettes, lui plaisaient. Les violons lui semblaient fades. Il n'avait du reste oreille ni voix. Enfant, il avait chantonné souvent. Il s'en déshabitua en grandissant. Il sifflait les airs qu'il avait entendus, mais avec des fausses notes qui consternaient le comte Dietrichstein. Quand par hasard il y assistait, il s'ennuyait aux concerts de la cour. On avait commencé à lui donner quelques leçons de solfège et de piano. Il y fallut bientôt renoncer. Il dessinait bien, mais pour s'amuser, suivant sa fantaisie. Dès qu'il devait s'appliquer, il ne traçait plus que des croquis médiocres.

Il restait fort adroit à tous les exercices du corps. Il sautait et courait avec agilité. Quand il jouait avec ses cousins à Schönbrunn ou à Persenbeug, il les défiait à la lutte et souvent, quoique moins âgé qu'eux, arrivait à les terrasser ou à leur faire demander grâce. Il adorait les chevaux. Tout jeune, il montait d'instinct et se tenait parfaitement en selle. Mais on ne lui donna de leçons régulières d'équitation que lorsqu'il eut atteint quatorze ans, pour ne pas le distraire davantage des études. Auparavant, on lui apprit à nager. Il se jeta du premier coup dans l'eau, sans hésitation. Il dit ensuite qu'il avait cru qu'il en mourrait, mais qu'il aimait mieux mourir que de montrer sa peur devant ceux qui le regardaient.

Sous la surveillance du comte Dietrichstein, il était entouré d'excellents soins matériels. Il avait de beaux jouets, de beaux vêtements. Il était très coquet, voulait des habits à la dernière mode. Il avait plusieurs cannes à manches précieux, des montres et des bagues. Le comte Maurice, non sans aigreur, lui recommandait plus de simplicité.

Son mode de vie en avait fait trop tôt un petit homme. Il n'aimait point qu'on le traitât en enfant. A une fête de printemps donnée à Schönbrunn, dans les grandes serres où s'épanouissait toute la flore exotique, l'Impératrice et les dames de la cour étaient seules assises auprès d'une table. Les hommes faisaient cercle autour d'elles. Le prince se trouvait au premier rang. L'Impératrice, d'un signe, l'invita à s'asseoir à côté d'elle. L'enfant rougit beaucoup sous ses boucles et refusa obstinément

cet honneur. Le soir, quand Foresti le tança et lui demanda la raison de sa conduite, il répondit :

— Ma place n'était pas avec les femmes ; elle était avec les hommes.

On l'accueillait avec plaisir aux réunions de la cour. Presque toutes les femmes le plaignaient en secret. Elles étaient séduites par la grâce naturelle qui marquait les moindres de ses gestes. Il montrait une élégance innée pour entrer dans un salon, saluer, tendre la main, avancer un siège à une dame. Il avait aussi le sens très fin de ce qu'il devait aux autres, le goût social. A la table de l'Empereur, il se tenait fort bien, mangeait avec propreté. Turbulent de nature, il se faisait silencieux pour ne pas gêner son grand-père quand il venait dans son cabinet. Il souriait de façon charmante aux officiers de service qui s'effaçaient pour le laisser passer.

Cela ne l'empêchait pas d'être impertinent à l'égard des gens qu'il n'aimait pas. Sa figure aimable prenait alors un air de hauteur qui accablait.

Une femme de la cour, plutôt malveillante, parlait de la France devant lui, dans l'intimité du cercle impérial.

— Ce doit être un bien beau pays ! dit-il.

— Ah ! fit ironiquement la dame, il était bien plus beau, il y a douze ans.

Elle voulait dire sous Napoléon.

— Vous aussi ! répliqua l'enfant.

Il fut puni, mais l'Empereur lui-même avait ri.

Dietrichstein, encore qu'il grondât et se plaignit toujours, était flatté des succès mondains de son élève. Dans un rapport adressé à Marie-Louise, le 26 novembre 1824, il écrivait :

« On admire sa stature, sa tenue, en un mot, tous ses mouvements ; il est d'une politesse exquise : par exemple, il apprit, pendant une valse avec une princesse Lichtenstein, que le prince Schönburg l'avait engagée et que celui-ci l'avait cédée au duc. Il pria aussitôt le prince Schönburg de danser avec elle un tour de valse. En général, il excite l'enthousiasme des cours de Bavière et de Saxe ; il est très galant, surtout avec la princesse Louise (*de Bavière*), ce qui amuse beaucoup ses sœurs et leurs dames. Après le bal, j'eus l'honneur de dîner avec lui chez la reine (*de Bavière*) qui causa ensuite longuement avec moi et presque tout le temps du prince, qui la ravit.

En résumé, l'opinion de tous est qu'il peut devenir un prince accompli. Il pétille d'esprit, sa conversation est pleine de finesses, et les égards qu'il a pour tout le monde, avec les nuances justes, lui donnent une aisance qu'on ne trouve pas, d'ordinaire, à son âge. Avant de se coucher, il m'embrassa en disant :

— Eh bien ! avez-vous été content de moi ?

Justement parce qu'il est si aimable en société, tout le monde croit qu'il doit être parfait sous tous les rapports. »

Il savait fort bien, il savait trop peut-être, qu'il y avait en lui, autour de lui, comme un charme, et il en jouait, avec un art naïf, une coquetterie qui irritaient ses maîtres et les désarmaient à la fois.

En 1824, Mathias von Collin mourut. Son pupille en éprouva sans doute un réel chagrin, mais se roidissant, comme toujours, il feignit l'indifférence. On eût dit qu'il craignait, par une effusion de sensibilité, de donner prise sur lui. Collin fut remplacé par Joseph Obenaus, conseiller de Basse-Autriche, ancien gouverneur de l'archiduc François-Charles. Il sera fait baron, en 1827. Un homme érudit, indique Prokesch dans ses *Notes inédites*, « mais désagréable, roide, sévère, violent, passionné, peu franc, toujours aux aguets. Il traita durement le duc, qu'il trouvait sournois. » Il se donna surtout pour tâche de développer l'esprit de son élève. Mais lui aussi se heurte à son obstination. Le prince feint l'ignorance de ce qu'il sait le mieux. C'est son tour favori. Après avoir écrit en français, en italien ou en allemand, des lettres satisfaisantes, il affiche un style presque inintelligible. Le comte Dietrichstein intervient pour lui faire honte :

— Comment, pour le plaisir de me surprendre, pouvez-vous m'écrire une lettre pleine de fautes, de négligences qui vont jusqu'à la signature (1) ?

Il lutte durant des mois contre l'application d'une simple règle de grammaire. Puis, soudain, montre qu'il l'a comprise, y satisfait plusieurs fois de suite et très bien, pour retomber quelques jours plus tard dans son obstination. Les maîtres, en plein désarroi, se plaignent à Dietrichstein. Le gouverneur s'exaspère : « Il faut mater cet insolent garçon, écrit-il dans

(1) Dietrichstein au duc de Reichstadt. Vienne, 5 août 1826.

un billet à Obenaus; sinon, nous n'avons plus de ressource. (1) »

Presque découragé, il dira un jour à son pupille :

— Vous donnerez à rire dans le monde. Faites ce que vous voudrez, votre sort est dans vos mains.

D'année en année, les programmes se sont étendus. Les leçons succèdent aux leçons. Obenaus explique César, Horace, Tacite, expose les notions de la philosophie et du droit, enseigne l'histoire ancienne et moderne. C'est là le cours préféré de l'adolescent, celui où il paraît le moins rétif. Ses rédactions témoignent d'un esprit juste et même pénétrant. Il retient bien les événements, assez mal les dates. Tout ce qui est chiffre le rebute. Deux professeurs de Vienne, Podevin et Barthelemy, se relayant, lui apprennent la littérature française. Chose ordinaire à son âge, — et d'ailleurs comme son père, — il préfère Corneille à Racine. Il sait d'assez longs fragments de leurs tragédies et aussi de la *Henriade*. Mais il n'est guère sensible aux formes de la poésie. L'harmonie et le rythme n'éveillent en lui aucune résonnance. Semblable ici encore à Napoléon, il est surtout touché par la hauteur des pensées, exprimées avec concision. De là son penchant pour La Bruyère, l'auteur français qu'il goûte le mieux. Il trouve en lui un maître des âmes. A son exemple, il s'essaie à deviner les hommes. De soi-même, à diverses reprises, il écrit quelques petits portraits. Les personnes qui l'entourent lui servent de modèles. Il y montre peu d'indulgence. Mais ses observations sont fines.

Seriné par l'abbé Pina et Foresti, le duc de Reichstadt comprend bien l'italien maintenant et lit dans le texte la *Jérusalem délivrée*. Baumgartner, professeur à l'Université de Vienne, lui enseigne la physique, la chimie et les sciences naturelles. Il le conduit à l'Observatoire pour recevoir des notions d'astronomie du savant Littrow. Le prince y apprend l'usage et le maniement des instruments avec lesquels il travaille à établir une carte du ciel. Il suit aussi les cours et visite en détail le musée de l'École polytechnique : riches collections de minéraux, modèles de machines et d'outils, échantillons de toutes les fabrications de l'industrie européenne. Avec le major Weiss, qui le persuade enfin qu'il ne peut espérer de s'ouvrir

(1) Billet non daté, cité par Wertheimer, 296.

vraiment une carrière militaire, s'il ignore les mathématiques, il fait une revision sérieuse de la géométrie. Il s'intéresse aux différents systèmes de fortifications, à la levée des plans ; il dresse des croquis cotés et coloriés.

Pour ces études-là, plus de mauvaise volonté mais au contraire effort continu, empressement. Dietrichstein, si porté à maugréer, le reconnaît. Il écrit le 23 janvier 1823 à Marie-Louise : « Ses connaissances, dans tout ce qui a rapport au militaire, sont vraiment étonnantes ; il ne traite pas superficiellement ces matières, il veut les approfondir, et d'après cela il est indubitable qu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, il en saura plus que beaucoup d'officiers supérieurs. »

A présent que son père est mort, ses maîtres ne craignent plus de lui parler de Napoléon. Obenaus lui donne un bref aperçu de ses campagnes, le représentant d'une façon détachée, comme un grand capitaine que son ambition dévorante a perdu. Quand il atteint quinze ans, on lui permet de lire des extraits de Monthon, de Ségur, de Gourgaud, de Fleury de Chaboulon, de Las Cases. Malmaison conserve un cahier où il a copié quelques pages des Mémoires du valet de chambre Constant. Parfois, lorsque Obenaus lui propose, pour s'essayer au style militaire, de rédiger un ordre du jour d'Annibal à ses troupes, il imite, — souvenir volontaire ou réminiscence, — le Bonaparte des proclamations d'Italie :

« A Messieurs les chefs de brigade et colonels, par ordre de S. E. le commandant en chef,

« La bataille que nous avons livrée hier est une de celles dans lesquelles les Carthaginois ont montré ce que peuvent le courage, l'endurance, la bravoure et l'amour de la patrie et de la gloire, quand ils sont réunis. Dans cette bataille, nous avons prouvé que le peuple romain, qui veut se faire passer pour invincible, ne l'est pas... A l'heure actuelle, nous nous sommes tellement aventurés dans cette fière Italie, qu'il s'agit pour nous de vaincre ou de mourir. Nous avons franchi les Alpes glacées et leurs champs de neige ; dans leurs défilés et leurs abîmes, nous avons perdu tous nos éléphants et la moitié de nos frères, nous avons vécu dix jours dans les contrées où nichent les aigles, nous avons montré au monde que rien n'effraie l'intrépidité des Africains. Et c'est maintenant, après une victoire, que nous devrions rentrer dans nos pénates, nous

les fils d'un État que je n'ai jamais vu vaincu ! En vain nous aurions vu les paysages délicieux de la grasse Italie, nous pourrions ne pas en faire la conquête ! »

Sans doute trouvera-t-on ici de l'empois. Mais l'époque en est pleine. L'adresse aux « chefs de brigade par ordre de S. E. le commandant en chef » sent le néophyte autrichien. N'y a-t-il pas là pourtant un écho de l'ordre lancé par Bonaparte à ses bataillons après la victoire de Cherasco ? L'aiglon se souvient de l'aigle et ses cris balbutiés, — en allemand, — rendent encore un son français.

On ne lui enseigne pas, — quoi qu'on ait prétendu, — à haïr Napoléon. Seulement aucune occasion n'est perdue pour le camper comme un démesuré soldat de fortune qui a ravagé l'Europe et fait le malheur de son pays. Croit-il tout ce qu'on lui en dit ? Non, certes. Toutefois, à la longue, ces affirmations d'hommes éminents, et qui sont d'une bonne foi évidente, tracent dans son esprit un profond sillon. Il admet, il croit que son père, avec tout son génie, a joué un rôle funeste. Il en souffre, car il est sensible, mais il ne peut s'empêcher de rester fier de lui.

Avec le temps, baigné dans l'air insinuant d'Autriche, pénétré peu à peu, après s'en être tant défendu, par les principes, les idées, les sentiments, que ses éducateurs, ses parents, tous anciens opposants ou victimes de Napoléon, répandent autour de lui, par conviction ou par dessein, il en viendra, le pauvre enfant, sans contrainte semble-t-il, seulement afin de plaire, à employer, en parlant de son père et de la France, des mots pénibles qui, même pour les moins prévenus, et en tenant compte du légitime patriotisme autrichien, condamnent le système ordonné par Metternich pour le fils de son ennemi et ceux qui s'en sont faits les instruments.

En 1826, sous la direction de Foresti, le duc de Reichstadt rédigea en italien, en s'aidant de la biographie de Schwartzenberg publiée par son ancien aide de camp le chevalier de Prokesch-Osten, une étude sur le principal adversaire de Napoléon. Si l'idée de cet exercice, comme on peut le penser, revient à Foresti, elle le juge. Faire composer par le fils du vaincu l'éloge du vainqueur était bas. Les événements dans cet exposé ont beau être rapportés de manière objective, les caractéristiques de l'art militaire de l'Empereur et de celui du

maréchal autrichien définies avec une apparente impartialité, le fils de Napoléon y nomme les Français : *l'ennemi*, il appella à plusieurs reprises son père *Buonaparte*, comme l'aurait fait un émigré. On y trouve ce passage : « La paix de Vienne le fit rentrer dans la carrière diplomatique. Schwartzemberg fut envoyé à la cour de Napoléon. Ce qui fit son plus grand mérite, c'est qu'il ne démentit jamais la dignité avec laquelle il représentait l'État dont il était ambassadeur. Par son mérite personnel, il s'acquit le respect des hommes influents et même, d'une façon exceptionnelle, l'inclination de Napoléon. Ceci apparut clairement lors du malheureux incendie de la salle d'un bal donné en l'honneur de l'impératrice Marie-Louise, incendie dans lequel la femme de son frère Joseph Schwartzemberg trouva la mort. A cette occasion, la grandeur d'âme du prince remplit l'Empereur d'admiration et *toucha son cœur impitoyable* (1). »

Son cœur impitoyable... sous la plume d'un fils !...

- Si cette étude fut montrée à Metternich, et c'est probable, car on lui rendait un compte exact des travaux du prince, il dut éprouver quelque plaisir d'un pareil résultat.

Il y a fallu une peine minutieuse et des années. Mais à la fin, le filet de l'habitude a circonvenu, garrotté l'esprit du fils de Napoléon. Ils ont réussi, semble-t-il, ces maîtres distingués qui, à cinq ou six, se sont partagé la tâche de pétrir l'âme d'un enfant. Par la sévérité, par la bienveillance, par la répétition, par le climat nouveau où on l'a fait vivre, par tout ce qu'on lui a fait voir, tout ce qu'on lui a caché, par l'air même dont on a rempli ses poumons... Il a bien lutté, il s'est débattu. Avec tant de courage ! Un homme eût été moins tenace peut-être que cet enfant si seul, si privé de confiance et d'amour. Il a bandé ses faibles forces. Tous les ressorts de son cerveau, sa mémoire, son intelligence, sa volonté ont soutenu un long combat. Trop inégal. Il n'a pu tenir entièrement, ni sans cesse.

C'en est fait, maintenant, pensent ses éducateurs. Le Roi de Rome n'est plus qu'un Habsbourg. Il parle allemand et pense autrichien... Qu'ils ne se congratulent pas trop ! L'avenir montrera que, dans sa trame même, l'âme garde son identité.

Sous la conduite du comte Maurice ou de Foresti, l'adoles-

(1) J. de Bourgoing, *op. cit.*, 95.

cent, qu'il fût à Schönbrunn ou à Vienne, faisait des promenades à cheval au Prater, visitait les musées, assistait à des revues, voyait les pièces nouvelles du Burgtheater. Il était de toutes les assemblées impériales. Ses parents, presque tous, le traitaient avec sympathie. La nouvelle impératrice, Caroline-Auguste, lui montrait un intérêt marqué. Bavaroise, elle avait, dans sa jeunesse à Munich, tant entendu parler de Napoléon et du Roi de Rome ! Elle le recevait souvent en privé, après ses visites à l'Empereur, ou allait le voir à Schönbrunn. Elle lui faisait lire à haute voix des ouvrages allemands et français et discutait avec lui de leur mérite. Elle s'occupait de sa santé et de ses aises, faisait même à l'occasion lever des punitions ou adoucir des réprimandes.

L'archiduc François-Charles, l'ancien camarade du fils de Marie-Louise, était maintenant marié. Sa femme, l'archiduchesse Sophie, Bavaroise aussi et demi-sœur de l'Impératrice, avait, dès son arrivée à Vienne, témoigné à Reichstadt une vive affection. Elle n'avait que six ans de plus que lui. Elle était fine et jolie, avec ses cheveux châtain clair disposés en grandes coques sur ses tempes, ses traits doux, sa bouche gaie. Dans son appartement de la Burg, dont elle avait diminué l'apparat, pour l'orner dans un goût intime, dans son salon aux meubles d'acajou recouverts de velours jaune, sans dorures, Reichstadt venait s'asseoir près d'elle, feuilletant des albums, tandis qu'elle jouait au piano de faciles airs italiens. Il la regardait peindre. Ils causaient. Elle le soutenait dans ses traverses, le plaignait, l'aimait. Elle était la seule à qui il pût parler à cœur ouvert.

A présent, il avait quinze ans ; il était grand et fluet ; le pantalon à sous-pieds l'allongeait encore. L'uniforme sombre de lieutenant de chasseurs tyroliens, qu'il portait souvent, simulait sa maigreur. Sa tête aux abondants cheveux blonds qui bouclaient et se partageaient à gauche par une raie semblait lourde pour son cou. Son teint était rose et transparent. Le sang affluait à ses joues à chaque impression vive. Ses yeux bleus, ses yeux clairs, hérités de Marie-Louise, se troublaient alors. L'émotion, l'impatience, la colère y répandaient comme une cendre qui gagnait peu à peu toute la surface de l'iris. Et dans ces moments-là, ceux qui les avaient vus croyaient retrouver les yeux de Napoléon.

Il avait été éprouvé par une tenace fièvre de croissance, qui n'interrompit pas ses études, mais le baignait parfois de sueur et l'obligeait de rester étendu chaque soir avant le souper. Il s'en était délivré à la longue, grâce aux soins du docteur Staudenheim qui lui avait prescrit des fortifiants, une nourriture abondante (il avait peu d'appétit) et un exercice plus régulier.

Sophie l'interrogeait sur son travail et ses distractions. Il lui répondait sans détour. Ces longues études, trop diverses, lui pesaient. Il les savait nécessaires. Mais qu'il serait content de les voir finir ! Il aurait voulu voyager, visiter l'Italie, l'Allemagne... Il n'osait ajouter : la France.

Sophie l'encourageait. Il devait prendre patience. Il serait bientôt un homme et jouirait d'une entière liberté. Il secouait la tête. Il ne serait jamais tout à fait libre. Officier, il recevrait des ordres, assurerait un service. Mais il était sûr d'aimer la vie de soldat. Il s'occuperait de ses hommes, les conduirait à la manœuvre, les passerait en revue. Peut-être y aurait-il la guerre ? Comme il se battrait ! A cette idée, s'animant, il parlait d'une voix âpre et prompte. Sophie le regardait, pensive. Dans cet enfant courait une flamme dont seule elle avait mesuré l'ardeur.

De Parme, Marie-Louise écrivait souvent à son fils et au comte Maurice. Elle venait en Autriche presque tous les étés. Dans son duché, choyée par Neipperg, elle était satisfaite, ne désirait rien de mieux que cette molle vie sans affaires. Elle engraisait. Elle écrivait à son amie la comtesse de Crenneville : « Je suis si contente ici que si j'avais mon fils auprès de moi, je ne demanderais plus rien d'autre en ce monde ; mais le bonheur parfait ne peut pas y exister (1). »

Ses rapports avec les Bourbons étaient excellents. Elle recevait avec des égards particuliers le marquis de la Maisonfort, ministre de Charles X, qui, dans ses dépêches, la couvrait d'éloges. Elle s'enquêrait avec respect de la santé du Roi, de la duchesse d'Angoulême, des espérances que donnait le duc de Bordeaux...

La cour des Tuileries voyait avec satisfaction une attitude si modeste. Cependant si la mère rassurait, le fils inquiétait

(1) *Correspondance de Marie-Louise*, 230.

toujours. L'affection que lui témoignait son grand-père irritait les royalistes. L'ambassadeur de France à Vienne, Caraman, écrivait au baron Pasquier : « Le jeune duc de Reichstadt commence à se former... L'Empereur le gronde souvent, mais l'Impératrice, les archiducs et les archiduchesses ne résistent pas à la séduction de ses manières. Il le sait et en fait usage pour obtenir tout ce qu'il désire. La sagesse de l'Empereur n'a peut-être pas assez combattu l'attrait qu'il a senti pour cet enfant, par cela même qu'il était abandonné... (1) »

Le fils de Napoléon à Vienne, élevé en prince, alors que les libéraux s'agitaient à Paris, ce fils symbole des idées nouvelles, tant qu'il vivrait, la vieille monarchie ne serait point sûre de son lendemain. La police française, toujours en alerte, se créait des fantômes et perdait souffle à les pourchasser. En octobre 1825, il ne fut bruit que d'un complot organisé en Suisse pour assassiner le Roi, le Dauphin et le duc de Bordeaux et proclamer Napoléon II. Un voyage en France du prince Dietrichstein, frère du gouverneur, fit penser que la cour de Vienne préparait en sous-main une restauration impériale (2). Ce n'étaient que fumées. Toutefois, dans l'esprit des hommes les plus importants du régime, elles prenaient corps. Talleyrand ne disait-il pas au baron de Vitrolles :

— Voyez-vous, la question se place entre le duc de Bordeaux et le duc de Reichstadt.

Par un cheminement insensible, le nom, l'image du Roi de Rome, prisonnier de la Sainte-Alliance et sur qui l'Europe vengeait ses terreurs, abordaient, occupaient, dominaient les imaginations françaises. Les provinces étaient traversées de colporteurs qui, défiant les gendarmes, vendaient au fond des derniers hameaux des portraits du « Petit Napoléon » en caporal, en sergent, des foulards, des mouchoirs, des cravates, des bretelles à son chiffre, des flacons, des pipes, des tabatières, des assiettes, des couteaux, des verres à son effigie. On les regardait, on les touchait, le soir à la veillée, et, pensant à l'orphelin beau et triste, les mères soupiraient.

A Vienne, la police, très méfiante, expulsait tous les Français suspects de bonapartisme et même ceux dont le voyage en Autriche semblait de but incertain. Quelques-uns pourtant

(1) Archives des Affaires étrangères. Vienne, vol. 406.

(2) Archives nationales. F 7. 6 975.

arrivaient à se glisser jusqu'aux entours du duc de Reichstadt. Le 24 août 1826, comme en calèche avec son oncle l'archiduc Louis, il rentrait au château de Persenbeug où il passait les vacances, un jeune homme bien mis le salua sur la route et lança dans la voiture une lettre qui tomba sur les genoux de l'archiduc. Celui-ci la prit sans en parler à son neveu qui, regardant d'un autre côté, ne s'était aperçu de rien. Il la remit à l'Empereur qui l'ouvrit. Adressée au fils de Napoléon, elle contenait une cocarde tricolore et ces mots : « Sire, trente millions de sujets attendent votre retour. Revenez en France. J'apporte à Votre Majesté l'étoile du matin (1). »

Signalé aux autorités françaises, le pauvre diable, nommé Doudeuil, fut cueilli à son retour et emprisonné deux ans au fort de Ham. Il reparut à Vienne en 1828. Arrêté à Neussdorf et expulsé, il tenta de revenir en 1830, mais reconnu à la frontière, il fut refoulé en territoire bavarois.

#### LE FILS DE L'HOMME

En 1828, avec Méry, Auguste Barthélemy, futur auteur de *Némésis*, publiciste verbeux, pamphlétaire un peu maître-chanteur, qui tirait en enfant perdu sur les ministres de Charles X, avait composé un long poème sur *Napoléon en Égypte* qui, s'il est gâté par l'enslure, ne manque ni de souffle, ni d'éclat. Il l'envoya aux membres de la famille Bonaparte dispersés par le monde. De crainte qu'il n'arrivât pas au fils de l'Empereur, il voulut le lui porter lui-même. Il arriva à Vienne, muni de lettres de recommandation, et fut reçu dans plusieurs maisons d'artistes. Il alla voir le comte Czernin, grand chambellan de l'empereur François, et lui demanda permission de se présenter à Schönbrunn. Czernin l'adressa à Dietrichstein.

Le comte Maurice reçut le poète avec courtoisie. Il connaissait le nom de Barthélemy et, quoique l'esprit de ses libelles ne lui plût guère, lui trouvait du talent. En lui offrant un exemplaire de *Napoléon en Égypte*, Barthélemy sollicita la faveur d'une audience du duc de Reichstadt. Dietrichstein réfléchit un moment et dit :

(1) Seldnitzky, ministre de la police, à Metternich. Vienne, 9 novembre 1826.

— Vous êtes à Vienne pour voir le prince ? Qui a pu vous engager à pareille démarche ? Est-il possible que vous ayez compté sur le succès de votre voyage ? Ce que vous me demandez est tout à fait impossible.

Barthélemy protesta qu'il était venu de son seul mouvement, qu'il ne dépendait d'aucun parti. A Paris, on ne croyait pas qu'il fût si difficile d'approcher le duc de Reichstadt. Il n'était, lui, qu'un écrivain de bonne volonté et de bonne foi.

— Je ne demande pas, dit-il, d'entretenir le prince sans témoins. Ce sera devant vous, devant dix personnes s'il le faut, et s'il m'échappe un seul mot qui puisse alarmer la politique la plus ombrageuse, je consens à finir ma vie dans une prison d'Autriche.

Dietrichstein répondit qu'il n'était pas en son pouvoir de contrevenir aux ordres stricts donnés par l'Empereur, afin de prévenir un attentat contre son petits-fils. C'était vrai. François était, comme Dietrichstein même, partagé entre deux craintes : l'enlèvement du duc de Reichstadt par les bonapartistes ou son assassinat par quelque royaliste exalté. Apponyi n'avait-il pas averti que certains ultras y songeaient (1) ? Le poète, s'échauffant, aurait dit alors :

— Vous redoutez peut-être qu'une conversation trop libre avec des étrangers ne lui révèle des secrets ou ne lui inspire des espérances dangereuses. Mais est-il possible à vous d'empêcher qu'on ne lui transmette ouvertement ou clandestinement une lettre, une pétition, un avis, soit à la promenade, soit au théâtre ou dans tout autre lieu ?

S'il faut en croire Barthélemy (2), le comte, redressant sa tête douce et fatiguée, aurait répliqué non sans dédain :

— Soyez persuadé, monsieur, que le prince n'entend, ne voit, ne lit que ce que nous voulons qu'il lise, qu'il voie et qu'il entende.

— Il paraît d'après cela que le fils de Napoléon est loin d'être aussi libre que nous le supposons en France...

— Le prince n'est pas prisonnier, mais... il se trouve dans une position toute particulière.

Barthélemy aurait dit :

— Du moins, monsieur le comte, vous ne pouvez me

(1) Apponyi à Metternich, 21 décembre 1828.

(2) *Le Fils de l'Homme*. Paris, 1899.

refuser de lui remettre cet exemplaire au nom des auteurs. Il a sans doute une bibliothèque, et ce livre n'est pas assez dangereux pour être mis à l'index.

Dietrichstein ne voulut rien promettre. Barthélemy prit congé, disant qu'il espérait le trouver moins sévère quand il aurait lu son poème et se serait convaincu qu'il ne contenait rien de séditieux. Il retourna quinze jours plus tard chez le comte Maurice qui refusa encore, et avec plus d'énergie, sa demande d'audience :

— Je ne vous conçois pas, dit-il. Vous mettez trop d'importance à voir le prince. Sachez qu'il est heureux et sans ambition. Sa carrière est toute tracée. Il n'approchera jamais de la France, et il n'en aura pas même la pensée. Désabusez-en vos compatriotes, s'il est possible.. Quant à la remise de votre exemplaire, n'y comptez pas...

Barthélemy dut se retirer là-dessus. Il resta quelques jours encore à Vienne. Un soir, au Hoftheater, on lui montra le prince, dans une loge de la cour, assez peu éclairée. Il n'essaya pas de l'approcher, assuré qu'il était défendu par une consigne étroite. Mais il le regarda longtemps...

Revenant à Paris, il écrivit cette tirade :

Dans la loge voisine une porte s'ouvrit,  
Et dans la profondeur de cette enceinte obscure,  
Apparut tout à coup une pâle figure.  
Acteurs, peuple, empereur, tout semblait avoir fui,  
Et croyant être seul, je m'écriai : c'est Lui!...  
Voyant cet œil rapide où brilla la pensée,  
Ce teint blanc de Louise et sa taille élancée,  
Ces vifs tressaillements, ces mouvements nerveux,  
Ce front saillant et large orné de blonds cheveux :  
Oui, ce corps, cette tête où la tristesse est peinte,  
Du sang qui les forma porte la double empreinte,  
Je ne sais toutefois... Je ne puis sans douleur  
Contempler ce visage éclatant de pâleur.  
On dirait que la vie à la mort s'y mélange...

Barthélemy avait bien regardé le prince, mais il l'avait mal vu, ou l'imagination avait singulièrement déformé son souvenir. Car, à ce moment même, le duc de Reichstadt, maigre certes, mais lesté et frais, était en parfaite santé.

Ces vers devinrent, avec l'aide de Méry, que Barthélemy appelait son « hémistiche vivant », le noyau d'un poème intitulé : *le Fils de l'Homme*. Ulcéré par son échec, amoureux du bruit, et sans peser les syllabes autrement que pour la mesure du vers, Barthélemy montre dans l'héritier de Napoléon la victime d'une machination criminelle. Le duc de Reichstadt, par son existence seule menace le repos de la vieille Europe. Elle saura l'empêcher de vivre.

A Vienne, l'émotion fut forte, quand *le Fils de l'Homme* y parvint. On accusa Barthélemy d'avoir répondu à l'hospitalité autrichienne par une injustifiable insulte. Mais à Paris bien autre tapage. La brochure s'enleva. Les bonapartistes, les libéraux même la portèrent aux nues. Le gouvernement hésita d'abord à la faire saisir par peur de grossir le scandale, puis, mal inspiré, déféra le poète à la justice correctionnelle.

Barthélemy, condamné à trois mois de prison, y entra célèbre. La France, secouée par ces retentissants débats, et quoi qu'on fit pour l'en distraire, attachait plus que jamais ses yeux sur le fils de l'Empereur.

Le duc de Reichstadt ignora quel fracas son nom provoquait à Paris. Pourtant, quoi qu'ait assuré Prokesch, il lut *le Fils de l'Homme*. Le *Journal* du baron Obenaus, encore inédit, porte aux dates du 11 et du 13 août 1829 : « Conversations (avec le prince) sur *le Fils de l'Homme* et la tentative de Barthélemy pour lui remettre *Napoléon en Égypte*. » Obenaus dut le lui représenter comme un détestable pamphlet qui justifiait la prudence de Dietrichstein. Le jeune homme fut certainement blessé par la véhémence du poème. Qu'on osât le montrer comme un adolescent flétri et déjà marqué pour la mort l'indigna. Mais dans le même temps, ces vers emphatiques, comme un douloureux aiguillon, pénétrèrent en lui, éveillant aux profondeurs de sa pensée des résonnances assourdies. Tiré de l'engourdissement autrichien, auquel il se laissait aller, il a dû faire alors de longues réflexions sur soi, sur son avenir. Un changement d'esprit dès ce moment se dessine en lui. Il dépouille peu à peu l'enfant. L'homme naît...

Coincidence émouvante, dans cette phase critique, il étudie avec Obenaus l'histoire de la Révolution française et de l'Empire. Il s'y intéresse vivement. Son maître le remarque,

mais trouve cet empressement naturel et de bon augure. Se féliciterait-il sans réserve, s'il savait que, pour contrôler ses leçons, l'élève dévore en cachette le *Mémorial de Sainte-Hélène*, trouvé sur un des hauts rayons de la bibliothèque, et qu'il passe des heures, la tête dans les mains, sur l'annexe où figure, en entier, le testament de son père, dont il n'avait lu encore que des fragments?

Et non seulement le *Mémorial*, mais tous les livres, histoires, souvenirs, récits de contemporains où s'étend frémissante la vie de Napoléon (1). Il les lit, les relit, s'en imprègne. Confrontant les témoignages d'amis ou d'adversaires, car Napoléon n'a pas d'indifférents, il vit avec son père, marche dans ses pas, ressuscite ses actes, le voit dans la guerre ou au conseil, dans sa cour, dans son existence privée. Le légiste et l'administrateur que, trop jeune encore, il ne peut apprécier, l'étonnent moins que le capitaine. Il s'enivre, il s'exalte, en suivant, cartes en mains, ses campagnes d'Italie et d'Égypte... Ce n'est plus maintenant qu'il écrirait *l'ennemi* en parlant des Français et *Buonaparte* en parlant de Napoléon. Il est l'Empereur, le plus grand soldat qu'ait produit le monde, le souverain devant qui l'Europe entière s'est jetée à genoux.

Contre l'admirable poison qu'il boit à gorgées quotidiennes, que peuvent les pâles leçons d'Obenaus, conseiller de Basse-Autriche! Il critique, il veut abaisser Napoléon. Le fils du vaincu l'écoute. Il ne le croit pas. Un jour, il lui répond, avec impatience :

— Les actions des grands hommes ne doivent pas être pesées dans la balance ordinaire.

Le sortilège est trop fort. Rien à présent ne prévaudra contre lui. Il lit les Mémoires qui retracent le mariage de sa mère, sa naissance à lui, les fêtes de son baptême, sa première enfance entourée des hommages des rois, les acclamations qui l'ont salué, quand, porté sur les bras de l'Empereur, il passait devant les régiments massés dans la cour des Tuileries...

C'est la France qui revient...

Son père, il sent maintenant combien il a dû en être aimé. Il croit le revoir, il le revoit peut-être, malgré toutes ces

(1) Quoique le fait puisse étonner, il s'en trouvait une collection assez complète dans le cabinet de travail de Schönbrunn.

années, jouant avec lui, ou debout près de son berceau... Mais c'est moins dans son souvenir sans doute qu'il retrouve son visage que dans le portrait de Gérard, accroché dans sa chambre de la Hofburg, au-dessus de son lit.

On ne sait avec exactitude comment cette peinture est venue à Vienne. Sans doute est-ce une réplique que Napoléon, vers 1812, avait adressée à son beau-père. L'empereur François, — c'est à son honneur, — a voulu qu'elle fût placée dans l'appartement de son petit-fils. Le prince l'a vue longtemps avec indifférence, comme ce qu'on voit toujours. A présent, il n'est point de jour qu'il ne la regarde et l'interroge.

Ressemble-t-il à Napoléon ? Il s'examine dans les glaces et cherche sur son propre visage quels traits il en a hérités.

Si grand, trop grand déjà pour son âge et grandissant encore, la taille serrée dans l'uniforme blanc qu'il porte d'habitude, sauf le soir, au premier coup d'œil il semble bien étranger au Corse brun et petit. Pourtant, s'il détaille, il se reconnaît son front, son menton, ses pommettes aiguës. Son crâne est plus long et plus étroit que celui de son père, son nez plus accusé. Il a la lèvre charnue et les yeux de Marie-Louise, et comme elle, le teint clair et les cheveux blonds.

Ces cheveux ondes et chatoyants lui prêtent une grâce vaporeuse, presque féminine, qui contraste avec la vigueur romaine de Napoléon. Le jeune homme s'en irrite. Non qu'il ait honte de son sang maternel, si anciennement illustre. Il a été élevé dans le respect de ses ancêtres de Lorraine et d'Autriche, il sait leurs fastes, leurs alliances, il a prié devant leurs tombeaux.

Mais plus qu'à ces souverains du Saint-Empire, à ces archiducs, c'est au soldat qui dort seul, sous les saules de la vallée du Géranium, qu'il voudrait de visage, d'esprit, de gestes même ressembler. D'esprit d'abord.

— Le but principal de ma vie, dit-il hautement, doit être de ne pas me montrer indigne de mon père.

Renouveler Napoléon ? Il n'en a pas l'idée. A cette heure, elle lui semblerait folle. Mais, soldat comme lui, tâchant à faire revivre certaines de ses qualités de chef, il espère s'ouvrir une carrière brillante, au service de l'Autriche, comme un autre archiduc Charles ou un autre prince Eugène. Avec déjà sans doute cette arrière-pensée que son mérite pourra forcer l'Europe à reconnaître son injustice envers l'hé-

ritier de Napoléon et qu'un trône en Pologne, en Grèce, ailleurs peut-être, lui sera un jour offert du consentement de l'empereur François. Il y a fait parfois une furtive allusion. Et ni l'aïeul, ni Sophie, ni même Dietrichstein n'ont semblé vouloir le décourager.

Il sort vraiment du cocon. Ses maîtres le remarquent et, bien avant eux, Sophie. Il montre moins de vivacité, moins de sautes d'humeur. Il travaille avec plus de soin et de régularité, il fait de rapides progrès en français, en histoire, en dessin, en études militaires. On le trouve plus réfléchi. Même préoccupé. Il est souvent mélancolique. On sent en lui une étrange, une fiévreuse impatience de vieillir...

Au début de 1829, Neipperg mourut. Cette mort apprit à Reichstadt le mariage morganatique de sa mère. Jusque-là son entourage et Marie-Louise le lui avaient caché. Il ne voyait toujours dans le général que le ministre de Parme et l'ami ancien. Il lui avait écrit souvent. Une lettre du 22 septembre 1827 est curieuse (et pénible). Avec candeur, il y parle à Neipperg... de Napoléon :

« Je vous remercie, mon général, de vos conseils concernant la langue française. Vous ne les aurez pas semés sur une terre inculte ni ingrate. Tous les motifs imaginables doivent m'inspirer le désir de m'y perfectionner et de pénétrer les difficultés d'une langue qui est devenue à ce moment-ci, pour moi, la plus essentielle de mes études, puisque c'est d'elle que mon père s'est servi pour commander dans toutes ses batailles, où il a glorifié son nom, et dans laquelle il nous a laissé le souvenir le plus instructif, dans ses mémoires incomparables sur l'art de la guerre, et parce que c'est sa volonté, qu'il a exprimée jusqu'à ses derniers moments, que je ne doive méconnaître la nation dans laquelle je suis né... (1) »

Sans doute, Neipperg avait-il grimacé en recevant cette lettre. Quand il sut ce que le borgne était devenu pour la veuve de Napoléon, le jeune homme se sentit profondément offensé et humilié. Il avait fallu un autre mari à celle qui avait été unie au plus grand homme de son siècle ! Elle l'avait à ce point renié !... Encore ne savait-il pas que Marie-Louise n'avait pas attendu la mort de l'Empereur pour aimer Neipperg

(1) E. v. Wertheimer, *Der Herzog von Reichstadt*, 392.

et en avoir un enfant. Qu'elle se fût remariée lui suffit pour juger sa mère et la trouver coupable. Nouvel Hamlet, il méprisa sa faiblesse, il plaignit son père et se tourna d'avantage vers lui, comme par instinct de réparation. Pourtant, cette mère coupable, il l'aimait encore. Il ne semble pas que, même par allusion, il lui ait fait plus tard de reproche. Il lui adresse des lettres plus froides et parle d'elle en de plus rares occasions. On croyait qu'elle viendrait à Schönbrunn pour l'été. Son fils apprit avec soulagement qu'elle préférerait faire une cure en Suisse.

\* \* \*

Entouré de sa famille autrichienne, rattaché aux Habsbourg par le matériel de la vie, la coutume, sa gratitude sincère envers l'Empereur, pour lui toujours affectueux, s'il pense intensément à son père, il ne pense guère à sa famille paternelle, aux Bonaparte. Il n'a pour eux ni sympathie, ni regard. Il les connaît à peine par leurs noms; il nourrit contre eux un préjugé adroitement déposé en lui par ses éducateurs. Napoléon est un grand homme sacré par le génie et l'infortune. Mais ces « rois de hasard » retombés dans l'aventure, ce « clan avide » dont on lui a tant répété qu'il avait entraîné son père à ses plus lourdes erreurs, il ne peut, ne veut s'en reconnaître parent. Qu'a-t-il de commun avec Joseph, planteur en Amérique, Louis, podagre aigri, Lucien, démagogue devenu prince romain, et leurs sœurs frivoles ou impudentes? Fils de Napoléon, il ne se sent pas leur neveu. Seule, dans cette tribu dispersée, une tête lui inspire du respect, sa grand-mère M<sup>me</sup> Letizia. Sa dignité, son courage, l'inébranlable amour pour l'Empereur dont on n'a pu empêcher l'écho de parvenir jusqu'à lui, l'emplissent d'un regret tendre. Il cherche à se la rappeler. Il ne peut évoquer son attitude ni sa voix. Il était si petit quand il l'a quittée! C'était à Blois, près de partir pour Orléans. Il connaît son visage par des estampes, des gravures : une matrone romaine qui, les yeux baissés, semble veiller près d'un tombeau.

Il eût désiré la voir, la consoler, tenir ses mains tremblantes, dans ce palais délabré de Rome où s'achevaient ses jours. Pourquoi ne l'avait-on pas permis? L'empereur François l'eût autorisé sans doute, mais Metternich est là

pour parer à tout entrainement généreux. Il a fait de l'Autriche, qui ne devrait être pour lui qu'un foyer, une prison. Il a été l'ennemi de son père, il est le sien, le sera toujours. Le jeune homme le sent sous sa glace courtoise et le déteste.

Par une méconnaissance entière de leurs rapports, le naïf Montbel, et après lui la plupart des historiens du Roi de Rome, même M. Welschinger, même l'exact Wertheimer, ont accrédité la fable d'entretiens nombreux, vers cette époque, de Metternich et du duc de Reichstadt. Il n'en est rien. Les informations les plus sûres, tirées des Archives de Vienne, montrent que le chancelier n'a eu que de rares conversations avec Reichstadt. Prokesch affirme par ailleurs, dans ses *Notes inédites*, qu'en dix-sept ans le ministre ne parla que cinq fois au prince et « ne lui dit que quelques paroles fugitives sur l'histoire contemporaine ».

Loin de chercher à influencer par sympathie et persuasion sur l'esprit du duc de Reichstadt, Metternich évitait son approche. Il le haïssait comme il avait haï le père. La ressemblance qu'il retrouvait dans ses traits avec le Corse l'offensait comme une injure. A une fête de la cour, le soir que le duc eut dix-huit ans, après lui avoir adressé le compliment obligé, il se détourna avec une sorte de hâte. Dans les moments qui suivirent, il parut plus lointain que d'ordinaire à ceux qui lui parlaient, et, dès qu'il le put sans étrangeté, il quitta le palais.

OCTAVE AUBRY.

(A suivre.)

---

## SILHOUETTES ÉTRANGÈRES

---

### III <sup>(1)</sup>

## SIR JOHN SIMON

A Genève, dans la grande salle du Bâtiment électoral, où siège la Conférence du Désarmement, lundi 8 février, dix heures du matin. M. Henderson, qui préside, vient d'ouvrir la séance. « La parole, dit-il, est à sir John Simon, premier délégué de la Grande-Bretagne. » Et l'on voit monter à la tribune, d'un pied lesté et rapide, un gentleman souriant. L'assemblée le regarde et attend sa parole avec une curiosité évidente. On sait que sir John, secrétaire d'État pour les Affaires étrangères dans le nouveau cabinet MacDonald, a pris à Genève la place du premier ministre convalescent. On sait aussi que, dès son arrivée, il a réclamé avec insistance le droit de parler le premier dans la discussion générale qui va s'ouvrir. Mais la curiosité ne s'adresse pas tant au discours, dont la teneur est déjà connue des initiés, qu'au personnage qui vient à peine d'ouvrir la bouche et qui déjà s'est emparé de la tribune et de l'auditoire, comme s'il les avait pratiqués toute sa vie.

La taille bien prise dans un veston sombre et correct, svelte, élégant, bien qu'un peu trop mince; un visage fin, qu'encadrent de beaux cheveux blancs; des yeux vifs et très jeunes; des mains extrêmement mobiles et expressives, qui sèment tour à tour l'assurance et le doute, l'inquiétude et l'espérance. La voix est souple, agréable, pleine d'intentions et de nuances; elle ne perd son charme que quand l'orateur la veut rendre dramatique et lui demande des tons graves qu'elle est bien

(1) Voyez la *Revue* des 1<sup>er</sup> janvier et 15 mars 1932.

incapable de fournir; mais cela n'arrive pas souvent. Est-ce vraiment un parlementaire anglais, qui ponctue ainsi chaque phrase de sa harangue par le geste de ses mains, le mouvement de ses bras, et même, parfois, l'agitation de son corps tout entier? Dans le public, on se le demande; et quelques experts ès choses britanniques rappellent que ce n'est pas à Westminster que sir John a connu ses plus grands succès, mais dans une autre enceinte, devant les jurés et les magistrats. L'homme qui expose à Genève la thèse de la Grande-Bretagne est aujourd'hui le plus réputé des avocats de Londres; son éloquence et son action évoquent le *barrister* bien plutôt que le *statesman*. Mais il y a encore autre chose : aux effets d'audience s'opposent quelquefois des accents d'une gravité et d'une onction tout épiscopales, la plaidoirie devient homélie, et l'on entendrait sans surprise un verset de la Bible sortir de ces lèvres aussi habiles à émouvoir qu'à persuader.

Sir John Simon a derrière lui une carrière déjà longue. Il est comme M. Lloyd George de souche galloise et paysanne; mais ces origines sont moins accusées dans le premier que dans le second. Lorsqu'en 1906 il se présenta à la députation, un électeur, qui sans doute n'arrivait pas à comprendre d'où pouvait bien venir ce candidat, demanda brusquement à Simon : « Mais enfin qui êtes-vous ? » Le candidat répondit : « Ma mère est Anglaise, mon père est Gallois, mon université est d'Écosse, ma femme est d'Irlande. » Sir John est fils d'un pasteur non-conformiste. Dans la maison paternelle, au collège, à l'université, il apprit aisément tout ce qu'il voulut, et son ambition était de beaucoup savoir. L'étudiant se distinguait déjà par cette clarté de pensée et de parole, qui excelle à rendre simples les questions les plus compliquées, et qui, lorsqu'il commença de plaider au civil, lui valut une si rapide fortune.

Il n'avait guère plus de quarante ans, lorsqu'on lui offrit, avec la pairie, le poste de lord-chancelier. Il refusa l'une et l'autre. L'entrée à la Chambre Haute lui semblait une fin de carrière, presque un enterrement de première classe; or son tempérament et ses goûts l'entraînaient vers une activité toujours croissante, au barreau comme au Parlement. Depuis son entrée aux Communes, il siégeait sur les bancs des libéraux. Ses collègues le jugeaient un peu froid, et « trop

logique », ce qui signifie, en anglais, un assez grave reproche : certains de nos hommes d'États l'ont appris, à leur étonnement et parfois à leurs dépens. Cependant ces mêmes collègues étaient bien obligés de reconnaître qu'une cause défendue au Parlement par sir John était presque toujours une cause gagnée. Doux et conciliant dans la forme, parfaitement maître de lui, il apercevait d'un regard si sûr et faisait ressortir avec une netteté si impitoyable le point faible de l'argumentation adverse, qu'on voyait bientôt l'édifice s'effondrer sans fracas, comme sous le coup de pouce d'un magicien.

Un de ses discours est resté fameux, celui qu'il prononça en 1926 pour démontrer, avec une rigueur toute juridique, que la grève générale était dépourvue de légalité. Les passions étaient vives, à Westminster et dans tout le royaume. L'orateur fit comme si ces passions n'existaient point : il ne quitta pas un seul instant le terrain purement abstrait et théorique sur lequel il avait voulu se placer. Quand il eut fini de parler, on comprit, on sentit que le dangereux mouvement était désormais voué à l'échec.

En 1915, pendant la grande guerre, on avait pu croire un instant que la carrière politique du grand avocat serait prématurément brisée. Sir John était secrétaire d'État à l'Intérieur (*Home Affairs*) dans le cabinet de coalition. Le projet de loi relatif au service militaire obligatoire rencontra l'assentiment de tous les ministres, sauf du ministre de l'Intérieur, qui, invoquant la tradition anglaise, obéissant peut-être aussi à certain scrupule religieux, s'y déclara résolument opposé. Il donna sa démission, se mit à la tête d'un petit groupe qui combattit le projet avec la plus grande énergie, mais sans succès ; puis s'en fut contracter un engagement pour la durée de la guerre. A l'armistice, sir John Simon avait brillamment conquis, dans l'armée de l'air, le grade de major et plusieurs distinctions militaires des plus enviées.

Rentré dans la vie politique, il ne tarda guère à se séparer, d'abord sans éclat, puis ouvertement, de son compatriote gallois et coreligionnaire libéral, M. Lloyd George, avec qui d'ailleurs il ne s'était jamais très bien entendu. La direction imprimée au parti libéral par le fougueux *leader* n'était pas du tout celle où sir John aurait voulu l'engager. Témoins impatients des

progrès que réalisaient alternativement les conservateurs et les travaillistes, les libéraux, divisés entre eux par des rivalités de personnes et même par des questions de principes, voyaient leur influence diminuer et leurs rangs s'éclaircir. Le système électoral en vigueur leur était nettement défavorable, et ils ne pouvaient faire aboutir le projet de réforme qu'ils avaient présenté au parlement.

Au lendemain des élections de 1929, sir John Simon fut l'un des premiers à pressentir le mouvement d'impopularité qui devait imposer une limite à l'extraordinaire fortune du *Labour*. Laissant M. Lloyd George entraîner ses troupes de plus en plus à gauche, il commença lui-même à incliner vers la droite et constitua, en 1930, un groupe de « jeunes libéraux », qu'on aurait pu tout aussi bien désigner du nom de « conservateurs libres », tant leur programme se rapprochait du programme *tory*. Cette initiative fut flétrie avec véhémence par M. Lloyd George, qui voulut y voir, non seulement un acte d'indiscipline, mais une trahison. Simon répondit en accusant Lloyd George d'avoir compromis l'indépendance, et même la dignité du parti libéral, en le mettant aux ordres du gouvernement travailliste ; et il posa la fameuse question : collaboration ou subordination ? « *Cooperation with or subservience to?* » Le conflit eut son épilogue aux Communes, où les deux *leaders* libéraux s'affrontèrent en un duel oratoire qui mit aux prises la brutale véhémence de l'un avec la froide ironie de l'autre.

Après quoi le silence se fit autour du schisme libéral, jusqu'à la crise de l'automne 1931. C'est alors qu'on put mesurer la portée de l'effort accompli avec patience et sans fracas par sir John Simon au sein de son parti. A la veille des élections, les libéraux étaient plus divisés que jamais : M. Lloyd George, malade, prétendait diriger de son lit les opérations, et lançait aux siens, contre les conservateurs, le fameux mot d'ordre : « Votez pour le travailliste, ou abstenez-vous. » Suprême manœuvre d'un parti qui se reconnaissait incapable de présenter des candidats dans toutes les circonscriptions. Sir Herbert Samuel, porte-étendard des libre-échangistes, hésitait devant les difficultés d'une lutte pour laquelle M. Baldwin et ses amis semblaient si puissamment armés. Seul, sir John Simon l'affrontait avec résolution. Tout en se déclarant fidèle au principe du libre-échange, il avait admis, avec M. J.-M. Keynes,

l'opportunité d'un tarif provisoire « dont l'objet, purement fiscal, serait d'atténuer la charge qu'impose au budget l'assurance contre le chômage. Les libre-échangistes, — ajoutait l'économiste libéral (1), — peuvent, sans renier leur doctrine, recourir à un tarif douanier, comme les marins, en cas de danger, recourent à leurs vivres de réserve. Or le danger existe. »

C'est à peu près la position ainsi délinée qu'adoptait sir John Simon et qu'il faisait adopter à son groupe devant le corps électoral. Les conservateurs reconnurent le service rendu en n'opposant aucun candidat aux candidats simoniens. On sait ce que fut le scrutin du 27 octobre 1931 : victoire éclatante des conservateurs, défaite des travaillistes ; quant aux libéraux, abstraction faite de M. Lloyd George et de deux ou trois fidèles, ses parents ou alliés, sur soixante-six députés élus, trente-quatre se réclament du programme indécis de sir Herbert Samuel, trente-deux se groupent autour de sir John Simon, prêts à seconder les efforts du gouvernement.

La fraction simonienne, dans le parti libéral, n'est pas la plus forte. Néanmoins, M. MacDonald offre à son chef un portefeuille. Lequel ? Le parieur le plus hardi n'eût sans doute pas misé sur le *Foreign Office*. Mais voilà que sir Austen Chamberlain prend prétexte de ses soixante-huit ans, qu'il porte si allègrement, pour faire « place aux jeunes ». Voilà que lord Reading, qui en a soixante et onze, tombe malade et va reprendre des forces en Égypte. Et M. MacDonald demande à sir John Simon de prendre, dans le nouveau cabinet, la direction des Affaires étrangères (5 novembre).

Ce choix devait susciter quelque étonnement, en Angleterre, et surtout hors d'Angleterre. On était à la veille de négociations internationales fort importantes. Deux grandes conférences étaient annoncées pour 1932 : celle de Genève, qui aurait pour objet la limitation et la réduction des armements ; celle de Lausanne, où seraient discutés les graves problèmes des réparations et des dettes interalliées. De quelle compétence, de quelle autorité pourrait se prévaloir, dans ces assises solennelles, le nouveau chef du *Foreign Office*, qui y représenterait la diplomatie britannique ? On n'oubliait qu'une chose : le rôle que le Roi et le Parlement avaient confié, en novembre

(1) *New Statesman and Nation*, 7 mars 1931.

1927, à sir John Simon dans une affaire capitale pour l'Angleterre et pour l'Empire, la réforme constitutionnelle de l'Inde, et les qualités d'observateur et de négociateur qu'il avait révélées au cours de cette délicate mission.

\*  
\* \*

Nous ne savons pas quels succès l'avenir réserve au nouveau ministre anglais des Affaires étrangères ; mais nous pouvons bien prédire que, pour la postérité, il demeurera surtout le chef de la Commission d'enquête sur le statut de l'Inde, et l'auteur du *Rapport Simon* (1). Jamais encore monument de telle envergure et de telle valeur objective n'avait été consacré au génie colonisateur de la nation britannique. Quelques jours après sa mise en vente, le premier volume du rapport Simon était épuisé ; il fallait procéder à un second tirage, exigé par la demande du public. Voilà qui en dit long sur l'intérêt profond, passionné que l'Inde inspire au peuple anglais ; mais voilà qui prouve aussi à quel point l'auteur, en éclairant d'un jour impartial toutes les faces du problème indien, avait su répondre au secret désir d'innombrables lecteurs qui, comme l'observait un grand journal de Londres, « ne connaissaient rien de ce problème, sauf son existence ».

On sait comment une première enquête, accomplie au lendemain de la grande guerre par MM. Montagu et Chelmsford, avait abouti à l'octroi d'une Constitution aux Indiens, sous la forme du *Government of India Act* de 1919. Cependant cette charte n'était que provisoire. La réforme qu'elle avait introduite devait permettre aux Indiens de faire l'apprentissage du gouvernement constitutionnel et parlementaire, et les acheminer progressivement vers une autonomie et une liberté plus complètes. Au bout de dix ans, une commission d'enquête irait constater sur place les résultats obtenus ; après quoi, elle élaborerait une seconde réforme, qui, selon les besoins reconnus par elle, pourrait être plus libérale ou moins libérale que la première.

C'est ainsi que, le 26 novembre 1927, un *Royal Warrant* institua l'*Indian Statutory Commission* et en confia la présidence à « notre très fidèle et bien-aimé conseiller sir John

(1) *Report of the Indian Statutory Commission*. 2 vol, Londres, Imprimerie royale, mai 1930.

Allsebrook Simon, commandeur de l'Ordre royal de Victoria, officier de notre très excellent Ordre de l'Empire britannique ». Des six autres commissaires, deux appartenait à la Chambre des lords, quatre à la Chambre des communes. Il y avait deux conservateurs, deux libéraux, deux travaillistes. Par un autre souci d'impartialité, moins justifié peut-être que le premier, on avait exclu tout candidat possédant des intérêts dans l'Inde ou y ayant exercé des fonctions publiques. Cette exclusion, qui devait avoir pour conséquence de remettre l'enquête à des hommes tout à fait étrangers, sinon aux affaires, du moins à la mentalité et aux mœurs indiennes, fut d'ailleurs parfois reprochée au gouvernement de Londres.

Sir John Simon et ses collègues firent dans l'Inde deux séjours prolongés : du 3 février au 31 mars 1928, puis du 11 novembre 1928 au 13 avril 1929, ils parcoururent en long et en large les États et les provinces de ce continent immense et disparate. Les circonstances qui accompagnèrent leurs voyages n'étaient pas toujours de nature à leur rendre la tâche plus facile : tantôt les villes qu'ils traversaient s'enveloppaient de deuil et de silence, pour protester contre leur présence ; tantôt les experts indigènes appelés par la Commission s'abstenaient de paraître ou refusaient de répondre ; il y eut des boycottages, des émeutes et des attentats. Rien ne put arrêter ni décourager les sept compagnons. Après deux ans et demi de pérégrinations et de travail, sir John Simon se trouvait en mesure de présenter au Parlement de Londres un « rapport unanime » où tous ceux qui l'ont étudié, et même ceux qui l'ont critiqué, s'accordent à reconnaître le tableau le plus complet, le plus méthodique et le plus exact qui ait encore été fait des conditions politiques, économiques, religieuses et sociales du peuple indien.

La Commission ne s'était pas bornée à l'étude des provinces de l'Inde britannique ; elle avait étendu son enquête aux États indépendants : car, observe sir John, « ce n'est pas l'Inde britannique, c'est l'Inde tout court qui est membre de la Société des nations ». On pouvait craindre que ces parlementaires, ces gens de Londres, tombés comme de la lune en pays inconnu, s'en remissent aux fonctionnaires anglais, à leurs rapports, à leurs statistiques, du soin de les éclairer sur les problèmes qu'ils avaient mission de débrouiller et de résoudre.

Il suffit de parcourir le rapport pour se convaincre qu'il n'en fut rien : tels chapitres, consacrés aux résultats moraux de l'instruction, à la condition des femmes, à l'opinion publique, montrent que les enquêteurs ont puisé directement aux sources indigènes, et sir John Simon prend soin d'attester lui-même que la plus grande partie de son étude est « le résultat de conversations amicales avec des Indiens appartenant à toutes les communautés ».

L'ingénuité de certaines revendications est mise en lumière avec humour, mais sans aigreur. « On proclame l'égalité entre l'Asiatique et l'Européen, écrit sir John, et, dans le même temps, on s'applique à rendre plus aigu le conflit entre le brahmane et le non-brahmane, entre l'homme de caste et le paria... On réclame une constitution ultra-démocratique pour un pays qui n'a fait encore, et à grand peine, que les premiers pas sur le long chemin que les peuples d'Europe ont dû parcourir avant d'arriver à une démocratie sage et modérée. »

Loin de laisser dans l'ombre les traits défavorables du tableau, le rapporteur a soin de les mettre en pleine lumière. Il déclare, pour l'avoir constaté, que « le paysan indien est à peine en état de subvenir à ses besoins, pourtant fort modestes » ; que l'ouvrier des grandes villes est encore plus misérable et « vit le plus souvent dans des conditions que l'ouvrier britannique peut à peine concevoir ». Sir John Simon semble dire à ses compatriotes : « Certes, vous pouvez être fiers de l'œuvre considérable réalisée dans l'Inde par les Anglais ; mais vous devez aussi mêler à votre orgueil un sentiment de profonde humilité, en mesurant les lacunes et les imperfections de l'entreprise. Ce qui a été fait n'est rien, à côté de ce qui reste à faire ». La critique du système politique et administratif en vigueur est rigoureuse, impitoyable, et fait encore réléchir davantage, quand on la rapproche du froid exposé de la détresse économique et des misères sociales.

Sur un total de 320 millions d'habitants, il n'y a pas trois millions d'Indiens capables de parler et d'entendre l'anglais. Les autres emploient deux cent vingt-deux langues ou dialectes différents. Diversité des races, des traditions, des religions ; multiplicité des castes : le recensement de 1928 en a compté 2300, et il a évalué le nombre des *hors-caste* à environ 30 pour 100 du total de la population hindoue dans les seules

provinces de l'Inde britannique. Comment, dans un tel pays, pourrait-on concevoir une révolution organisée, un soulèvement unanime? Il n'en est pas question. « Toutefois, — observe sir John, — ce serait une erreur profonde que de dissimuler l'importance réelle du problème sous l'énormité des dimensions géographiques, ou en invoquant les statistiques relatives à la complicité des races, des religions, des langues et des castes... Le mouvement nationaliste indien n'affecte, il est vrai, qu'une fraction minime des innombrables populations de l'Inde. Mais, si petit que soit le nombre de ceux qui y adhèrent, ils n'en prétendent pas moins être les porte-parole du pays tout entier; et, dans l'Inde, le mouvement nationaliste offre le caractère essentiel de toutes les manifestations de ce genre : il rassemble tous les éléments capables de s'émouvoir aux appels de la dignité humaine et de la conscience nationale. »

Cette agitation sporadique et désordonnée, l'esprit logique de sir John Simon s'est efforcé de la comprendre, d'en reconnaître la valeur, d'en déterminer la direction et d'en mesurer les progrès. « Nous sommes parvenus, écrit-il au terme du second volume, à comprendre quelque chose des mobiles qui inspirent le mouvement national indien. Quiconque a participé au fonctionnement des institutions représentatives en Grande-Bretagne ne peut manquer d'éprouver de la sympathie pour ceux qui désirent assurer à leur propre pays un développement analogue. Toutefois, une constitution est quelque chose de plus qu'une généralisation : elle doit présenter un plan constructif. Nous soumettons ce rapport, dans l'espoir qu'il pourra fournir des matériaux et suggérer un plan grâce auquel une reconstruction constitutionnelle de l'Inde soit obtenue par des voies pacifiques et sûres. »

Voilà enfin lâché ce mot de « sympathie » qu'on avait vainement cherché dans les quelque huit cents pages qui précèdent cette conclusion. Non que l'auteur en soit dépourvu; mais nulle part il ne s'est donné licence de l'exprimer. Cependant les passions, les douleurs et les rêves d'un peuple sont aussi des réalités. Mais ici intervient cette sorte de pudeur, mêlée de dignité, qui interdit à l'observateur officiel, commissionné par l'Empereur-Roi et le parlement d'Angleterre, de se montrer sensible aux clameurs de la rue ou au tumulte des

âmes révoltées. Dans ce long exposé de la situation aux Indes, élaboré sur les lieux et rédigé entre 1928 et 1930, nous n'avons pas rencontré plus de trois fois le nom de Gandhi!

Qu'on médite les lignes suivantes, mises par l'auteur en tête de sa conclusion : « En écrivant ce rapport, nous n'avons pas fait allusion aux événements survenus dans l'Inde au cours de ces derniers mois. En fait, l'ensemble de nos principales recommandations était arrêté et unanimement accepté avant que ne survinssent lesdits événements. Nous n'avons pas, pour autant, changé une ligne de ce rapport, parce qu'il convient de regarder au delà et au-dessus d'incidents particuliers. » Or, ces incidents particuliers, ces événements survenus au cours des derniers mois, c'était l'attentat contre le vice-roi lord Irwin à Delhi, le boycottage de l'Assemblée, le signal de la révolte donné par Gandhi en recueillant le sel de la mer sur la petite plage de Dandi, enfin la proclamation de la désobéissance civile! Ne retrouve-t-on pas là tout entier le parlementaire qui, en 1926, aux Communes, développait tranquillement son argumentation juridique sur l'illégalité de la grève générale, tandis que l'émeute grondait aux portes de Westminster?

\* \* \*

Ce calme imperturbable, cette rigueur logique forment peut-être tout ensemble le fort et le faible de sir John Simon. Plus accessible aux passions des hommes, plus sensible au tumulte des événements, il n'eût sans doute pas dominé avec la même maîtrise, soit aux Indes, soit à Londres, des situations particulièrement difficiles. Mais, d'autre part, dans un pays où le fait l'emporte sur l'idée, où l'empirisme a sur les esprits plus de prise que la logique, le nouveau ministre des Affaires étrangères risque de n'être pas toujours apprécié à sa valeur. Ce que les Anglais ont toujours exigé de ceux qui les gouvernent, c'est, avec une saine et sommaire compréhension des hommes, un certain art de traiter les questions, de résoudre les problèmes, non pas en fonction de principes absolus et rigides, mais, pour ainsi dire, au gré des possibilités du moment, et avec le souci de laisser la porte ouverte aux accommodements et aux compromis. La politique, pour eux, n'est pas une science, c'est un métier.

Le rapporteur de la Commission pour la réforme de l'Inde eut une première déception, lorsqu'il vit M. MacDonald l'écartier et écarter ses collègues de la Conférence où cette réforme devait être élaborée : ni sir John Simon, ni aucun des membres de sa mission ne fut invité à s'asseoir autour de la Table Ronde. Il fut même convenu que le rapport si unanimement admiré ne servirait pas de base aux discussions anglo-indiennes, et que la délégation britannique à la Conférence pourrait ne tenir aucun compte de ses conclusions. Dans une très belle lettre adressée au *Times*, lord Lytton qui, après avoir longtemps gouverné le Bengale, dirige aujourd'hui la Commission internationale d'enquête en Mandchourie, s'étonna à bon droit de ce que la Conférence pût faire abstraction des résultats de l'enquête parlementaire et exclût de ses délibérations les hommes qui paraissaient le plus aptes à les inspirer. En fait, le rapport Simon devait fournir, non seulement le plan général, mais le modèle précis de la plupart des réformes que la Conférence a décidé d'introduire, soit dans le statut politique, soit dans l'organisation économique et sociale du continent indien.

Le grand débat qui se poursuit à Genève sur la question des armements et les négociations engagées autour du projet d'entente danubienne offrent en ce moment à sir John Simon une nouvelle occasion de servir, comme il l'a si bien fait aux Indes, la cause de son pays et celle de l'Europe. Bientôt la Conférence des réparations lui ouvrira encore une autre carrière. Au moment de discuter, et peut-être de régler des questions aussi graves, le ministre anglais des Affaires étrangères a-t-il nettement aperçu, non pas seulement l'opportunité, mais la nécessité d'un parfait accord d'intentions, d'une complète harmonie d'action, entre notre pays et le sien ? Des incidents récents nous permettraient d'en douter. Le jour où sir John Simon aura pris pleine conscience des avantages que doit procurer cette union loyale et sincère en face de communs dangers, il aura puissamment contribué à remettre dans le droit chemin des négociations que certaines Puissances n'ont que trop d'intérêt à en écarter.

VERAX.

---

# LA FIN TRAGIQUE DE GORDON PACHA

II <sup>(1)</sup>

DANS KHARTOUM ASSIÉGÉ

LE RÔLE DE GLADSTONE

Le vieux politicien entrait dans l'avant-dernière phase de son étonnante carrière. Celui qui avait jadis été l'espoir des sévères, des intraitables tories, émergeait enfin, au terme d'une vie de caméléon, comme le champion de la démocratie militante. Il était à l'apogée du pouvoir. D'abord contraire à la nomination de Gordon, il y avait donné son consentement, en partie, peut-être, dans la croyance que cette mission se limiterait à l'élaboration d'un « rapport ». Gordon parti, les événements avaient suivi leur cours propre; la politique du Gouvernement commença à glisser, automatiquement, sur une pente qui aboutissait à la conquête du Soudan et à l'annexion de l'Égypte. Après les sanglantes victoires de sir Gerald Graham, M. Gladstone discerna le but vers lequel le menaient les événements; mais il était temps encore de tourner bride. C'est lui qui avait insisté pour faire rappeler l'armée anglaise du Soudan oriental. Les impérialistes furent tristement déçus. Ils avaient supposé que le vieux lion était allé dormir, et tout à coup il sortait de sa tanière, et rugissait. Tous leurs espoirs se concentraient à présent autour de Khartoum. Le général Gordon était coupé : il était entouré; il était en danger; il fallait aller à son secours.

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

Mais M. Gladstone demeura inébranlable. Si, en fait, il se vérifiait que le général Gordon courût un danger sérieux, alors, sans doute, il serait indispensable d'envoyer une expédition de secours à Khartoum. Mais il ne découvrait aucune raison valable de croire que cela fût exact. Le général Gordon était peut-être entouré, mais il n'était pas cerné. N'était-ce pas le devoir du Gouvernement de ne prendre aucune mesure inconsidérée, mais de réfléchir et de faire une enquête, et si l'on agissait, de n'agir que sur des arguments raisonnables. Et puis, il y avait une autre question. S'il était vrai, — comme il le croyait, — que la ligne de repli du général Gordon fût libre, pourquoi le général Gordon ne s'en servait-il pas? Il s'attardait à Khartoum, délibérément, obstinément, au mépris des vœux évidents de ses supérieurs. Oh! la conduite du général Gordon était parfaitement claire; il essayait de forcer la main du Gouvernement anglais. Il espérait que s'il, restait assez longtemps à Khartoum, il obligerait le Gouvernement anglais à envoyer une armée au Soudan pour écraser le Mahdi. Tels étaient donc les calculs du général Gordon. Eh bien! le général Gordon s'apercevrait qu'il s'était trompé. Qui était-il pour oser s'imaginer qu'il pût imposer sa volonté à M. Gladstone? Et les yeux du vieillard flamboyaient.

L'un des derniers messages envoyés par Gordon avant que le télégraphe fût coupé, semble exactement confirmer le diagnostic que M. Gladstone portait sur son cas. Il faisait savoir à sir Evelyn Baring, qu'étant donné le refus du Gouvernement d'envoyer une expédition, il se considérait comme libre d'agir selon les circonstances. « Vous finirez, disait-il, par être forcés d'écraser le Mahdi. »

Cette communication fut rendue publique, et par hasard M. Gladstone la lut pour la première fois dans un journal, chez des amis à la campagne. L'un des autres invités, qui se tenait dans la même pièce à ce moment, décrit ainsi la scène. « Il prit le journal, sa vue tomba aussitôt sur le télégramme, et il le lut jusqu'au bout. A mesure qu'il lisait, son visage se décolore et prenait une expression dure, ses yeux brûlaient comme une ou deux fois déjà je les avais vus briller à la Chambre des communes, quand il était furieux; ils brûlaient d'un feu profond, comme pour consumer la feuille sur laquelle le message de Gordon était imprimé, ou comme si les mots de

Gordon avaient eux-mêmes brûlé son âme, qui se montrait au dehors, pleine de courroux et de flammes. Il ne prononça pas une parole. Il resta immobile peut-être deux ou trois minutes, et son visage demeura tout le temps semblable au visage dont parle Milton, — comme je n'en ai jamais vu de pareil. Puis il se leva, toujours sans parler, et on ne le vit plus de la matinée. »

## SIR EVELYN BARING

Quand les regards de Gordon se tournaient vers sa patrie, l'ombre qui se profilait devant lui c'était, — tout naturellement, — la plus proche. C'était sur sir Evelyn Baring qu'il fixait son regard. Pour lui sir Evelyn Baring était l'incarnation de l'Angleterre, — ou plutôt l'incarnation du fonctionnarisme anglais, de la diplomatie anglaise, du gouvernement anglais avec ses hésitations, ses manques de sincérité, sa politique à double jeu. Il en venait presque, par moments, à penser que sir Evelyn Baring était le premier moteur, le seul artisan de tout l'imbroglio soudanais. En quoi il se trompait ; car sir Evelyn Baring, évidemment, n'était qu'un intermédiaire, sans responsabilité ni pouvoirs décisifs. On aurait eu peine à trouver un homme qui fût plus complètement l'antithèse de Gordon. Son tempérament, tout monochrome, nuancé de bleus froids et de gris indécis, était éminemment antiromantique. L'œuvre de toute sa vie comportait un élément paradoxal. Elle se passa tout entière en Orient ; et l'Orient ne signifiait rien pour lui ; il ne s'y intéressait pas. C'était quelque chose à surveiller. C'était aussi un champ d'action convenable pour les talents de sir Evelyn Baring. Il aspirait à une aimable retraite à la campagne, avec quelques divertissements littéraires.

Chaque matin, sir Evelyn Baring découvrait sur sa table une grosse pile de télégrammes venant de Khartoum, vingt ou trente pour le moins ; et à mesure qu'avancait la journée, la pile croissait. Quand un nombre suffisant s'était entassé, il les lisait tous jusqu'au bout, avec un soin extrême. Là, sur la table, toute l'âme de Gordon s'étalait devant lui, dans son incohérence, son excentricité, son impulsivité, son romanesque, les plaisanteries, l'argot, les appels au prophète Isaïe, le tourbillon des tactiques contradictoires, sir Evelyn Baring ne savait pas ce qui l'exaspérait le plus. Il se refusait

à envisager si, et jusqu'à quel point, il avait affaire à un fou; il s'y refusait absolument. Un sourire acidulé était le seul commentaire qu'il se permit. Sa position, à vrai dire, était extrêmement difficile, et il aurait besoin de toute sa dextérité pour s'en tirer avec honneur. D'un côté, il y avait un Gouvernement changeant et vacillant; de l'autre, un enthousiaste frénétique. Sa fonction était d'interpréter auprès du premier les vœux, ou plutôt les inspirations du second, et de transmettre au second les décisions, ou plutôt les indécisions du premier. Un plus faible eût flotté désespérément selon le flux et le reflux de l'inconstante politique du Gouvernement; un plus téméraire se fût jeté la tête la première dans les plans de Gordon. Il ne fit ni l'un ni l'autre; avec un courage singulier et une singulière prudence, il fit son chemin sur le fil d'une lame de rasoir. Il consacra tous ses efforts à la double tâche de déduire une politique raisonnable des télégrammes enivrés de Gordon, et d'engager les ministres divisés, à Londres, à donner leur sanction à ce qu'il avait déduit.

Il aurait pu réussir, s'il n'avait pas eu à compter avec un autre facteur, non moins inconciliable; le Temps était un élément vital de la situation, et le Temps était contre lui. Quand les tribus autour de Khartoum se soulevèrent, le dernier espoir d'une solution satisfaisante disparut. Il fut le premier à s'apercevoir que les données du problème venaient de changer; longtemps avant le Gouvernement, longtemps avant Gordon lui-même, il comprit que la seule question qui se posât encore était de dégager les Anglais de Khartoum. Il conseilla qu'une petite armée fût expédiée aussitôt à travers le désert, de Souakin à Berber, point où le Nil se rapproche le plus de la Mer Rouge, et de là, en remontant le fleuve, jusqu'à Gordon; mais, après une hésitation considérable, les autorités militaires décrétèrent le plan impraticable.

Dès lors il prévint, avec une parfaite lucidité, l'inévitable suite des événements. Tôt ou tard, il serait absolument nécessaire d'envoyer une expédition de secours à Khartoum; cela étant admis, il en résultait, sans que le moindre doute fût possible, qu'il était du devoir du Gouvernement de le faire aussitôt. Ce point lui apparaissait clairement; mais il voyait aussi que la situation à l'intérieur du Cabinet avait changé, et que M. Gladstone avait pris l'affaire en mains. Et M. Glad-

stone n'était pas disposé à envoyer une expédition de secours. Que restait-il à faire à sir Evelyn Baring ? Allait-il rompre en visière à M. Gladstone ? Menacer de se démettre ? Attacher tout son avenir au sort du général Gordon ? Il hésita un moment ; il eut l'air d'insinuer que si le Gouvernement n'adressait pas un message à Khartoum pour promettre, avant la fin de l'année, une expédition de secours, il lui serait impossible de s'associer à sa politique. Le Gouvernement refusa d'adresser aucun message de ce genre ; et sir Evelyn Baring comprit, d'après ses propres termes, « qu'il était évidemment inutile de poursuivre plus longtemps cette correspondance ».

Après tout, que pouvait-il faire ? Il n'était qu'une figure de second plan ; sa démission serait acceptée ; il serait nommé gouverneur dans une colonie, et Gordon ne s'en porterait pas mieux. Mais alors, pouvait-il rester à se croiser les bras, et assister, sans lever le petit doigt, à l'horrible catastrophe ? De tous les odieux dilemmes dans lesquels cet homme l'avait jeté, c'était celui-ci, à y bien réfléchir, le plus odieux. Il haussa légèrement les épaules ; puis écrivit une dépêche, — longue, pondérée, circonspecte, et terne, — pour informer le Gouvernement qu'il « osait penser » que c'était « une question digne de considération, de savoir si les autorités navales et militaires ne devraient pas prendre quelques mesures préliminaires en vue de préparer des vaisseaux, etc... afin d'être en mesure d'agir, si la nécessité se présentait ». Puis, avant la fin du même mois, sans attendre la réponse du Gouvernement, il quitta l'Égypte. De la fin d'avril au commencement de septembre, — quand se déroulait la phase capitale de toute la crise, — il fut retenu à Londres par une conférence financière, tandis qu'au Caire un remplaçant assurait l'intérim. Avec une discrétion et une aisance caractéristiques, sir Evelyn Baring avait disparu de la scène.

#### DANS KHARTOUM ASSIÉGÉ

Entre temps, là-bas dans le sud, à travers les larges étendues qu'arrosent le Haut Nil et ses tributaires, la puissance et la gloire de celui qui avait été jadis Mohammed Ahmed croissaient toujours. Dans le Bahr-el-Ghazal, les dernières résistances fondirent dès que Lupton Bey fut fait prisonnier,

et d'un bout à l'autre de cette vaste province, — grande trois fois comme l'Angleterre, — toute trace du Gouvernement égyptien fut effacée. Encore plus au sud, le même sort devait bientôt atteindre l'Équatoria, d'où Emin Pacha, fuyant dans les profondeurs inexplorées de l'Afrique centrale, emporta avec lui les derniers vestiges de l'ancien État. Quant au Mahdi, il attendait encore dans son quartier général d'El-Obéid; mais, quand les tribus autour de Khartoum s'étaient soulevées, il avait décidé que l'heure de l'offensive était venue, et il avait expédié une armée de 30 000 hommes pour mettre le siège devant la ville. En même temps, dans une longue proclamation, où il affirmait, avec toute l'élégance de la rhétorique orientale, à la fois la sainteté de sa mission et l'invincibilité de ses troupes, il sommait les habitants de se rendre.

Gordon lut à haute voix l'ultimatum à la population assemblée; d'une seule voix tous les habitants se déclarèrent prêts à la résistance. « C'était un faux Mahdi, disaient-ils; Dieu défendrait le vrai; ils mettaient leur confiance dans le Gouverneur général. » Les cheiks les plus savants de la ville élaborèrent une réponse théologique, démontrant que le Mahdi ne remplissait pas les conditions prescrites par les anciens prophètes. Est-ce qu'à son apparition, l'Euphrate s'était desséché et avait découvert une colline d'or? Est-ce que la contradiction et la discorde avaient cessé sur la terre? Et, qui plus est, est-ce que les fidèles ne savaient pas que le véritable Mahdi était né en l'an 255 du Prophète, d'où s'ensuivait nécessairement qu'il aurait à présent mille quarante-six ans? Et n'était-il pas clair aux yeux de tout le monde que ce prétendant n'avait pas le dixième de cet âge? Arguments en vérité péremptoires; mais l'armée du Mahdi était plus péremptoire encore. Les assiégés firent une sortie pour parer l'attaque; ils furent battus, et la déroute qui suivit fut si déshonorante, que deux des officiers chargés du commandement furent, sur l'ordre de Gordon, exécutés comme traîtres.

A partir de ce moment commença l'investissement méthodique de Khartoum. Les généraux arabes décidèrent de réduire la ville par la famine. Quand, après quelques semaines d'incertitude, il devint incontestable qu'aucune armée anglaise n'était partie de Souakin pour écraser le Mahdi, et quand, à la fin de mai, Berber, dernier chaînon qui rattachait Khartoum

au reste du monde, tomba entre les mains de l'ennemi, Gordon serra les dents. Avec une inébranlable énergie, il s'employa à fortifier les défenses, à creuser des tranchées, à fabriquer des munitions, à rassembler et distribuer des vivres. Chaque jour était marqué par une sortie ou une escarmouche; chaque jour ses petits vapeurs armés remontaient ou descendaient le fleuve, semant la mort et la terreur sur leur passage.

Quelles que fussent les circonstances, il n'était jamais à court de plans ni d'expédients. Les tranchées n'étant pas encore terminées, il se procura des centaines de mètres de coton, qu'il teignit de la couleur de la terre, et disposa en longues lignes obliques, afin de tromper les Arabes, tandis que les retranchements véritables se poursuivaient à l'intérieur. Quand le manque de fonds vint à se faire sentir, il imprima et lança une monnaie de papier. Pour combattre la désaffection et le découragement croissants des habitants, il institua un système de décorations et de médailles; les femmes n'étaient pas oubliées; et sa popularité redoubla. La pensée qu'il pouvait arriver malheur au Gouverneur général inspirait la terreur. Une crainte sacrée, une vénération religieuse le suivaient; partout où il allait, une escorte vigilante et jalouse l'entourait, comme une idole précieuse, un gage de victoire, une mascotte. Comment pourrait-il s'en aller? Comment pourrait-il abandonner son peuple? Impossible. Ce serait, s'était-il écrié lui-même dans l'un de ses derniers télégrammes à sir Evelyn Baring, « le comble de la bassesse », que de concevoir même la pensée d'une telle action.

Sir Evelyn Baring était d'un avis différent. A son sens, c'était un devoir strict pour le général Gordon de partir de Khartoum. Y rester impliquait nécessairement l'envoi d'une expédition de secours, — c'est-à-dire une grande dépense d'argent et la perte de vies précieuses; partir signifiait seulement que les indigènes de Khartoum seraient « faits prisonniers par le Mahdi ». Telle était la façon de voir de sir Evelyn Baring; mais le cas n'était pas tout à fait si simple. Quand Berber était tombé, il y avait eu un massacre qui avait duré plusieurs jours, — une effroyable débauche de sang, de pillage, et de luxure; quand Khartoum elle-même eut capitulé, la suite fut plus terrible encore. A coup sûr, ce n'était pas une plaisanterie que d'être « fait prisonnier par le Mahdi ». Et

Gordon était effectivement là-bas, au milieu de cette population-là, en rapports étroits avec elle, responsable, tendrement aimé. Oui, aucun doute là-dessus. Mais était-ce bien, réellement, son seul mobile ? Est-ce qu'il ne désirait pas plutôt, en s'attardant à Khartoum, forcer la main du Gouvernement ? L'obliger, bon gré, mal gré, à envoyer une armée pour écraser le Mahdi ? Et est-ce que *cela* c'était correct ? Était-ce là son devoir ? Il pourrait bien protester jusqu'à son dernier souffle, qu'il avait « essayé de faire son devoir » ; sir Evelyn Baring, en tout cas, ne l'admettrait pas.

Un jour, Gordon reçut une lettre personnelle du Mahdi. La lettre était accompagnée d'un petit paquet de hardes. « Au nom de Dieu ! écrivait le Mahdi, voici des vêtements : un jibbeh, un manteau, un turban, une calotte, une ceinture, et un chapelet. C'est l'uniforme de ceux qui ont renoncé à ce monde et à ses vanités, qui attendent le monde à venir, la béatitude éternelle du Paradis. Si vous désirez véritablement venir à Dieu et cherchez à vivre dans la piété, revêtez sur-le-champ ce costume, et sortez, pour recevoir votre bonheur éternel. » Ces mots n'avaient-ils aucun sens pour Gordon ? Mais c'était un gentleman anglais, un officier anglais. Il jeta par terre les vêtements, et les foula aux pieds à la vue de tous. Puis, seul, il monta sur la terrasse de son haut palais, et une fois de plus, presque machinalement, tourna sa lunette vers le nord.

Mais rien ne rompait l'immobilité de l'horizon sévère ; et vraiment, était-il concevable que des secours lui arrivassent maintenant ? Il paraissait abandonné de tous. Et pourtant, les secours arrivèrent enfin. Et ils vinrent d'une origine inattendue. Lord Hartington s'était persuadé depuis quelque temps qu'il était responsable de la mission de Gordon et sa conscience commençait à être mal à l'aise.

#### L'ANGLETERRE SE DÉCIDE A AGIR

Vers la fin d'avril, le Cabinet, au reçu de la dépêche finale de sir Evelyn Baring, avait décidé de ne prendre aucune mesure immédiate pour secourir Gordon. Durant trois mois, lord Hartington temporisa et hésita.

Au milieu de mai, il se sentit si mal à son aise qu'il adressa

au Cabinet une lettre circulaire, proposant que les préparatifs d'une expédition de secours fussent commencés aussitôt. Et c'est alors qu'il parvint à comprendre que rien ne se ferait jamais, tant que M. Gladstone, d'une façon ou d'une autre, ne serait pas forcé de donner son consentement. Un étrange combat s'ensuivit. L'insaisissable vieillard remettait, différait, soulevait des difficultés interminables, tergiversait, faisait le sourd, disparaissait. Lord Hartington était infatigable. Peu à peu, centimètre par centimètre, il réussit à pousser M. Gladstone au pied du mur. Mais entre temps plusieurs semaines s'étaient écoulées. Le 1<sup>er</sup> juillet, lord Hartington notait encore que « vraiment il n'était pas sûr de connaître le sentiment ni les intentions du Gouvernement en ce qui concernait les secours à envoyer au général Gordon ». Le mois se passa dans une série d'efforts acharnés pour arracher à M. Gladstone une déclaration nette sur la matière. Ce fut en vain. Le 31 juillet, lord Hartington franchit le pas. Il fit savoir que, si l'expédition n'était pas envoyée, il donnerait sa démission. C'était, disait-il, « une question d'honneur personnel et de bonne foi », et il ne voyait pas « le moyen de céder là-dessus ». Sa conscience, — au prix de quels efforts ! — avait trouvé le repos enfin.

Quand M. Gladstone lut ces mots, il comprit qu'il avait perdu. La situation de lord Hartington dans le parti libéral venait immédiatement après la sienne ; il était le leader de la riche et puissante aristocratie whig ; son influence dans le pays était immense. Et il n'était pas homme à lancer en l'air ses menaces de démission ; il avait dit qu'il s'en irait, et il s'en irait, et le Gouvernement tomberait inévitablement. En conséquence, le 5 août, un crédit de 300 000 livres fut soumis au vote du Parlement, en vue « de permettre au Gouvernement de Sa Majesté d'entreprendre certaines opérations pour secourir le général Gordon, au cas où elles se révéleraient nécessaires ». L'argent fut accordé, et à ce moment-là encore, — moment suprême, — M. Gladstone essaya désespérément d'un ultime croc-en-jambe. Il se raccrocha à la réserve qu'il avait fait insérer dans la décision, et déclara qu'il demeurerait dans le doute quant à la nécessité d'opérations quelconques. « Je souscris presque, écrit-il à lord Hartington, mais pas tout à fait, au texte que je tiens aujourd'hui de lord Granville. Il est clair, à mon avis, que Gordon reçoit nos messages, et préfère

n'y pas répondre. » Presque, mais pas tout à fait. La distinction était magistrale; mais elle ne servit à rien. Cette fois, le fuyant Gladstone, véritable serpent en politique, était maintenu sous une trop ferme étreinte. Le 26 août, lord Wolseley fut désigné pour commander l'expédition de secours, et le 9 septembre, il arriva en Égypte.

#### L'ÉTRANGE CARACTÈRE DE GORDON

L'expédition de secours était partie; et, au même moment, une nouvelle période de son histoire commençait pour Khartoum. La crue annuelle du Nil était maintenant assez avancée pour permettre aux petits vapeurs de Gordon de franchir sans danger les cataractes, et de descendre en Égypte. Il décida de profiter de l'occasion pour présenter aux Gouvernements du Caire et de Londres un compte rendu exact de la situation. Une cargaison de documents, comprenant le journal du siège du colonel Stewart et une demande de secours adressée par Gordon lui-même à toutes les Puissances européennes, fut portée à bord de l'*Abbas*; quatre autres vapeurs devaient l'accompagner jusqu'à ce qu'il fût hors des atteintes du Mahdi; après quoi, il continuerait seul jusqu'en Égypte.

Le soir du 9 septembre, comme le bateau était sur le point de partir, les consuls de France et d'Angleterre demandèrent la permission de s'en aller, permission que Gordon, depuis longtemps impatient de les mettre en sûreté, accorda sans hésitation. Alors le colonel Stewart fit la même requête, et Gordon consentit avec le même empressement. Le colonel Stewart était commandant en second à Khartoum, et il peut paraître étrange qu'il ait cru bon d'abandonner Gordon dans une situation extrêmement inquiétante, sans un seul subordonné européen. Mais ses raisons devaient rester à jamais ensevelies dans une obscurité tragique. L'*Abbas* et son escorte appareillèrent. Dès lors, le Gouverneur général demeura seul. Il avait maintenant, une fois pour toutes, pris sa décision. Le colonel Stewart et ses compagnons étaient partis, avec toutes les chances de retourner sains et saufs aux pays civilisés. La conviction de M. Gladstone était justifiée; pour autant qu'il s'agissait du salut personnel de Gordon, il pouvait encore l'assurer à cette heure tardive, mais il avait choisi: il resta à Khartoum.

Les vapeurs n'avaient pas plutôt disparu qu'il s'assit devant son bureau et commença ce compte rendu quotidien de ses réflexions, de ses sentiments et des événements, où se révèle à nous, avec une si authentique exactitude, la période finale de son extraordinaire destinée. Son *Journal*, envoyé par paquets le long du fleuve en attendant l'arrivée des secours, et adressé, d'abord au colonel Stewart, et plus tard au « chef d'état-major, Corps expéditionnaire du Soudan », constituait un document officiel, destiné à la publication, quoique, comme Gordon lui-même prit soin de le noter sur les enveloppes, il eût besoin de « quelques coupures » avant d'être imprimé. Il écrivit aussi, sur la couverture de la première partie : « Rien de secret en ce qui me concerne. »

Jamais une plus singulière collection de rapports officiels ne fut composée. Assis dans la solitude de son palais, avec la mort qui rôdait à la porte, avec mille soucis pour l'accabler, avec la fatalité suspendue au-dessus de sa tête, il laissait courir sa plume, pendant des heures et des heures, en proie à un délire communicatif, à un irrésistible besoin de soulager son âme, qui déversait pêle-mêle les moindres incidents de la journée et des méditations philosophiques, qui faisait s'entrechoquer, dans une folle confusion, les plaisanteries et les cris de rage, les espoirs et les épouvantes, les apologies étudiées et les confessions cyniques. Cet homme impulsif et démonstratif n'avait plus personne à qui parler; il parlait donc à la pile de formules télégraphiques qui, impuissantes désormais à inquiéter sir Evelyn Baring, offraient un large espace blanc, et étaient fort pratiques pour recueillir ses propos. Le ton qu'il adoptait alors n'était pas le ton intime et religieux dont il se serait servi vis-à-vis du Révérend M. Barnes et de sa sœur Augusta, mais plutôt celui qui devait lui être habituel dans son commerce avec de vieux amis ou des camarades de mess, dont les conceptions métaphysiques étaient d'un tour plus ordinaire que les siennes propres, mais avec qui il se sentait en confiance.

Jusqu'à une heure avancée, chaque nuit, il jetait sur le papier les agitations de son esprit, multipliant avec de plus en plus de hâte et de fureur les majuscules, les mots soulignés, et les points d'exclamation, en sorte que les marques de ses véhémentes passions demeurent visibles au chercheur d'au-

jourd'hui sur ces minces feuilles de papier et dans ce déluge d'encre. Mais c'était un homme d'un tempérament élastique; il ne pouvait rester longtemps à l'état de tension; il cherchait et trouvait un divertissement dans des matières extérieures, — digressions métaphysiques, explosions de raillerie, futiles occupations de la vie quotidienne. Il s'amusait à faire venir les soldats soudanais et à leur montrer, dans les glaces du palais, leur « face de singe toute noire ». Il observait avec une sympathie cynique l'impertinence d'un dindon qui marchait dans la cour. Il liait amitié avec une souris qui, à « en juger par son apparence bouffie », était une dame, et venait manger dans son assiette. Les grues qui volaient par milliers au-dessus de Khartoum, avec leur cri bizarre, lui rappelaient les poèmes de Schiller, qu'il admirait grandement, quoiqu'il ne les connût que dans la traduction de Bulwer. Il écrivait de menus essais sur Plutarque et le Purgatoire, sur la crainte de la mort, et sur le chapitre XVI du Coran.

Son caractère, en fait, se faisait de plus en plus instable, et il s'en rendait compte lui-même. Il observait avec horreur que ses hommes étaient morts de peur quand ils se présentaient devant lui, et que leurs mains tremblaient au point de ne pouvoir allumer une cigarette. Il n'avait personne à qui se fier. Il scrutait les visages de ceux qui l'entouraient, et n'y découvrait que les signes mal dissimulés de la trahison et de la haine. Sur les quarante mille habitants de Khartoum, il calculait que les deux tiers étaient désireux, — et peut-être impatients, — de devenir sujets du Mahdi. « Ces gens-là ne méritent aucun sacrifice véritable », notait-il avec amertume. Les fonctionnaires égyptiens étaient tout à fait incompetents; les soldats, des lâches. Toute son admiration était réservée à ses ennemis. Le moindre des partisans du Mahdi était, à l'en croire, « un guerrier résolu, qui pouvait supporter la soif et les privations, qui ne s'inquiétait pas plus de souffrir ou de mourir que s'il eût été de pierre ». Tels étaient les hommes à qui, s'il avait eu le choix, il eût aimé commander. Et pourtant, fait assez étrange, il n'estimait pas à leur véritable valeur les forces de l'adversaire. Une poignée d'Anglais, — une poignée de Turcs, — suffiraient, disait-il, à battre les bandes du Mahdi et à détruire sa puissance. Il savait très mal l'arabe et se reposait, pour ses informations, sur quelques

subordonnés ignorants qui parlaient l'anglais. Le Mahdi lui-même lui inspirait des sentiments incertains. Il se moquait de lui comme d'un vulgaire imposteur ; mais il est facile d'apercevoir, sous son air méprisant, les traces d'un respect contraint.

Il passait de longues heures sur la terrasse du palais, regardant fixement vers le nord ; mais le voile de mystère et de silence demeurait impénétrable. En dépit des efforts du major Kitchener, le chef du Service d'information égyptien, c'est à grand peine que de rares messages parvenaient à Khartoum ; et quand ils parvenaient, les renseignements qu'ils apportaient étaient désespérément insuffisants. La plume de Gordon n'épargnait pas le major Kitchener.

Quand des nouvelles arrivèrent enfin, ce fut terrible : le colonel Stewart et ses compagnons avaient été tués. L'*Abbas*, après avoir franchi sans dommage la partie du fleuve que dominaient les troupes du Mahdi, avait heurté un rocher ; le colonel Stewart avait débarqué sain et sauf ; et, en attendant des chameaux pour transporter la colonne, à travers le désert, jusqu'en Égypte, il avait accepté l'hospitalité d'un chef local. A peine les Européens étaient-ils entrés dans la cabane du cheik, qu'ils avaient été attaqués et massacrés ; leur escorte indigène avait eu le même sort. Le perfide cheik était un des sectateurs du Mahdi, et le Mahdi reçut immédiatement tous les papiers du colonel Stewart, plein de renseignements concernant l'état de Khartoum.

Quand les premières rumeurs du désastre parvinrent à Gordon, il se représenta, dans un éclair d'intuition, les détails réels de la catastrophe. « Je suis persuadé, écrivit-il, qu'ils ont été pris par trahison... Stewart n'était pas soupçonneux pour un sou (moi, je le suis des pieds à la tête). Je peux voir en imagination toute la scène, le cheik les invitant à mettre pied à terre... puis une nuée d'Arabes forcenés, et tout est fini ! C'est très triste, ajoutait-il, mais nous devons nous soumettre à la volonté de Dieu. » Et pourtant il croyait que c'était lui, le vrai responsable : c'était la punition de ses propres péchés. « J'y vois, — telle était la conclusion inattendue, — une Némésis attachée à la mort des deux pachas. »

Sa conscience morale enfantait des phénomènes en vérité assez surprenants. Des trois gouverneurs du Darfour, du Bahr-

el-Ghazal, et de l'Equatoria, Emin Pacha avait disparu, Lupton Bey était mort, et Slatin Pacha était retenu en captivité par le Mahdi. Autrichien et catholique de naissance, Slatin, au moment le plus désespéré de la résistance, avait eu recours à l'expédient d'annoncer sa conversion à l'Islam, en vue de gagner la confiance de ses troupes indigènes. Le fait lui valut, quand il fut pris, d'être traité avec quelque considération ; et quoique, à l'occasion, il eût eu à subir les caprices de ses maîtres, il avait jusque-là évité le terrible châtement qui avait été infligé à plusieurs autres prisonniers européens du Mahdi, — celui d'une réclusion sévère dans la geôle commune. Il était alors captif dans un camp au voisinage de Khartoum. Il s'arrangea pour faire passer une lettre à Gordon, demandant assistance au cas où il s'évaderait. A cette lettre, Gordon ne répondit pas. Slatin écrivit à plusieurs reprises ; ses pitoyables appels, rédigés en un français non moins pitoyable, ne produisirent aucun effet sur le cœur du Gouverneur général. Gordon fut de marbre. Slatin avait « renié le Seigneur », et c'était assez. Ses communications avec Khartoum furent découvertes, et il fut mis aux fers. Quand Gordon l'apprit, il nota le fait, dans son journal, d'une plume féroce, et sans commentaire.

C'est un sort plus épouvantable qui attendait un autre Européen tombé aux mains du Mahdi. Olivier Pain, un Français qui avait pris part à la Commune, fut surpris par les Arabes, capturé, et expédié d'un camp à un autre. La fièvre s'empara de lui ; mais la miséricorde n'était pas au nombre des vertus des sauvages soldats qui le tenaient en leur pouvoir. Hissé sur le dos d'un chameau, il était ballotté à travers le désert quand, pris d'une faiblesse, il lâcha prise, et glissa à bas de sa monture. Un infidèle ne valait pas qu'on perdît sa peine et son temps pour lui. Des ordres furent donnés pour qu'on l'enterrât aussitôt ; les ordres furent exécutés et au bout de quelques instants la cavalcade avait laissé loin derrière elle un petit monticule de sable. Mais quelques-uns des assistants croyaient qu'Olivier Pain respirait encore quand son corps avait été recouvert.

Gordon, apprenant qu'un Français avait été fait prisonnier par le Mahdi, fut extrêmement intéressé. L'idée lui vint que le mystérieux individu n'était autre qu'Ernest Renan, « qui, écrivait-il, prend congé du monde dans sa dernière publica-

tion, et passe pour être allé en Afrique avec l'intention de n'en plus revenir ». Il avait rencontré Renan dans les salons de la Société royale de Géographie, avait observé son air ennuyé, — résultat, sans aucun doute, de l'admiration excessive de ses lecteurs, — et avait senti instinctivement qu'il le rencontrerait encore. Son instinct semblait ne pas l'avoir trompé. Il était presque hors de doute, pour lui, qu'il s'agissait de Renan. « S'il parvient jusqu'à nos positions, prononça-t-il, et si c'est vraiment Renan, j'irai le voir : quoi qu'on puisse penser de son athéisme, il a eu du moins le courage de dire ce qu'il pensait, et n'a pas changé de religion pour sauver sa vie. »

Juste au même moment, à l'extrémité du sud-est du Soudan, un autre Français achevait une destinée qui était un véritables roman d'aventures. Dans la ville de Harrar, près de la Mer Rouge, Arthur Rimbaud, qui avait abandonné la poésie pour le négoce, assistait avec une atrabilaire impatience à la tragédie de Khartoum. « C'est justement les Anglais, écrivait-il, avec leur absurde politique, qui minent désormais le commerce de toutes ces côtes. Ils ont voulu tout remanier et ils sont arrivés à faire pire que les Égyptiens et les Turcs ruinés par eux. Leur Gordon est un idiot, leur Wolseley un âne, et toutes leurs entreprises une suite insensée d'absurdités et de dépredations. »

#### FAMINE ET BOMBARDEMENT

Quand le contenu des papiers du colonel Stewart eut été traduit au Mahdi, il se rendit compte de la gravité de la situation à Khartoum, et décida que l'heure était venue de pousser vigoureusement les opérations de siège. A la fin d'octobre, il apparut lui-même, à la tête d'une armée fraîche, sous les murs de la ville. A partir de ce moment, le blocus prit un caractère de plus en plus menaçant. Le manque de provisions commença pour la première fois à se faire sentir. Le 30 novembre, — date fixée par Gordon comme le dernier jour possible de sa résistance, — vint et passa; le Corps expéditionnaire n'avait pas donné signe de vie. La découverte inespérée d'une large réserve de blé, cachée par quelques marchands dans un dessein de spéculation, différa encore une fois la catastrophe. Mais l'armée des assaillants se montrait

chaque jour plus active, les escarmouches autour des lignes et sur le fleuve plus dommageables aux assiégés, et les canons du Mahdi entreprirent un bombardement intermittent du palais.

Le 10 décembre, on calcula qu'il n'y avait pas pour plus de quinze jours de vivres dans la ville. « Vraiment, avec cette question de la nourriture, je ne suis plus que l'ombre de moi-même, écrivait Gordon; c'est une angoisse de tous les instants. » Au même moment, on lui apporta une nouvelle de mauvais augure : cinq de ses soldats avaient passé au Mahdi. Sa position était terrible; mais il supputait, d'après un petit nombre de messages douteux qui lui étaient parvenus, que les forces de secours pouvaient n'être pas bien loin. En conséquence, le 14 décembre, il décida d'envoyer à leur rencontre, à Metemmah, l'un des quatre vapeurs qui lui restaient, le *Bordeen*, afin de porter au commandant en chef les dernières nouvelles de la ville. Le *Bordeen* emmena la dernière partie du Journal, et les suprêmes paroles de Gordon à ses amis. Par suite d'un malentendu, il croyait que sir Evelyn Baring accompagnait l'expédition, et quelques-unes de ses ultimes fantaisies satiriques, et des plus réussies, tournaient autour de l'image de sir Evelyn Baring juché, à son grand déplaisir, et pour de longues journées, sur la bosse d'un chameau.

Le journal s'achevait sur une note de menace et de mépris. « Et MAINTENANT, ATTENTION : si le Corps expéditionnaire, et je ne demande rien que deux cents hommes, n'est pas ici dans dix jours, *il se peut que la ville tombe*; et j'aurai fait de mon mieux pour l'honneur de la patrie. Adieu. — C. G. GORDON.

« Vous ne m'envoyez pas de renseignements, quoique vous ayez énormément d'argent. — C. G. G. »

Avec sa sœur Augusta il se montrait plus explicite. « Je refuse d'admettre, lui disait-il, que l'expédition vient me sauver, elle vient sauver la garnison, ce que je n'ai pas réussi à faire. J'imagine que le Gouvernement de Sa Majesté doit être joliment en colère contre moi, parce que je tiens et que je leur force la main. » L'aveu est significatif. Puis venaient les suprêmes adieux. « C'est peut-être la dernière lettre que tu recevras de moi, car nous sommes aux abois, à cause du retard de l'expédition. Toutefois, Dieu gouverne le monde, et, comme

Il gouverne pour Sa gloire et notre bien, que Sa Volonté soit faite. Je crains, eu égard aux circonstances, que mes affaires ne soient pas pécuniairement brillantes... Ton frère affectueux, C. G. GORDON.

« P.-S. Je suis tout à fait heureux, Dieu merci, et, comme Lawrence, j'ai *essayé* de faire mon devoir. »

Le retard de l'expédition fut plus considérable encore que Gordon ne l'avait supposé. Lord Wolseley avait fait ses préparatifs avec un soin extrême. Il avait rassemblé une armée d'élite avec les dix mille meilleurs soldats d'Angleterre; il avait organisé, de la façon la plus méticuleuse, un système de transports sur le fleuve; car il avait l'intention de ne rien risquer. Il remonterait le Nil en force; il était résolu à ce que le sort de Gordon ne dépendit point des dangereux hasards d'un coup de main hâtif. Il n'est pas douteux, — quand on considère les résistances auxquelles les troupes de secours se heurtèrent, — que sa décision était sage; mais, malheureusement, il s'était mépris sur quelques-uns des éléments essentiels de la situation. Quand ses préparatifs furent enfin achevés, il se trouva que le Nil avait tellement baissé que les flottilles auxquelles on avait prodigué tant de soin, et sur quoi reposait tout le succès de la campagne, étaient incapables de franchir les cataractes. Au même moment, — c'était au milieu de novembre, — un message arriva de Gordon, déclarant que Khartoum était à bout. Il était clair qu'il fallait avancer aussitôt; la route du fleuve étant hors de question, le seul expédient possible était de se lancer à travers le désert. Mais aucun préparatif pour le transport par voie de terre n'avait été fait; des semaines se passèrent avant qu'un nombre suffisant de chameaux fût réuni; et d'autres encore avant que ceux qu'on avait rassemblés fussent entraînés pour une marche militaire.

Ce n'est que le 30 décembre, — plus de quinze jours après le dernier paragraphe du *Journal* de Gordon, — que sir Herbert Stewart, à la tête de 1100 soldats anglais, put quitter Korti et marcher sur Metemmah, couvrant 270 kilomètres à travers le désert. Son avance était lente, et disputée pied à pied par les troupes du Mahdi. Il y eut un combat acharné, le 17 janvier, au puits d'Abou Kléa; les Anglais, formés en carré, furent enfoncés; un moment la victoire demeura indécise; mais les Arabes durent battre en retraite. Le 19, il y

eut un nouvel engagement, non moins acharné, dans lequel sir Herbert Stewart fut tué. Le 21, la colonne, dont les pertes se montaient à 230 tués, atteignit Metemmah. Trois jours se passèrent à reconnaître le pays et à fortifier les positions. Le 24, sir Charles Wilson, à qui était échu le commandement, prit place sur le *Bordeen*, afin de remonter le fleuve en direction de Khartoum. Le lendemain soir, le bateau heurta un rocher et cette avarie causa un nouveau retard de vingt-quatre heures. Ce n'est que le 28 janvier que sir Charles Wilson parvint sous un feu nourri en vue de Khartoum, et vit que le drapeau égyptien ne flottait plus sur le toit du palais. Partout les signes de la ruine et de la destruction montraient clairement que la ville avait succombé. L'expédition de secours arrivait deux jours trop tard.

## LES DERNIÈRES SCÈNES DU DRAME

Les détails de ce qui s'était passé à l'intérieur de Khartoum au cours des dernières semaines de siège nous demeurent inconnus. Dans le journal d'un marchand levantin, Bordeini Bey, nous trouvons quelques indications sur la phase finale de la catastrophe: la populace affamée, la garnison épuisée, les fluctuations entre l'espoir et le découragement, l'énergie indomptable du Gouverneur général. Il travaillait toujours, inlassablement, à répartir les vivres, à rassembler les munitions, à délibérer avec les habitants, à exhorter les soldats. Ses cheveux étaient devenus soudain complètement blancs. Un soir, à une heure tardive, Bordeini Bey vint le voir au palais, que bombardait le canon du Madhi. Ce haut édifice, brillamment éclairé, offrait une excellente cible. Comme les obus se rapprochaient en sifflant des fenêtres, le marchand insinua qu'il serait peut-être sage de les boucher avec des caisses de sable. Là-dessus Gordon Pacha éclata. « Il fit monter les gardes et donna l'ordre de me fusiller si je faisais un mouvement; puis il apporta une énorme lanterne qui pouvait contenir vingt-quatre bougies. Tous deux nous plaçâmes les bougies dans leur bobèche, posâmes la lanterne sur la table en face de la fenêtre, allumâmes les bougies, et puis nous nous assîmes devant la table. Alors le Pacha me dit : « Dieu partageait la peur entre toutes ses créatures; quand enfin mon tour arriva,

il ne restait plus de peur pour moi. Allez dire à tout le monde à Khartoum que Gordon n'a peur de rien, car Dieu l'a créé sans peur. »

Le 5 janvier, Omdurman, un village situé sur la rive opposée du Nil, et qui jusqu'alors était demeuré aux mains des assiégés, fut pris par les Arabes. La ville était maintenant étroitement cernée, et tout espoir de ravitaillement interdit. La famine devint terrible ; les chiens, les ânes, le cuir, le caoutchouc, la fibre de palmier durent calmer l'appétit des habitants désespérés. Chaque jour des centaines d'individus mouraient de faim : leurs cadavres jonchaient les rues et les survivants n'avaient pas la force d'ensevelir les morts. Le 20, la nouvelle de la bataille d'Abou Kléa parvint à Khartoum. Les Anglais arrivaient enfin. L'espoir revint ; tous les matins, le Gouverneur général assurait à la population que ce jour-là verrait la fin de leurs souffrances ; et chaque nuit démentait ses paroles.

Le 23, le bruit courut qu'un espion avait pénétré avec des lettres, et que l'armée anglaise était tout près. Un marchand trouva par terre, sur la route, un morceau de journal dans lequel les forces de secours étaient évaluées à 15000 hommes. Pour un moment, l'espoir battit des ailes, pour retomber bientôt après. Le bruit en question, les lettres, la feuille imprimée : simple ruse de Gordon pour inspirer à la garnison le courage de tenir. Le 23, il devint évident que les Arabes préparaient une attaque, et une délégation des principaux habitants se rendit chez le Gouverneur général. Mais il refusa de la recevoir. Bordeini Bey seul fut admis en sa présence. Il était assis sur un divan, et quand Bordeini Bey entra dans la pièce, il arracha son fez et le jeta à quelque distance. « Que puis-je dire de plus ? s'écria-t-il d'une voix que le marchand n'avait jamais entendue. Les gens ne me croiront plus. Je leur ai dit et redit que des renforts allaient venir, et ils ne sont pas venus, et maintenant ils doivent s'apercevoir que je mens. Je ne puis rien faire de plus. Allez ; réunissez tous ceux que vous pourrez dans les tranchées et faites une belle défense. Maintenant laissez-moi fumer ces cigarettes. » Bordeini Bey connut alors, nous dit-il, que Gordon Pacha désespérait. Il quitta la pièce, ayant vu le Gouverneur général pour la dernière fois.

Quand les troupes anglaises atteignirent Metemmah, le Mahdi, qui avait eu d'abord l'intention de forcer Khartoum à capituler par la famine, décida d'essayer de la prendre d'assaut. Le Nil, en se retirant, avait laissé sans défense une partie du pourtour de la ville : au moment de la décrue, le rempart s'était éboulé ; un large banc de boue s'étendait entre le mur et le fleuve, et les soldats, accablés par la faim et le désespoir, s'en étaient remis aux marécages du soin de les protéger, et avaient négligé de réparer la brèche. De bonne heure, le matin du 26, les Arabes franchirent le Nil en ce point. La boue, en partie asséchée, ne présentait pas d'obstacle, non plus que les fortifications ruinées, que gardait faiblement une poignée de demi-moribonds. La résistance fut inutile, et c'est à peine si l'on essaya : l'armée du Mahdi se répandit comme un essaim dans Khartoum.

## LA MORT DE GORDON

Gordon avait longtemps réfléchi à la conduite qu'il tiendrait au moment suprême. « Jamais, écrivait-il à sir Evelyn Baring, je ne serai pris vivant. » Il avait rempli de poudre les caves du palais, de façon que l'édifice tout entier pût sauter au premier signal. Puis des scrupules lui étaient venus ; n'était-ce pas son devoir « d'affirmer sa foi, et, à la rigueur, de souffrir pour elle ? » — de rester dans les fers du Mahdi au milieu des tortures et des humiliations, à confesser le Seigneur ? L'explosion du palais aurait, pensait-il, « plus ou moins l'air d'un suicide », équivaldrait, « en quelque manière, à retirer mon sort d'entre les mains de Dieu ». Il demeura dans l'indécision ; et, en attendant, afin d'être prêt à toute éventualité, il garda l'un de ses petits vapeurs armés à sa portée vers le fleuve, sous pression nuit et jour, et prêt à le transporter, si telle était sa volonté, vers le sud, à travers les lignes ennemies, jusque dans les retraites de l'Équatoria.

La soudaine apparition des Arabes, le total effondrement de la défense, lui épargnèrent la nécessité de prendre un parti. Il était sur la terrasse, en robe de chambre, quand l'attaque commença ; et il n'eut que le temps de se précipiter dans sa chambre, d'endosser un uniforme blanc, et de saisir une épée et un revolver ; déjà l'avant-garde des assaillants était

dans le palais. C'était une foule conduite par quatre des plus farouches partisans du Mahdi, — de grands derviches au teint basané, magnifiques avec leur jibbeh multicolore, leurs grands sabres hors des gaines de cuivre et de velours, et leurs lances qu'ils brandissaient au-dessus de leur tête. Gordon les rencontra au haut de l'escalier. Pendant un moment, il y eut une pause mortelle : il était debout, silencieux, mesurant du regard l'adversaire. Puis on raconte que Taha Shahin, le Dongolawi, s'écria d'une voix forte : « *Mala'oun el yom yomek!* (O maudit, ton heure est venue!) » et plongea sa lance dans le corps de l'Anglais. Sa seule réponse fut un geste de mépris. Une autre lance le transperça : il tomba, et les sabres des trois autres derviches le frappèrent aussitôt.

Ainsi, s'il faut en croire les chroniqueurs officiels, c'est revêtu de l'auréole d'une dédaigneuse passivité que le général Gordon accueillit la mort. A vrai dire, les derniers instants de celui dont toute la vie n'avait été qu'un tissu de contradictions demeurent enveloppés d'un mystère inquiétant. D'autres témoins rapportent une histoire différente. L'homme qu'ils virent mourir n'était pas un saint, mais un guerrier. Avec intrépidité, avec adresse, avec désespoir il se jetait sur ses ennemis. Quand son pistolet fut vide, il combattit avec son épée ; il se fraya un chemin presque jusqu'au bas de l'escalier, et parmi un monceau de cadavres, ne succomba qu'à la longue sous le seul poids de ses adversaires.

Ce matin-là, comme Slatin Pacha était assis enchaîné dans le camp d'Omdurman, il vit approcher un groupe d'Arabes, dont l'un portait quelque chose d'enveloppé dans un linge. Au moment où le groupe passait près de lui, ils s'arrêtèrent un moment, et l'injurèrent avec de féroces plaisanteries. Puis le linge fut soulevé, et il découvrit la tête de Gordon. Ce trophée fut apporté au Mahdi ; enfin les deux fanatiques se trouvaient vraiment face à face. Le Mahdi fit attacher la tête entre les branches d'un arbre sur la grand route, et tous les passants lui jetaient des pierres. Les éperviers du désert la frôlaient et tournaient autour d'elle.

La nouvelle de la catastrophe arriva en Angleterre, et provoqua une clameur générale. La douleur publique n'avait d'égale que la publique indignation. La Reine, dans une lettre à Miss Gordon, donna carrière aussitôt à ses propres sentiments

et à ceux de la nation : « *Comment vous écrire, s'écria-t-elle, comment essayer d'exprimer ce que je sens ? Penser que votre cher, votre noble, votre héroïque frère, qui a servi sa Patrie et sa Reine si sincèrement, si héroïquement, avec un sacrifice de soi si édifiant pour le Monde, n'a pas été secouru ! Que les promesses de renfort n'ont pas été tenues, — promesses que j'ai moi-même si souvent et si constamment représentées à ceux qui lui avaient demandé de partir, — c'est pour moi un chagrin inexprimable. En vérité, cela m'a rendue malade... Voulez-vous exprimer à vos autres sœurs et à votre frère aîné ma sympathie sincère, et ce que je ressens si vivement, la tache que laisse sur l'Angleterre le sort cruel, quoique héroïque, de votre cher frère ? » En réponse, Miss Gordon offrit à la Reine la Bible de son frère, qui fut placée dans les couloirs de Windsor, ouverte, sur un coussin de satin blanc, et enfermée dans une vitrine de cristal.*

Entre temps, Gordon était proclamé dans tous les journaux martyr national ; des services officiels furent célébrés en son honneur à Westminster et à Saint-Paul ; une gratification de 20 000 livres fut attribuée à sa famille, et une grosse somme réunie par souscription pour constituer une fondation charitable qui devait porter son nom. Le courroux et l'exécration s'abattirent, en particulier, sur la tête de M. Gladstone. On le traitait, ou peu s'en faut, d'assassin ; c'était un traître, un scélérat sans cœur, qu'on avait vu au théâtre le soir même où la mort de Gordon avait été connue. L'orage passa ; mais M. Gladstone eut bientôt à tenir tête à une crise encore plus sérieuse. De toutes parts ce ne fut bientôt plus qu'un cri : l'honneur national serait irrémédiablement flétri, si le Mahdi restait en paix le maître de Khartoum ; le Corps expéditionnaire devait être aussitôt employé à châtier le faux prophète et à conquérir le Soudan. Mais c'est en vain que les impérialistes tempêtèrent, en vain que lord Wolseley écrivit force dépêches prouvant à satiété que laisser le Mahdi insoumis impliquait la ruine de l'Égypte, en vain que lord Hartington finit par s'apercevoir qu'il en était arrivé à la même conclusion. Le vieillard tint bon. A ce moment précis, un conflit survint avec la Russie au sujet de la frontière d'Afghanistan ; et M. Gladstone, ayant fait remarquer que tous les soldats disponibles pouvaient être nécessaires d'un moment à l'autre, en cas de

guerre européenne, rappela d'Égypte lord Wolseley et son armée. La question russe fut résolue. Le Mahdi demeura souverain seigneur du Soudan.

Et pourtant ce n'était pas du côté du Madhi que soufflait le vent de l'avenir. Six mois plus tard, alors qu'il touchait à l'apogée de sa puissance, il mourait et le Khalife Abdullahi régnait à sa place. L'avenir était au major Kitchener et à ses mitrailleuses Maxim-Nordenfeldt. Treize ans plus tard, l'empire du Mahdi était anéanti à jamais dans la gigantesque hécatombe d'Omdurman. Après quoi l'on jugea convenable de célébrer une cérémonie religieuse au palais de Khartoum en l'honneur du général Gordon. Quatre chapelains, appartenant aux cultes catholique, anglican, presbytérien et méthodiste, officièrent et, à la fin, des clairons soudanais exécutèrent le *Demeurez avec moi*, cantique favori du général.

Tout le monde reconnut qu'enfin le général Gordon était vengé. Qui oserait en douter ? Il est possible que le général Gordon lui-même, feuilletant, en quelque lointain Nirvana, les pages d'une Bible imaginaire, eût risqué une remarque satirique. Mais le général Gordon avait toujours eu l'esprit de contradiction, et même quelque dérangement du cerveau, tout héros qu'il était ; et d'ailleurs, il n'était plus là pour contredire... En tout cas, tout avait fini le mieux du monde, par le glorieux massacre de vingt mille Arabes, par un accroissement considérable de l'Empire britannique, et par une promotion dans la Pairie pour sir Evelyn Baring.

LYTTON STRACHEY.

Texte français de JACQUES DOMBASLE.

---

## SOUVENIRS

---

# TROIS AUDIENCES DE LÉON XIII

### PREMIÈRE AUDIENCE

43 mars 1890.

La première audience pontificale, que j'avais eu quelque peine à obtenir, me fut enfin accordée.

A onze heures précises, nous arrivions, ma femme et moi, au Palais. Quand eut été reconduit le vieux cardinal Serafini (je le vois encore passer dans son grand manteau, sa tête blanche toute penchée), on m'appela. Nous entrâmes, introduits par Mgr della Volpe, le camérier secret et le camérier participant, dans un salon assez exigü, au fond duquel, entre une table et une chaise, était un haut fauteuil, aux lourdes sculptures, sommé de la tiare et des clefs. Dans ce fauteuil, le Souverain-Pontife, en soutane blanche, et coiffé d'une calotte blanche. Par-dessus sa soutane, il a mis deux espèces de vestons de flanelle également blanche, ouverts et laissant voir la grosse croix pectorale d'or : sur les épaules, une pièce d'étoffe rouge, bordée d'un galon d'or, qu'on vient de lui apporter, comme si subitement il avait eu froid. La tête est puissante, le front est magnifique, les yeux étincellent et vraiment illuminent; sous le nez très grand et très fort, une bouche largement fendue comme en balafre, des lèvres fines, noirâtres, violacées, couleur de mûres; les mains décharnées, exsangues, transparentes. Une cire.

Nous faisons les trois génuflexions protocolaires. Ma femme a amené notre petit garçon alors âgé de trois ans et demi, à qui elle a fait faire des répétitions, en lui disant et lui redisant : « Tu embrasseras le soulier du Monsieur. » A la première génuflexion, près de la porte, elle l'aide à se relever. A la deuxième encore, au milieu de la chambre. Mais, à la troisième, aux pieds du Pape, trop émue, elle oublie. L'enfant tombe assis, et, tout ébloui par les armes brodées sur la mule, il s'obstine à les gratter, en tirant à lui pour la baiser, suivant sa leçon. Le Saint-Père sent, à la fin, quelque chose, et se baissant, il le redresse, le place tout près de Lui, et l'interroge gaiement : « Oh ! cher *bambino* ! *Come ti chiama* ? Comment t'appelles-tu ? — Jean, répond la mère. — Ah ! *Giovanni*. N'avez-vous que celui-là, ma fille ? » Détail qui, évidemment, n'aurait d'intérêt que pour nous, s'il ne me servait à donner une idée de l'étonnante mémoire de Léon XIII. Je ne revis le Souverain-Pontife que dix-huit mois après. Une des premières paroles qu'il m'adressa fut pour s'informer avec bonté de la santé des miens. « Comment va, me demanda-t-il, *quel piccolo Papa* ? ce petit Pape ? » Chargé de tous les soucis du gouvernement de l'Église, Léon XIII se souvenait que l'innocent bébé était, le jour où il l'avait entrevu, comme l'auguste vieillard, *vestito di bianco*, vêtu d'un costume de drap blanc !

Le Saint-Père engagea l'entretien en disant : « J'ai appris seulement hier soir que vous aviez le désir de me voir. » Je m'excusai : si j'avais été indiscret, c'est que je ne pouvais quitter Rome sur un plus grand souvenir, et que j'étais obligé de partir presque dans l'instant, pour être le 13, à Berlin, et y suivre les travaux de la Conférence ouvrière.

— Comme délégué ?

— Non, Très Saint-Père. Mais j'y retrouverai M. Jules Simon, président de la Délégation française, qui m'honore de sa bienveillance.

— M. Jules Simon, reprit le Pape avec conviction, est un homme de beaucoup de mérite. Nous connaissons quelques-uns de ses livres.

Et il me fit l'éloge de l'écrivain, non sans quelques réserves sur les idées de Victor Cousin, dont il me parut bien que Jules Simon lui-même avait sa part. Déjà, dans l'antichambre, le camérier participant m'avait exprimé le regret que le philo-

sophe ne fût pas *chrétien*. « Oh ! avais-je répondu, il est si près de l'être ! » Je pensais au mot de Mgr Dupanloup : « Jules Simon sera cardinal avant moi ! »

Par la transition de Jules Simon orateur, et de ce que son éloquence a de singulièrement persuasif, nous en venons au rôle qu'il ne saurait manquer de jouer dans la Conférence, et à la Conférence elle-même. Le Pape me laisse entendre qu'il a peu d'espoir que cette réunion aboutisse à un résultat sérieux.

— Dans ma situation, je ne pouvais rien faire, reprend Léon XIII. Non pas qu'on ne m'ait rien demandé. Au contraire, j'ai été invité. Mais je ne pouvais pas envoyer de représentants. Du reste, la partie législative ne nous regarde pas. Notre rôle, à nous, est tout moral, nos moyens d'action sont tout moraux. Mais c'est la grosse question de ce temps. Il faut aller chercher là où ils sont, dans l'esprit de soumission, les principes de stabilité. C'est le devoir et l'intérêt des Princes. Je l'ai dit, et je vais le répéter. Je travaille à une Lettre qui sera peut-être publiée pendant la durée même de la Conférence. J'y travaille. Si je puis finir...

L'audience est terminée. Ce n'a guère été qu'une présentation.



J'eus ma deuxième audience, qui, en réalité, fut la première, car ce fut celle où le Souverain-Pontife aborda le sujet qui le hantait depuis le début de son règne, le jeudi 19 novembre 1891. Dans l'intervalle, il s'était produit un événement qui avait fait beaucoup de bruit, un an auparavant. Le 12 novembre 1890, le cardinal Lavigerie, recevant à sa table, officiellement, en l'absence du gouverneur général, l'amiral Duperré et son état-major, avait porté son fameux toast d'Alger, qu'avait appuyé une *Marseillaise* inattendue, exécutée par la musique des Pères blancs. Cet événement n'avait pas été fortuit ; ce n'avait nullement été une fantaisie du bouillant et brillant cardinal, bien plus discipliné, dans le fond, que ses allures le faisaient croire.

Déjà, le cardinal Pecci, évêque de Pérouse, dans sa lettre pastorale de 1876 sur *l'Eglise catholique et le dix-neuvième siècle*, puis dans sa seconde lettre sur *l'Eglise et la civilisation* pour le carême de 1878, avait formulé selon l'axiome de saint Paul

sa doctrine politique : « Tout pouvoir vient de Dieu », ou : « Il n'est pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu. » — *Omnis potestas a Deo. Non est potestas nisi a Deo.* — Dès 1881, Léon XIII l'avait confirmée et exposée dans l'Encyclique *Diuturnum sur le Principat politique*. Après avoir montré que la guerre menée contre l'Église par les États modernes avait conduit où elle devait conduire, à la lutte contre les autorités civiles elles-mêmes, à la rébellion contre toute autorité, il déclarait expressément admettre l'élection, la formation du pouvoir par le suffrage; pouvoir qui sera, d'ailleurs, indifféremment d'un seul ou de plusieurs, et qui, sous réserve de la justice, existera légitimement, quel que soit le régime, sans que la doctrine catholique y contredise et y répugne.

Un peu plus tard, en 1885, dans l'Encyclique *Immortale Dei*, le Saint-Père avait répété encore : « Le droit de commander n'est pas lui-même nécessairement lié (le texte latin est très fort : *copulatum*) à aucune forme de l'État, qui peut assumer l'une ou l'autre, toujours *salvâ justitiâ*, la justice sauve, et pourvu qu'elle procure l'utilité et le bien commun. » En même temps il s'était tourné vers la France, d'abord par une sorte de penchant naturel qu'avait renforcé son passage à la Nonciature de Bruxelles, et puis parce que la politique religieuse, ou plutôt antireligieuse, ou du moins anticléricale, de la République sollicitait et retenait plus spécialement son attention. Dans le cours de ces dix années, de 1880 à 1890, les incidents s'étaient accumulés : si le gouvernement français s'était laissé glisser à un état d'hostilité de plus en plus violente, n'était-ce pas que ses membres, pris de plus en plus à gauche, croyaient à la fable du Trône et de l'Autel, s'imaginaient que l'Église faisait le jeu des monarchistes ? Ne serait-ce donc pas le cas de passer de la théorie à la pratique, en application de la maxime de saint Paul ? L'Église, elle, ne fait la guerre à aucun gouvernement. Elle n'en préfère aucun, elle n'en repousse aucun. Là où il y a monarchie elle accepte la monarchie, et la démocratie là où il y a démocratie. Elle ne recommande pas de se détacher de l'une pour se rattacher à l'autre : ce qu'elle veut, c'est n'être attachée ni à l'une ni à l'autre. Ce qu'elle veut, c'est chacun chez soi, l'Église chez elle, l'État chez lui, et entre eux, aux points où il y a contact, où il peut y avoir friction, en ces matières qu'on peut dire mixtes,

l'entente pour la paix, dans un mutuel respect. De la combinaison de ces deux idées est née la politique de Léon XIII envers la France. Elle n'a pas été anti-monarchiste, elle n'a pas été pro-républicaine, mais catholique purement et simplement.

Le toast d'Alger fut le coup de cloche qui l'annonça, peut-être un peu fort, mais non à l'insu et non sans le consentement du Souverain-Pontife; ce n'est pas assez dire, il faut dire : mais sur son invitation. Au printemps de 1891, voyageant dans l'Afrique du Nord, j'eus l'occasion, que je n'avais pas manqué de provoquer, d'aller rendre visite au cardinal Lavigerie, près de Tunis, à la Marsa. Je passai chez lui une heure dont toutes les minutes me sont demeurées présentes, et que l'évocation d'une scène pittoresque n'a cessé de me faire revivre. Comme je descendais du train, au sortir de la petite station, je regardais autour de moi, hésitant entre les deux villas seigneuriales que j'apercevais, l'une propriété du Bey, l'autre résidence de l'Archevêque. Je fus interpellé d'une voix obligeante. C'était un capucin entre deux âges, rond et rubicond, l'air fureteur et curieux, dont la robe n'était pas dans sa première fraîcheur et se maculait sur la poitrine de larges traces de tabac à priser. Il me demanda ce que je cherchais, je le lui dis, et tout de suite je fus dans sa confiance. Justement, il allait aussi chez le Cardinal, nous allions donc faire route ensemble. Il était, racontait-il, un familier de la maison, on n'y jurait que par lui; aussitôt qu'il paraissait, sans qu'il sonnât de la trompette, toutes les murailles tombaient et toutes les portes s'ouvraient. Ce jour-là même, l'Archevêque l'attendait pour régler une affaire dont il ne voulait pas décider avant d'avoir pris son conseil.

Tout en marchant, le bon Père pérorait à perte d'haleine, et de plus en plus familier, me serrant le bras, me bourrant de petits coups pour ponctuer ses dires. De distance en distance, nous rencontrions quelque ouvrier qui se rendait au travail, ou quelque oisif qui flânait au soleil. En digne franciscain des ruelles napolitaines, mon compagnon de fortune s'arrêtait, plaisantait l'un, gourmandait l'autre sur la conduite d'une sœur qu'il l'accusait de ne pas surveiller assez soigneusement. Puis il me rejoignait et me dévidait toute l'histoire, avec précisions d'âge, d'origine, de domicile, de métier, description de

la personne, portrait moral, état civil et signalement complet.

A force de bavarder et d'écouter, nous arrivâmes à l'enclos qui précède et entoure la villa. Le capucin fit halte en cet endroit, et presque une station, tant sa pose était recueillie. D'un geste circulaire, embrassant les plantations de vigne :

— Qu'ils sont beaux, s'écria-t-il, tes tabernacles, ô Israël ! Si nous avions le temps, je vous mènerais au cellier que vous voyez là-bas. Le père gardien est de mes amis : il nous ferait boire une fine bouteille. Mais c'est impossible. Le Cardinal serait trop ennuyé de mon retard. Je suis sûr qu'il s'impatiente déjà.

Le seuil de la villa franchi, on nous introduisit tous les deux dans un grand salon, où se trouvaient quelques personnes. Au bout de cinq ou six minutes, l'archevêque de Carthage sortit d'une pièce voisine, colossal, majestueux, tout rouge, rouge de la tête aux pieds, rouge des gants à la chaussure, le chef couvert du bonnet à la Jules II, la large barbe étalée sur la large poitrine. M'apercevant, il vint à nous, et, après une phrase de bienvenue, me dit de le suivre. Le capucin eut l'air tout déconfit. Sa mine piteuse me toucha :

— Éminence, murmurai-je, le Père, qui m'a servi de guide jusqu'à vous, m'a assuré que Votre Éminence avait hâte de le voir, et qu'au surplus il ne serait pas long. Peut-être voudrez-vous le recevoir le premier.

— Lui ! gronda, ou rugit le Cardinal, vous ne le connaissez pas ! C'est le plus grand menteur de mes deux diocèses. Mais, au fait, débarrassons-nous-en... Allons ! ajouta-t-il, en se tournant vers le moine qui faisait la plus comique figure de Jean qui pleure et Jean qui rit, moitié figue et moitié raisin, allons, pa-se ! Mais je t'avertis que si, cette fois, tu abuses, si tu veux t'éterniser, c'est moi qui vais te mettre dehors.

Il ne s'écoula qu'un petit moment. Tout à coup on entendit des bruits de voix, un piétinement, une bousculade ; l'un des battants de la haute porte céda, et l'on vit rouler une masse brune, poussée par une masse rouge d'où s'élevait, impérieux et jovial, le cri répété : « Va-t'en, bavard, canaille ! mais va-t'en donc ! » Et la chose brune se redressait, pour plonger de nouveau en des révérences qui, toutes cérémonieuses qu'elles voulaient être, sentaient un peu le polichinelle. L'Archevêque la planta là, et me fit entrer.

Maintenant, je me borne à copier mon carnet. Je transcris scrupuleusement, certain que je suis de la fidélité de mes notes. Avant même de retourner à Tunis, je demandai au chef de gare de me donner un coin où je pusse être tranquille. Il m'offrit sa salle à manger, et, sur sa table, j'enregistrai, tout chaud encore, cet entretien qui, quoi qu'on lise, ne reproduit que des paroles prononcées *in verbis ipsissimis* par mon illustre interlocuteur. J'étais loin alors de penser qu'une alliance unirait un jour sa famille à la mienne ; bien que j'aie été, dans plusieurs occasions, pour établir ou rétablir la vérité d'après son propre témoignage, tenté d'imprimer ses déclarations, et que j'y aie fait quelquefois une allusion ou des emprunts, jusqu'à présent, je les ai gardées en majeure partie inédites. Les voici intégralement :

## AUDIENCE DU CARDINAL LAVIGERIE. A LA MARSA

1<sup>er</sup> mai 1891.

Le Cardinal me dit d'abord :

— Je vous connais peut-être un peu plus que vous ne le croyez.

— Moi aussi, Éminence, je suis assez renseigné. Je pourrais vous citer le texte de la dépêche que vous avez envoyée au conseiller de notre ambassade près le Saint-Siège, en quittant Rome après avoir vu le Pape... Votre Éminence sait alors, sans doute, qu'il y a six semaines, j'y étais encore, et que j'ai fourni aux prélats de l'entourage pontifical quelques arguments contre la thèse de Mgr Freppel.

LE CARDINAL. — Arguments, soyez-en sûr, qu'on ne demandait qu'à utiliser, et qui ont été les bien reçus. Mais il se passe en ce moment quelque chose d'assez étrange. Je ne sais si vous avez lu les deux brochures qui ont paru tout récemment, celle du comte Soderini et celle du P. Ballerini, jésuite.

Moi. — Je connais celle du comte Soderini pour avoir assisté à sa préparation.

LE CARDINAL. — Oh ! celle du P. Ballerini est beaucoup plus importante, du point de vue catholique. Le comte Soderini n'a envisagé que le côté politique. Le P. Ballerini est le théologien romain par excellence. Voilà la pensée de la Cour de Rome. Le Pape a revu personnellement les deux brochures.

Rien n'a passé sans son agrément. Il semble pourtant qu'il y ait un temps d'arrêt et cette hésitation peut s'expliquer. Ils' est produit une scission parmi les catholiques de France. Les uns se sont rangés de notre côté ; les autres nous ont accusés de trahir et marquent leur mécontentement. Je n'avais pas été sans le prévoir et je l'avais dit au Saint-Père : « C'est pour mes œuvres que je crains, et mes œuvres sont ma vie. » Je dois dire que le Pape m'a répondu tout de suite : « Pour l'esclavage, je vous ôte ce souci. Je vais ordonner une quête dans l'univers entier. » Et il l'a fait. La quête n'a pas produit les milliards qu'il faudrait, mais quelques millions, et c'est bien quelque chose pour commencer.

« J'ai voulu, avant de m'engager, consulter Mgr Livinhac, qui est un prêtre admirable, qui a été emprisonné dans la région des Grands Lacs, menacé d'être décapité, puis d'être noyé. Il est, pour mes œuvres africaines, mon successeur désigné. — « Éminence, m'a-t-il répondu, du moment qu'il s'agit de la rénovation de l'Église catholique, je pense que nous n'avons pas le droit d'hésiter. — Mais ce sont vos œuvres que je sacrifie ! — Nous ne pouvons pas hésiter (1). »

« Ah ! le toast que j'ai porté [à l'escadre], et surtout l'exécution de *la Marseillaise*, ont fait un beau tapage ! J'ai reçu des lettres incroyables. Songez donc : *la Marseillaise* exécutée par la musique des Pères blancs, chez un cardinal ! C'est pour cela, sans doute, qu'il est rouge ! Hier, j'avais en visite, parmi les officiers de l'escadre, le fils de Douville-Maillefeu, et je lui citais un mot de son père sur mon compte. Il m'avait accusé, à la Chambre, de violer la liberté de conscience des bons Pères, en les forçant à exécuter *la Marseillaise* sur des trombones. « Votre père, monsieur, devrait savoir qu'un évêque africain, quand il veut faire de la musique, réquisitionne d'abord *tous les serpents* de son diocèse. »

(1) Le cardinal Ferrata a écrit, dans ses *Mémoires* (t. II, p. 33) : « Il est possible que l'illustre cardinal ne prévît pas à ce moment les oppositions acharnées, les injures, les outrages que lui valut dans la suite son initiative ; peut-être encore ne prévoyait-il pas les pertes financières que par une vengeance mesquine les monarchistes français infligeraient à ses œuvres africaines. Je serais porté à le croire d'après les conversations que j'ai pu avoir avec lui à Rome ; mais qu'importe ? Quand bien même il aurait prévu tous ces futurs déboires, son courage n'en eût pas été moindre, ni moins empressée sa déference aux désirs du Pape. » — Les paroles rapportées ci-dessus, — et rapportées littéralement, — prouvent, au contraire, que Mgr Lavigerie avait tout prévu.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! me l'a-t-on assez reproché le sang impur ! « Éminence, m'a écrit une vieille douairière, comment ! vous, un évêque français, vous, un des plus anciens entre les évêques de France, vous faites jouer cet air abominable aux accents duquel toute ma famille a été guillotinée, l'air qu'on jouait au pied de l'échafaud de notre saint Louis XVI ! »

« Les plaintes de M. Lucien Brun ont été bien plus vives et bien plus âpres encore. Mais il parlait surtout de la fameuse lettre au Comte de Chambord publiée par M. de Vanssay. Il ne m'a accusé de rien de moins que d'avoir déshonoré le Comte de Chambord, en lui reprochant soit de ne pas avoir fait son devoir, soit de ne pas l'avoir connu, dans cette phrase : « Il n'a pas voulu être roi. » Par exemple, j'ai répondu de la bonne encre à M. Lucien Brun. La lettre commence par ces mots : *Tu quoque !* car nous avons été très liés ensemble. Puis je lui raconte dans quelles circonstances j'avais été amené à écrire au Comte de Chambord, et ce qui s'en était suivi. C'est sur l'invitation formelle de Pie IX que je m'étais engagé, comme je me suis engagé cette fois avec l'autorisation formelle de Léon XIII. Je vis à Marienbad le Comte et la Comtesse de Chambord. Le pouvoir était vacant. Il s'agissait de le prendre. Je le dis au Comte de Chambord. Lui et la Comtesse (le Cardinal dit : sa femme), lui, et sa femme plus que lui encore, se débordèrent, déclinerent, refusèrent. L'occasion n'était pas venue : on ne pourrait pas faire à la France tout le bien qu'on voudrait. J'insistai : « Je suis né près de Pau, dans le pays de votre aïeul Henri IV. Permettez à un Pyrénéen de vous dire qu'Henri IV n'eût point parlé comme vous, Sire. » Le Comte de Chambord ne crut pas devoir changer d'avis. Je partis de Marienbad directement pour Rome. Je vis le pape Pie IX. Je lui répétai les paroles du Comte de Chambord. Pie IX fut bouleversé. Il prit entre ses mains sa tête vénérable. « *Ah ! che scempiaccio !* s'écria-t-il par deux fois. *Ah ! che scempiaccio ! Perde se stesso e perde noi !* »

« Voulez-vous, demandé-je dans ma lettre à M. Lucien Brun, voulez-vous que je publie cette lettre ? Ou préférez-vous la publier vous-même ? Faites de cette lettre tel usage qu'il vous conviendra. »

« On l'a gardée [la lettre] très prudemment, mais elle

existe (1). Je vous le dis, monsieur Benoist, parce que je sais qui vous êtes et ce que vous pourrez tirer, — plus tard, — de ce petit fait historique.

Moi. — Oh ! Éminence, je ne fais pas d'interview.

LE CARDINAL. — Je le sais, je le sais, et c'est pourquoi je vous parle comme je le fais. Je tenais beaucoup à vous voir... En un mot, la République existe, et rien ne paraît possible qu'elle.

« C'est pour cela que j'ai parlé et que j'ai fait jouer *la Marseillaise*. Sur le gros public, sur les imbéciles, *la Marseillaise* a fait plus d'effet que mon discours. Pourtant, je l'avais écrit et je l'ai lu. Je l'ai lu, bien que j'eusse aimé mieux l'improviser : il aurait eu plus d'accent. Mais je voulais que ce détail transpirât et qu'on attachât par conséquent à mes paroles une plus grande signification. J'avais prévenu l'amiral Duperré, qui était à table à côté de moi. Je lui avais dit : « Tout à l'heure, je vous adresserai quelques mots qui feront du bruit. » Demain, je vais [de nouveau] déjeuner avec lui chez le Résident. Je lui demanderai, comme je le lui avais déjà demandé devant le général Leclerc : « Eh bien ! mes paroles ont-elles fait assez de bruit ? » Mais pourquoi *le Temps*, après de bons articles au début, en a-t-il fait deux [autres] où il dit que nous voulons nous emparer de la République dans des desseins réactionnaires ? Pourquoi les catholiques qui pensent que j'ai raison ne marchent-ils pas ? Pourquoi Piou n'a-t-il pas publié son entretien avec le Pape ? J'en connais le fond par une personne qui l'a vu au sortir de son audience et à laquelle il s'est ouvert dans son émotion. Pourquoi ne l'a-t-il pas publié ? Je me suis dit : Si Piou publie son entretien, il triomphe ; s'il ne le publie pas, tout est à refaire.

Moi. — Éminence, je puis vous affirmer, pour avoir vu la lettre de M. Piou, qu'il a sollicité de la Cour romaine et, je crois, du cardinal secrétaire d'État, l'autorisation de parler. S'il s'est tu, c'est, apparemment, que l'autorisation n'est pas venue.

LE CARDINAL. — Mais il ne fallait pas la demander, cette autorisation ! Comment voulez-vous que le Pape la donnât ?

(1) J'ai, — plus de vingt ans après, il est vrai, — prié M. Joseph Lucien-Brun de vouloir bien rechercher dans les papiers de son père cette lettre du cardinal Laviege. Il ne l'y a pas retrouvée.

Est-ce que le Pape donnera jamais des autorisations de ce genre?

Moi. — C'était mon avis, Éminence. A mon sens, M. Piou n'aurait pas dû craindre de compromettre un peu le Pape.

LE CARDINAL. — Eh! le Pape ne demandait qu'à être compromis! On ne l'a pas fait, et les influences hostiles de la Curie s'exercent à notre grand dommage. Vous avez vu Mgr Ferrata? Je l'aime beaucoup. J'espère qu'on nous le donnera comme nonce en France, bien que l'affaire n'aille pas toute seule et qu'on retarde indéfiniment le Consistoire où Rotelli doit recevoir le chapeau. Ce Rotelli! Ne s'est-il pas avisé de dire que je n'étais pas l'organe de Léon XIII, que je parlais en mon nom personnel, de mon propre mouvement! Il aurait mérité que je lui donnasse, et j'ai eu envie de lui donner l'*accollafissazione* (d'*accollare*, prendre au collet?).

Moi. — Ne s'est-il pas montré inférieur à sa mission?

LE CARDINAL. — Il s'est conduit comme un gamin de douze ans ne le ferait pas. Mais c'est l'enfant de cœur du Pape [l'enfant de cœur] (le cardinal Lavigerie sourit), si l'on peut se permettre ce calembour.

Moi. — Savez-vous, Éminence, si M. de Mun est à Rome? Il se proposait d'aller déclarer au Pape son intention de ne s'occuper désormais que de questions sociales.

LE CARDINAL. — Il fera bien [après l'expérience du boulangisme]. Mais on l'a fait prier de retarder son voyage.

Moi. — Puis-je vous demander aussi si vous avez des renseignements sur le voyage de M. Léon Say et s'il a obtenu ou demandé une audience?

LE CARDINAL. — Je ne le sais pas positivement, et je ne le crois pas.

Moi. — Il en avait eu une, il y a quelques années. En revanche, pendant la période boulangiste, M. de Marcère n'avait pas été reçu.

LE CARDINAL. — Le Pape ne voulait pas embrouiller d'avantage une situation qui l'était déjà assez. Il est un peu aujourd'hui dans les mêmes dispositions, et je crois qu'il ne tient pas à recevoir des hommes politiques. Il craint qu'on ne lui fasse dire ce qu'il ne veut pas dire, ou qu'on ne répète pas exactement ce qu'il aura dit. Toutefois, je puis vous dire qu'il a reçu M. de la Rochefoucauld. Quant à Mgr Freppel, il n'a pas

eu beaucoup de succès. Oh ! non, pas grand succès ! Sûrement, le Pape ne lui a pas ménagé ce qu'il voulait lui dire... Maintenant, que voulez-vous ? J'ai donné le branle. Ce n'est pas moi qui, de l'Afrique, puis diriger le mouvement. Il faudrait qu'un des évêques français, et des plus considérables, s'en chargeât. L'homme désigné, ce serait l'archevêque de Paris... Désigné par sa fonction, car il n'est nullement l'homme du rôle. C'est un saint homme, un homme d'une piété parfaite, mais... c'est un Richard, ce n'est pas un Richelieu. Lors de sa nomination, j'exprimai ainsi mon jugement sur son compte : « Admirable aumônier pour un couvent de religieuses : prudent, discret, ponctuel dans tous les exercices... »

Moi. — Je l'ai vu à Rome, pendant, son *ricevimento* à l'ambassade, après l'imposition du chapeau. Au moins le cardinal Foulon remerciait : le cardinal Richard, pas même.

LE CARDINAL. — Oh ! Mgr Foulon n'a pas non plus tout ce qu'il faudrait. Il est trop froid. Il faudrait de la chaleur. La lettre de Mgr Richard ? Oui, ceci, cela. J'y ai adhéré, en la remettant au point, et en rappelant la véritable doctrine de l'Église, le véritable enseignement de Léon XIII. Le Pape a dit ceci. Le Pape a écrit cela.

Moi. — Il faut, selon Votre Eminence, que les conservateurs s'unissent aux républicains modérés, qui considèrent la République non comme un dogme, mais comme une réalité ; comme une nécessité de fait, pour faire face aux radicaux.

LE CARDINAL. — Oui, certainement, il le faut. Il faut que tous ensemble fassent front aux radicaux. C'est là le but. Et c'est le moyen. Sinon, les uns et les autres seront mangés. »

Outre qu'elle fixe un point d'histoire intéressant, la démarche faite jadis par l'archevêque d'Alger auprès du Comte de Chambord, sur l'ordre de Pie IX, cette conversation du cardinal Lavigerie précise dans quelles conditions, après quelles hésitations, et avec quelles inquiétudes pour l'avenir de ses œuvres, il s'était, à la demande de Léon XIII, engagé dans la tentative hasardeuse d'un rapprochement, ou, — le mot serait plus exact, — d'une pacification avec la République. Qu'offrait le Pape ? L'assurance que l'Église n'était en principe, en doctrine, irréconciliablement opposée à aucune forme de gouvernement ; et qu'attendait-il en échange ? Que le gouvernement républi-

cain cessât de la traiter en ennemie. Il n'allait pas beaucoup plus loin, et même jusque-là il ne s'était avancé qu'avec prudence, non sans être entouré d'avis qu'il devait supposer éclairés. Avant le toast à l'escadre, il s'était fait remettre par Mgr Ferrata, encore secrétaire des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, un rapport circonstancié; il avait consulté Mgr Richard, archevêque de Paris, et Mgr Foulon, archevêque de Lyon; il avait appelé à Rome Mgr Place, archevêque de Rennes. Dans le premier semestre de 1891, les événements s'étaient précipités: l'écho des paroles d'Alger s'était prolongé en agitation parmi les catholiques de France divisés sur la question politique et qui se formaient en deux camps pour et contre. M. Pion avait groupé *la Droite constitutionnelle*, Mgr Richard, *l'Union de la France chrétienne*. Les évêques protecteurs de l'Institut catholique de Paris, convoqués pour leur Assemblée annuelle les 18 et 19 novembre, étendaient leurs délibérations ou leurs causeries à un sujet qui ne figurait pas à l'ordre du jour, mais le dominait. Ce même jeudi 19 novembre 1891, j'étais, pour la deuxième fois, reçu en audience privée par le pape Léon XIII, et, je le répète, cette deuxième audience était en fait la première, car ce fut celle où pour la première fois le Souverain-Pontife me parla de la situation en France et de l'attitude qu'il avait résolu d'adopter vis-à-vis d'elle. Ici aussi, je copie littéralement les notes prises au sortir du Vatican.

## DEUXIÈME AUDIENCE PRIVÉE DU PAPE LÉON XIII

Judi 19 novembre 1891.

On vient me chercher dans la salle d'attente des audiences dites « semi-publiques », où il y a sept ou huit personnes. Un camérier, qui ressemble à Anatole de la Forge, me conduit, à travers la salle du Trône où se tiennent deux gardes-nobles, deux autres camériers et quelques prélats parmi lesquels Mgr Marini, jusqu'à la porte où se trouve Mgr della Volpe. J'ai vu passer le cardinal Zigliara, petit, dans son habit de dominicain, avec un manteau noir, portant seulement une calotte rouge comme insigne de sa dignité.

J'entre, précédé de Mgr della Volpe, qui me nomme. C'est la petite salle oblongue des audiences particulières. Le Pape

est là comme la première fois sur sa chaise haute et carrée, mais il me semble plus affaîssé. Je le trouve surtout plus décoloré, plus pâle, plus cire encore. Les points brillants, les taches que faisaient, il y a deux ans, les yeux extraordinairement vifs, se sont effacés. Ils ne sont pas éteints, ces yeux, comme ceux des vieillards dont la fin est toute proche, mais pourtant, par comparaison, ils contiennent moins de lumière et dénoncent moins de vie. La bouche, largement fendue, fait comme une balafre noire. Le front demeure magnifique; c'est lui surtout qui, maintenant, attire le regard. Toute la tête est en équilibre parfait, mais elle penche néanmoins en avant, lorsque le Pape parle et lorsqu'il écoute, comme s'il avait de la difficulté à entendre.

LÉON XIII. — Approchez, me dit le Saint-Père. Vous êtes écrivain, en France? Où écrivez-vous?

MOI. — Très Saint-Père, au *Temps* principalement, et à la *Revue bleue*.

LÉON XIII. — Ah! oui, le *Temps*... Et vous avez désiré me voir...

MOI. — J'ai déjà eu l'honneur d'être reçu par Votre Sainteté, il y a dix-huit mois, le jour de mon départ pour Berlin, où j'allais rejoindre M. Jules Simon à la Conférence ouvrière.

LÉON XIII. — *Già*, Jules Simon..., la Conférence ouvrière de Berlin... Oui... Mais la France... Ah! ce qu'il faudrait en France, ce serait une politique modérée, conservatrice, qui réunirait tous les honnêtes gens... Il ne faudrait pas que le gouvernement fût aux francs-maçons, aux radicaux. La France est un pays catholique, très chrétien, et ne veut pas une politique radicale...

MOI. — Très Saint-Père, si le gouvernement osait faire cette politique modérée, il aurait derrière lui la majorité du Parlement.

LÉON XIII. — Oui, les Chambres, et aussi l'applaudissement du pays. — Le Pape s'anime beaucoup en parlant; ses joues se teignent d'une légère rougeur. Il reprend : — Mais il ne faut pas de radicaux.

Je glisse ici le nom de M. de Marcère, disant que je m'honore d'être de ses amis.

LÉON XIII. — Oui. Il a été ici. Il a été ministre sous MacMahon, n'est-ce pas?

Moi. — Ministre de l'Intérieur, par deux fois, Très Saint-Père.

LÉON XIII. — *Già*, ministre de l'Intérieur. Il est très conservateur ?

Moi. — C'est un républicain très modéré et un catholique pratiquant.

LÉON XIII. — Bon ; mais les ministres d'à-présent, pour quoi cèdent-ils aux radicaux ! La France ne veut pas la guerre à l'Église. C'est un bon pays, catholique, que la France. Je le sais !...

Moi. — Le ministère marque, sur ce point, trop de faiblesse.

LÉON XIII. — Oui, M. de Freycinet...

Moi. — M. de Freycinet, Saint-Père, fait une politique d'équilibre, tantôt à droite, tantôt à gauche. Il manque de résolution, ou plutôt il a des résolutions successives.

LÉON XIII. — Et M. Ribot ?

Moi. — M. Ribot est un homme de grand savoir, de haute valeur intellectuelle.

LÉON XIII. — Oui, mais de caractère ?...

Moi. — Saint-Père, il est obligé, par la composition même du Cabinet...

Le Pape sourit. Sa figure a déjà exprimé beaucoup de nuances de pensée, mais ses idées, aussi abondantes et aussi nettes que jamais, paraissent plus fugitives. Il est manifestement plus « nerveux » que lors de ma première audience (13 mars 1890). Il a d'abord marqué quelque surprise, puis de la curiosité.

« Mais Constans ? » me demande-t-il, avec un intérêt qui n'est pas sans malice, ni, chose plus singulière, sans sympathie. Pour tous les autres, il a dit « Monsieur ». Devant Constans, il le supprime.

LÉON XIII. — Mais Constans ? Il est franc-maçon ?

Moi. — Je ne sais pas, Très Saint-Père.

LÉON XIII. — Je ne sais pas non plus, je demande. Mais enfin, il a pris position contre les radicaux. Il est plus ferme que les autres.

Moi. — Saint-Père, il est très heureux et très habile. Quant à sa fermeté, il ne faudrait pas l'exagérer. C'est par-dessus tout un utilitaire. Sa devise, sa règle morale, ou amonale est : Réussir.

Les yeux de Léon XIII reprennent du vif. Il m'écoute, l'oreille tendue, la tête penchée et inclinée vers moi, tout le corps projeté, pour ainsi dire, dans un mouvement d'attention. Il dit, accentuant fortement, martelant presque :

LÉON XIII. — Voyez-vous, il faut constituer ce parti modéré. Il faut le constituer avec tous les hommes de probité, de science, de talent, pour que la France se relève et reprenne en Europe la situation qui doit lui appartenir, pour qu'elle recommence à être grande... Autrement, non, ce sera mauvais.

Le Pape s'anime de nouveau, ses joues à nouveau se colorent. Sa parole est chaude, mais hésitante. Les mots ne lui viennent pas, et je ne crois pas que ce soit par défaut de familiarité avec la langue française (je ne m'en étais pas aperçu l'an dernier), ni par prudence qui se surveille, mais plutôt parce que les idées passent plus vite. Il amorce d'un mot deux ou trois phrases qu'il ne continue pas. J'ai l'impression d'une sorte de bégaiement cérébral.

Moi. — Très Saint-Père, nous sommes un certain nombre d'hommes encore jeunes qui pensons à constituer ce grand parti modéré, à défendre par de nouvelles méthodes des idées déjà anciennes, à chercher ce terrain solide sur lequel pourra se placer le gouvernement modéré qui convient à la France modérée.

LÉON XIII. — *Già*. C'est très bien. Écrivez, parlez. La France ne veut pas la guerre à l'Église. (Il répète cette affirmation avec insistance.) Le sentiment monarchique en France (ici des mots sans étroite liaison entre eux sur les monarchistes, le parti monarchiste) est, de sa nature, conservateur. Et il y en a encore. (Textuel.)

Le Pape veut dire sans doute que le sentiment monarchique en France s'associe généralement au sentiment religieux.

LÉON XIII. — Mais c'est bien. Écrivez. Organisez-vous. Sur-tout cela. Organisez-vous.

Moi. — Saint-Père, nous avons déjà commencé. Nous aborderons la lutte aux élections prochaines, dans deux ans.

LÉON XIII. — Vous ? Pour la Chambre des députés ?

Moi. — Peut-être.

LÉON XIII. — De quel diocèse êtes-vous ?

Moi. — Du diocèse de Bayeux, en Normandie.

LÉON XIII. — Un bon pays ?

Mor. — Oui, Saint-Père, un pays sage et tempéré.

LÉON XIII. — Bien.

Mor. — Nous acceptons parfaitement toutes les directions contenues dans la lettre du cardinal secrétaire d'État et dans les déclarations du cardinal Lavigerie autorisées par Votre Sainteté.

LÉON XIII. — *Già*. Mais (et le Pape se ranime), mais il faut que ce soit vous, les laïques, qui preniez l'initiative. L'Église ne doit pas se désintéresser, et elle ne se désintéressera pas. Mais il ne faut pas qu'elle paraisse. En France, on n'aime pas que le clergé s'occupe de politique. La France ne veut pas du gouvernement des curés.

Le Pape sourit de nouveau, en parlant « du gouvernement des curés ». Dans le fond, il ne paraît pas désapprouver ce sentiment, en effet bien français. Puis, après une pause, il reprend :

LÉON XIII. — Il suffit des honnêtes gens, et la France, forte à l'intérieur, retrouvera en Europe le prestige que je désire tant lui voir. Vous avez des ennemis. Il faut avoir aussi des amis. Voyez ce qu'avaient fait quelques mois de politique sage... La Russie... Mais... si on change... Si les radicaux... Enfin !... On parle d'une grande discussion qui va avoir lieu à la Chambre... Le gouvernement... Dans l'affaire du 2 octobre (1), quatre cents Français ont été insultés, molestés. J'ai vu le vicaire général de Paris... Bureau, Boureau, oui... Il m'a dit qu'on était venu sur lui *col bastone* (la canne levée). Et je lui ai demandé : « Est-ce qu'on vous a frappé ? » Il m'a répondu : « Oui. » — Le Pape répète : — Frappé ! Frappé ! — Tout à coup, il fait effort et se redresse : — Ah ! mais, dit-il, est-ce que la France n'ose plus parler ? Si on avait insulté seulement trois ou quatre Français, votre gouvernement aurait eu le droit de réclamer. On en maltraite quatre cents, sans provocation, dans toutes les gares. Et l'on remercie presque le gouvernement italien !

Mor. — Saint-Père, le ministère français n'a peut-être pas bien connu les faits ?

(1) Un incident, en lui-même insignifiant, s'était produit au cours d'une visite de pèlerins français au Panthéon où est le tombeau de Victor-Emmanuel. Démentalement grossi, il avait provoqué des scènes pénibles et presque des troubles.

LÉON XIII. — Mais M. Ribot ?...

Expression de tristesse et aussi de fatigue. La porte s'ouvre. Mgr della Volpe s'avance. Dans l'antichambre, les camériers et les gardes nobles se forment en cortège. L'audience publique va commencer. Le Pape se lève. Je me lève. Il me prend la main et la garde. J'essaie de la retirer doucement, puis je crois m'apercevoir que Léon XIII cherche sur mon bras un point d'appui pour traverser la salle. Il marche tout courbé et de travers, le buste ployé.

LÉON XIII. — Ne parlez pas, me recommande-t-il, ne parlez pas de notre entretien dans les journaux.

Pendant quarante ans je n'en ai pas parlé. Aujourd'hui, je me crois relevé de ma promesse.

Peu à peu, je m'étais trouvé entraîné à sortir de mon rôle passif de spectateur: j'avais pris intérêt au jeu, qui s'était échauffé et, dans les derniers temps, passionné. Les polémiques des journaux étaient devenues violentes, souvent d'ailleurs à côté de la question ou sur la question sciemment ou non (car la mauvaise foi n'en était pas absente) posée tout de travers. Rentré à Paris dans la fin de novembre, j'en repartais dès le milieu de décembre, porteur d'une lettre de M. Ribot pour le comte Lefebvre de Béhaine. Que contenait cette lettre dont il me fut donné lecture? Je ne m'en rappelle pas exactement les termes, mais, en gros, j'ai gardé l'impression très nette d'une sorte de billet m'accréditant auprès de l'ambassadeur pour lequel j'avais si peu besoin d'introduction que je le voyais chaque jour et déjeunais ou dinais chez lui chaque semaine. M. Ribot le savait bien. Mais il ne semble pas y avoir attaché autant d'importance que moi, ni même y avoir mis l'intention que j'y ai vue : lorsqu'en effet, je lui en reparlai, beaucoup plus tard, après l'échec de la tentative pontificale, elle avait laissé si peu de place dans sa mémoire qu'il contesta d'abord l'avoir écrite. Pourtant, M. Lefebvre de Béhaine ne l'avait pas regardée ainsi. Au débarquer du train, de très bonne heure, sans même aller à l'hôtel, je courus au palais Rospigliosi. L'ambassadeur était encore à sa toilette. Je lui fis passer le message par le fidèle César. Il donna aussitôt l'ordre d'atteler et me conduisit lui-même au Vatican.

En ces jours agités de l'hiver 1891-1892, le Palais aposto-

lique était comme pris d'assaut par la furie française. C'était une course dans les escaliers. Ceux-ci pour « le ralliement », ceux-là contre, on y luttait de vitesse à qui devancerait l'autre, à qui forcerait le premier l'huis et l'oreille des personnages influents ou supposés tels. Il y eut de bons traits de comédie. Un soir, nous arrivâmes chez le cardinal Rampolla, le comte Soderini, Henri Lorin et moi. Mgr Freppel et d'autres, ecclésiastiques et laïques, y étaient déjà. Une petite coupure de *cinque lire* opportunément glissée dans la main du maître d'hôtel lui donna une idée. Il nous fit traverser la salle où attendaient l'évêque d'Angers et ses compagnons, pour entrer dans le salon contigu à celui où recevait le secrétaire d'État, généralement réservé à la noblesse romaine. Quand il se retira, nous entendîmes le prélat qui protestait et le digne serviteur qui répondait innocemment : *Che volete ! Monsignore, questi sono diplomatici !* (Que voulez-vous ! Monseigneur, ce sont des diplomates !)

Cependant, au milieu de tous ces débats et de toutes ces démarches, la situation avait mûri. Le 16 février 1892, parut l'Encyclique aux catholiques français, écrite en langue française, puis traduite en latin et dite : *Inter innumeras sollicitudines*. Elle avait été précédée presque immédiatement de la publication dans le *Petit Journal* d'une interview que M. Ernest Judet, sur la présentation de M. Lorin et la recommandation de Mgr Ferrata, était venu prendre au Pape, et dont le texte avait été revu par le cardinal Rampolla, soumis peut-être à Léon XIII lui-même. En commentant, dans le *Temps*, cet article sensationnel, je le baptisai d'un nom qui fit fortune : « l'Encyclique à un sou ». Le Pape avait voulu aller directement au peuple : il n'avait pas reculé devant ce moyen jusque-là inusité et tout à fait moderne de faire entendre au monde la parole du successeur des Apôtres.

Je ne sais plus très bien si c'est pour ma deuxième ou ma troisième audience que je me heurtai encore aux résistances de l'entourage pontifical. Quoi qu'il en soit, comme on m'avait naguère offert un dédommagement que je jugeai trop profane, on ne crut pas pouvoir faire plus cette fois que de m'admettre à la faveur, du reste très recherchée, d'assister à la messe dite par le Saint-Père, dans sa chapelle privée. Après l'office, le Pape se restaure légèrement, et les fidèles

défilent ensuite un à un devant Lui. Un camérier les nomme, le Souverain-Pontife leur adresse quelques mots. Lorsque ce fut mon tour, à l'appel de mon nom, Léon XIII leva les yeux et me reconnut.

— Vous êtes de nouveau ici? dit-il. Pourquoi n'avez-vous pas demandé à me voir plus particulièrement?

— Je l'ai demandé, Très Saint-Père, et j'en eusse été très heureux. Mais Mgr le Maître de chambre a allégué la fatigue de Votre Sainteté, je ne pouvais me permettre d'insister... Léon XIII se tourna vers le susdit dignitaire qui rougissait : « L'audience pour demain », trancha-t-il.

Je me rendis, dans la matinée, au palais Rospigliosi. « Eh bien! interrogea l'ambassadeur, vous êtes content? — Enchanté, répondis-je. — Ne vous l'avais-je pas prédit? Vous avez pu parler au Pape? — Assez pour avoir mon audience. Je l'aurai demain. » M. Lefebvre de Béhaine parut terrifié : un tel accroc au protocole! Quoi! J'avais osé la demander au Souverain-Pontife en personne! Mais il prit vite son parti du scandale, et sourit : « *Audentes fortuna juvat* », conclut-il philosophiquement.

#### TROISIÈME AUDIENCE PRIVÉE DU PAPE LÉON XIII

Jeudi, 10 mars 1892.

Le Pape met tout de suite la conversation sur les affaires politiques de France. Il déclare nettement qu'il ne doit plus y avoir ni droite, ni gauche, qu'il n'y a plus qu'un parti à combattre, les radicaux.

LÉON XIII. — Les radicaux sont extrêmement dangereux. D'abord, le gouvernement paraît en avoir peur, et ils veulent faire marcher la France. Ils veulent la déchristianiser. Pourtant, ils ne sont pas nombreux. La France n'est pas radicale, elle est catholique. Ce qu'il faut maintenant, c'est travailler. Il faut travailler à organiser un grand parti modéré. Seulement, de même qu'il ne faut plus un grand parti monarchiste, il faut éviter aussi de constituer un parti catholique qui soit véritablement un parti. Autrement, la France dirait que c'est plus que jamais le cléricalisme.

Moi. — Saint-Père, ce serait en effet là le danger. Il ne faut pas que le clergé fasse de la politique républicaine, ni de

la politique antirépublicaine : il faut qu'il ne fasse pas du tout de politique.

LÉON XIII. — Oui. Mais quand le clergé demande qu'on revienne sur la loi militaire ou sur la loi scolaire, c'est juste. Nous avons subi la loi du divorce sans rien dire. Mais enfin ? Si le clergé trouve moyen de faire élire des candidats qui soient opposés à ces lois mauvaises pour les catholiques, il le peut, c'est juste. Ce d'Hulst qui vient d'être élu à Brest, il n'a pas dit dans sa profession de foi qu'il était monarchiste, ni prêtre, ou clérical. Il a dit qu'il était conservateur, qu'il ne voulait pas de certaines lois : il n'a pas fait mal : c'est juste. Car, enfin, il ne faut pas les radicaux, il ne faut plus que deux partis : d'un côté, tout ce qui est radical, et, de l'autre, tout ce qui ne l'est pas. Mais il faut travailler, surtout en vue des élections prochaines. Maintenant, vous avez le terrain : c'est mon encyclique.

Moi. — Très Saint-Père, cette encyclique venait vraiment à point après la Déclaration des cardinaux conçue en termes très vifs et tels que l'adhésion à la République disparaissait derrière les récriminations.

LÉON XIII. — Moi, j'ai fait le contraire. Les récriminations y sont, mais j'ai surtout insisté sur l'adhésion à la République. A présent, vous avez (avec force) la Doctrine. Je dois dire du reste que certains évêques m'ont sollicité de l'écrire. Très Saint-Père, m'ont-ils dit, nous attendons de vous une direction, certains que votre parole, que votre enseignement fera la lumière. Et j'ai écrit, à cause de ma grande affection pour la France, que je veux voir puissante.

Moi. — L'encyclique, Saint-Père, ne peut manquer de produire les plus heureux effets.

LÉON XIII. — Je l'espère, mais il faut travailler.

Moi. — L'Union libérale doit se réunir prochainement.

LÉON XIII. — Quelle Union ? Celle de Piou ?

Moi. — Non, Saint-Père, celle fondée par M. Léon Say et M. de Marcère.

LÉON XIII. — Ah ! M. de Marcère. Il a été ici, il m'a demandé une audience. Il m'a semblé un très honnête homme et aussi un homme de valeur. Voyez-vous, il faut des hommes de valeur, intelligents, instruits, qui connaissent leur temps. Et puis, il faut aussi des jeunes gens, parce que les vieux ont tout été :

ils ont été ministres; ils sont fatigués, usés. Je compte beaucoup sur les jeunes gens. — Mais cette Union libérale, quelle différence y a-t-il entre elle et celle de M. Piou?

Mor. — Très Saint-Père, c'est que l'une vient plutôt de droite, et l'autre d'un peu plus à gauche.

LÉON XIII. — Eh bien! il faut fusionner. Il n'y a plus ni droite, ni gauche. Il n'y a plus que des modérés et des radicaux. Il ne faut plus de persécutions, plus de tracasseries.

Mor. — Saint-Père, j'étais venu vous dire, au nom de mes amis, que nous n'en voulons plus.

LÉON XIII. — C'est bien : le *Journal des Débats*, le *Temps* l'ont dit.

Mor. — Le directeur du *Temps*, M. Hébrard, m'a chargé de le dire à Votre Sainteté.

LÉON XIII. — Mais il est protestant, M. Hébrard?

Mor. — Non, Saint-Père, il est catholique. M<sup>me</sup> Hébrard aussi, et tous les deux sont des amis de Mgr Perraud. Ce qui a pu tromper Votre Sainteté, c'est qu'au début, plusieurs des fondateurs du *Temps* étaient des Alsaciens protestants.

LÉON XIII. — Mais j'ai remarqué que, depuis deux ans, le *Temps* avait très bien servi, je ne dis pas la cause religieuse, mais la cause de la paix religieuse, et je vous sais gré pour l'affection que vous avez montrée à ma personne. Moi, j'aime la France, et, voyez-vous, si vous n'avez pas la paix religieuse, cette pauvre France, elle ne reprendra pas son rang. Les radicaux veulent la déchristianiser, quelle folie! Ce serait la même chose que la démoraliser. Aujourd'hui, la religion, c'est aussi la morale. Avec leurs écoles neutres, ils ne font que des écoles athées.

Mor. — M. Jules Simon l'a dit au Sénat : l'école neutre, c'est l'école nulle.

LÉON XIII. — Oui. Une école ne peut pas être neutre, ou alors il n'y a plus d'école. Mais le mal qu'on ferait à la France! Même au point de vue extérieur. La Russie?... Le gouvernement de la Russie ne ressemble pas au gouvernement de la France. Il y a là un empereur puissant, qui est seul chef, seul maître. La France ne pourrait s'accommoder d'un régime pareil; mais la Russie ne pourrait être l'amie d'une France radicale, révolutionnaire. Une République sage, modérée, est

acceptée, et, à cet égard aussi, ce que j'ai fait pour vous, mon encyclique, tout cela a son importance.

Moi. — Saint-Père, on l'a si bien vu, que les journaux italiens parlent d'une nouvelle Triple-Alliance conclue entre la Russie, la France et le Saint-Siège.

LÉON XIII. — Eh! oui, en effet, c'est une alliance, c'est bien une alliance. Je n'ai pas fait de traité, ni n'en puis et n'en veux faire. Mais il y a alliance, et je persévérerai. Mon encyclique contient une distinction capitale entre la forme républicaine et la législation. Je le dis, cela est capital. La République ne doit pas être mise en jeu; quant aux lois, c'est le droit et le devoir de l'Église de lutter pour qu'elles ne soient pas contraires aux intérêts de la religion qui, dans un certain sens, sont aussi les intérêts de la France. La France n'a pas intérêt à se séparer du chef de l'Église, à dénoncer le Concordat. Même pour sa politique extérieure, la bienveillance, l'amitié du chef de l'Église, ne lui sont pas du tout indifférentes. Les radicaux vous feraient beaucoup de mal.

Moi. — Saint-Père, nous avons une prière à vous adresser. C'est un cas que nous ne voulons pas prévoir, mais si, dans ces temps de luttes et de difficultés, quelques mesures étaient encore prises qui ne fussent pas inspirées par l'esprit de conciliation, que Votre Sainteté pense surtout à la France, et veuille bien ne pas abandonner l'attitude qu'Elle a prise!

LÉON XIII. — Certes, c'est à la France que je pense. Avec l'encyclique, vous avez la doctrine; elle est posée; je n'ai rien à y changer... Et quand reviendrez-vous? Cette année, hein?

Moi. — Très Saint-Père, je ne sais pas. En tout cas, avant les élections.

LÉON XIII. — Je voudrais être tenu au courant de l'état des esprits...

Moi. — Peut-être au mois de novembre.

LÉON XIII. — Eh bien! au mois de novembre!... Vous avez demandé une copie (un exemplaire) de mes *Poésies*. La voici. Je vous donnerai le second volume au mois de novembre. J'espère que cela vous engagera à revenir.

Moi. — Très Saint-Père, si Votre Sainteté a le désir, même avant ce temps-là, d'entendre parler des choses de France, qu'Elle daigne m'en faire avertir par son nonce ou de toute autre manière, je viendrai.

LÉON XIII. — Et priez bien de ma part M. Hébrard de continuer dans la même voie.

Le Pape fit plus. Il étendit la bénédiction qu'il me donna à M. Hébrard, et à mes collaborateurs du *Temps*. Quand je l'appris au « patron », comme nous disions, ce grand sceptique s'en montra tout ému, et il s'empressa de la transmettre à sa femme, bonne catholique, chez qui fréquentait le P. du Lac.

Logiquement, les difficultés auraient dû être résolues, ou s'acheminer vers une solution satisfaisante pour les deux parties. Elles ne faisaient que commencer, redoublèrent et s'aggravèrent pour l'Église de France. Les radicaux se sont de tout temps considérés comme propriétaires de la République. La peur qu'ils eurent de voir les modérés et les conservateurs, les « cléricaux » comme ils disent, confondus sous la même étiquette de ralliés, s'y insinuer et s'en emparer, les excita plus que jamais. « L'esprit nouveau » déclencha chez eux une vraie phobie. Les taquineries, les tracasseries se multiplièrent. Coup sur coup, après le procès de l'archevêque d'Aix, Mgr Gouthe-Soulard, après l'affaire de la Déclaration des cinq cardinaux, après celle des suppléments de catéchisme, antérieurs à l'Encyclique, on eut la saisie des papiers du cardinal Laviege, la question du monopole des pompes funèbres, la question des fabriques : tout cela, entre 1892 et 1894. Coups d'épingle préparant et annonçant les coups d'assommoir, l'impôt sur les congrégations, la loi sur les associations, la rupture des relations diplomatiques, la séparation...

CHARLES BENOIST.

---

# LE TRAIT D'UNION

## I

Lorsque Marcel de Hubart était arrivé, ce soir-là, ce 25 juin là, à l'heure du dîner, chez les Bernard-Lyonnet, il avait été presque immédiatement présenté à M<sup>me</sup> Osmont ; la belle M<sup>me</sup> Osmont, la jeune veuve de Jean-Jacques Osmont, allait être sa voisine de table.

Marcel de Hubart avait l'usage du monde. Il n'était ni sot, ni timide. Il jouissait de la réputation, méritée, d'être un aimable causeur. En dépit de ses efforts répétés, cependant, il n'était pas parvenu, ce soir-là, à établir rapidement un échange de propos aisé entre sa voisine et lui. Le nombre des convives, — vingt-cinq, — que le repas avait groupés dans la vaste salle à manger de l'hôtel des Bernard-Lyonnet, avenue Hoche, ne permettait pas à la conversation de devenir « générale ». Marcel de Hubart avait, en conséquence, persisté à souhaiter remplir, à l'égard de M<sup>me</sup> Osmont, son devoir personnel de courtoisie.

La constante réserve de M<sup>me</sup> Osmont avait fini par inciter Hubart à se demander :

« Madame Osmont saurait-elle, par hasard, — contrairement à ce que je supposais, vu que notre brouille avait été discrète, — que, Osmont et moi, nous avons cessé de nous fréquenter au cours de la dernière année de sa vie, et préférerait-elle, vu cela, garder quelque distance?... Il serait bon de tirer les choses au clair. S'il en était ainsi, en effet, il serait séant de

ma part de ne pas insister davantage, et de parler désormais, presque exclusivement, ce soir, à ma voisine de gauche. »

Un convive, assis dans le voisinage de Hubart et de M<sup>me</sup> Osmont, n'avait pas tardé à s'écrier :

— Croiriez-vous que je n'avais pas encore vu *M. Ruby* ! Ce *M. Ruby* dont on a fêté la semaine dernière la 1 230<sup>e</sup> !... Je n'ai été aux *Variétés* qu'avant-hier ! Oui ! avant-hier seulement ! Est-ce assez ridicule !

Hubart avait immédiatement saisi le parti qu'il allait pouvoir tirer de cette exclamation humiliée. Il avait demandé à M<sup>me</sup> Osmont son opinion sur la petite comédie à grand succès. En posant cette question il avait eu l'espoir, — qui n'avait pas été déçu, — que la réponse qu'il allait recevoir lui permettrait d'opérer, sans trop de maladresse, le sondage auquel, depuis un instant, il souhaitait se livrer.

— Je ne connais pas la pièce, avait répondu M<sup>me</sup> Osmont, elle n'était sur l'affiche que depuis peu de temps, lorsque mon mari a eu son accident d'avion ; et nous n'avions pas encore été l'entendre.

Hubart, aussitôt, avait répliqué :

— Excusez-moi, madame... Je n'aurais pas dû oublier que l'accident... l'horrible chute de l'avion Londres-Paris, due à ce brouillard exceptionnel... s'était produit, il y a deux ans et demi, au début de janvier... J'aurais dû d'autant moins paraître l'oublier, que la fatale nouvelle m'avait causé une très vive émotion... Une émotion accrue encore par le fait que, Jean-Jacques Osmont et moi, nous étions, j'ignore si vous connaissiez ce détail, des camarades d'enfance.

— Ah?... Mon pauvre mari et vous, vous étiez des... ? Non, monsieur, je ne le savais pas.

— Oui, madame, nous avions fait nos classes ensemble, au lycée Condorcet, depuis la sixième jusqu'à la « philo ». Nos études entières, comme vous le voyez. Et, ensuite, nous avions fait notre droit, côte à côte, jusqu'au doctorat... à ce doctorat qui devait conduire Osmont à sa brillante situation au Palais, et qui ne devait me conduire nulle part, moi... nulle part, ou, plutôt, ailleurs... Oui, tout à fait ailleurs... puisque les événements me contraignirent assez vite à abandonner robe et toque, pour succéder à mon père, à la tête de notre vieille banque.

Le visage de M<sup>me</sup> Osmont, son beau visage aux traits réguliers, avait exprimé une surprise sincère.

— Vraiment? — avait-elle murmuré, avec un visible contentement, et avec un attendrissement dont le lieu et les circonstances seuls lui avaient fait tempérer l'expression, — vraiment, vous avez connu mon mari lorsqu'il était encore un petit garçon?

— J'ai eu ce plaisir, madame. Et « J.-J. » ...je l'ai toujours appelé ainsi... c'est ainsi que nous le dénommons tous, au bahut... « J.-J. » ...vous me permettez de le désigner ainsi, ce soir encore?... J.-J. et moi, nous avons, durant de nombreuses années, formé un solide couple d'amis. — La vie ne nous avait séparés que très peu de mois après votre mariage...

Obligé de s'interrompre, pour se servir d'un plat qu'un maître d'hôtel lui présentait avec autorité, Hubart avait bientôt repris :

— Je n'avais pas pu assister à votre mariage, madame, parce que, au moment où vous vous êtes mariés, j'achevais au Brésil un voyage d'affaires (notre Banque possède là-bas une importante filiale)... Ensuite, presque à mon retour d'Amérique, l'équilibre de mon existence s'est trouvé changé : j'ai divorcé; et, après, j'ai vécu à l'écart du monde, durant un certain temps.

L'attitude de M<sup>me</sup> Osmont à l'égard de son voisin s'était modifiée depuis quelques instants. La jeune femme paraissait, à présent, détendue, en confiance. Avec un aimable sourire, — avec son très beau sourire, — elle avait dit à Hubart :

— Je vous remercie, monsieur, de m'avoir confié ces détails; et surtout de m'avoir révélé cette amitié. Je suis heureuse de me trouver ainsi, près de vous, en pays de connaissance.

Marcel de Hubart s'était incliné. M<sup>me</sup> Osmont avait poursuivi, — la voix un peu plus basse, presque sur un ton de confidence :

— Vous aviez dû, depuis le potage, me trouver maussade, guindée, un peu revêche même... Si! Si!... ne vous croyez pas obligé de protester!

— Je vous assure, madame...

— Chut!... chut!... Je ne vous demande plus de me prouver que vous êtes bien élevé (j'ai constaté que vous l'étiez, et par-

faitement); je vous demande d'être sincère; — ce qui, bien qu'une de ces qualités n'exclue pas fatalement l'autre, n'est pas, toujours, tout à fait la même chose... — Non, je n'ai pas été aimable au début du repas; mais j'ai une excuse... Et rien ne m'empêche de la dire à un ancien camarade et ami de mon mari: il y a déjà plus de deux ans, presque deux ans et demi, en effet, que le malheur m'a frappée... et cependant ce dîner, malgré le temps écoulé, est ma première sortie réelle... mon premier dîner « habillé »... Oui, le premier, *depuis*... — Alors, bien que les Bernard-Lyonnet soient effectivement d'excellents amis pour moi, bien qu'il y ait, autour de cette nappe, quelques personnes qui me sont chères... et, notamment, ma sœur... Christine, Christine de Méheux... qui vous connaissait un peu, elle, si je n'avais pas encore eu le plaisir de vous rencontrer.. et qui m'avait parlé de vous en termes sympathiques, quand elle a su que vous alliez être mon voisin de table..., eh bien! j'ai commencé par éprouver un peu de gêne à me voir ici, ce soir... un peu de gêne... et de... de... d'autre chose aussi... Et presque du regret d'abord... pourquoi ne pas exprimer ma pensée entière? ...d'être venue...

Marthe Osmont avait pris un temps, assourdi un peu plus encore le timbre de sa voix grave.

— Vous m'excusez, monsieur, de vous avoir avoué tout cela sans détours?

Marcel de Hubart avait su se taire, répondre à cette délicate interrogation par un hochement de tête. Son muet acquiescement avait exprimé en clair, avec le tact qui convenait: « Certainement, madame, je vous excuse; n'en doutez pas, je vous prie. Je me sens, au surplus, vous le devinez, touché de la confiance dont vous venez de m'accorder les marques. »

Presque joyeusement, M<sup>me</sup> Osmont avait ajouté:

— Maintenant que je sais qu'il existe, entre mon voisin et moi, ce... ce... cette façon de trait d'union... je respire avec plus d'aisance.

Elle s'était efforcée de préciser son impression:

— Oui, il me semble... si je puis dire... que je me sens, de nouveau, mieux moi-même et mieux avec moi-même.

Elle avait, ensuite, exprimé un désir:

— Voulez-vous me faire un vrai plaisir, à présent, monsieur, un grand plaisir?... Parlez-moi de *lui* quand il était

enfant, quand il était adolescent, jeune homme... A tous les instants; de toutes les manières... Dites-moi tout ce qui vous reviendra à la mémoire; tout!

Après le dîner, au moment où la sœur de M<sup>me</sup> Osmont, la baronne de Méheux, Christine de Méheux, avait paru vouloir se rapprocher de Marthe, — pour apporter, peut-être, à l'isolée, le réconfort de quelques paroles affectueuses, — Marthe avait retenu Marcel de Hubart auprès d'elle :

— Restez, monsieur; restez près de moi; je vous y autorise; je vous en prie. Vous n'avez rien à perdre à ce que ma sœur fasse plus complètement votre connaissance. Et je serais contente de pouvoir lui apprendre, devant vous-même, combien la fraîcheur et la netteté de votre mémoire m'ont charmée, ce soir.

## II

Au début de juillet, — quelques jours plus tard, — Marthe Osmont avait assisté, à l'Opéra, à un gala de Danses espagnoles.

Tout en montant, à son arrivée, l'escalier intérieur de l'Opéra, escalier qui était presque désert à cette heure-là, Marthe s'était mise fort en retard; elle avait machinalement suivi du regard le spectateur qui, attardé comme elle, la précédait sur les marches. Parvenu au palier des loges, le spectateur s'était, par hasard, retourné. Marthe avait reconnu Marcel de Hubart.

Hubart, apercevant la belle jeune femme, s'était arrêté, était revenu sur ses pas, s'était porté à sa rencontre. Le discret clin d'œil que, tout en marchant, il avait accordé à la robe qui, sous le manteau entr'ouvert, ajoutait sa grâce uniformément blanche à l'éclat mat et brun des vingt-cinq ans de Marthe Osmont, ce clin d'œil avait nettement signifié : « Vous êtes ravissante, madame; je n'oserais, certes, pas vous le dire; mais je ne saurais m'empêcher de le voir. » Avec une respectueuse courtoisie, Hubart s'était mis à la disposition de M<sup>me</sup> Osmont :

— Puis-je vous être bon à quelque chose, madame? Voulez-vous me permettre de vous aider à trouver votre place?

En souriant, M<sup>me</sup> Osmont avait acquiescé :

— Très volontiers, monsieur; je cherche la loge 25; je vais y rejoindre mon beau-frère et ma sœur.

Sa phrase à peine achevée, elle avait éclaté de rire :

— Non, cher mon-sieur, non, décidément, vous n'allez pouvoir, ce soir, en dépit de votre amabilité, m'être d'aucun secours!... Tenez... lisez le numéro inscrit sur la porte de la loge devant laquelle nous nous trouvons précisément : c'est celui-là même que je cherchais : 25.

Comme Hubart s'était incliné pour prendre congé, elle avait ajouté :

— Vous m'aviez promis l'autre jour, chez les Bernard-Lyonnet, d'essayer de retrouver, dans vos papiers, des photographies du lycée Condorcet, des photographies de groupes d'élèves des classes de mon mari, et de m'informer, le cas échéant, du résultat de vos fouilles. Je crois, sans vouloir vous faire un reproche, que vous avez oublié cet aimable engagement.

— Détrompez-vous, madame, je vous prie; je n'ai commis aucune négligence de ce genre. J'ai cherché le lendemain matin même, le mardi matin. Et j'ai eu la bonne fortune de remettre la main sur les sept photographies successives de nos sept années communes de classes.

Il avait ajouté :

— Je suis charmé de l'occasion qui m'est offerte, ce soir, de vous demander comment je puis, à présent, vous faire parvenir ces très simples documents auxquels vous attachez quelque prix.

— Sept photos! Toutes ses classes!... Quelle chance! — s'était exclamée Marthe Osmont. — Je suis vraiment contente, et ne sais comment vous remercier... Je ne vous cache pas, d'ailleurs, que j'éprouve une assez grande hâte à les voir, ces photos.

Un bruit d'applaudissements prolongés, venu de la salle, avait indiqué à la jeune femme que l'entr'acte devait être imminent. Elle avait tendu la main à Marcel de Hubart, et corrigé la brusquerie imposée de cette séparation, par un aimable :

— A bientôt, cher monsieur.

\*  
\*  
\*

Le lendemain, Marcel de Hubart avait reçu un coup de téléphone de M<sup>me</sup> de Méheux. Elle avait offert à Hubart de venir prendre le thé, chez elle, six jours plus tard, le samedi suivant. Elle lui avait annoncé que le thé projeté serait une petite réunion sans cérémonie, presque intime, et l'avait prié de ne pas oublier de se munir des photographies qu'il avait gentiment cherchées, et retrouvées. Marcel de Hubart s'était abstenu de confier à M<sup>me</sup> de Méheux qu'il avait fait le projet de quitter Paris le surlendemain, pour un séjour de six semaines en Écosse, et que ce projet il avait, jusqu'à l'instant, pensé le réaliser. Il avait accepté l'invitation.

Le samedi, chez M<sup>me</sup> de Méheux, comme la conversation (on était à la veille des vacances) avait, à deux ou trois reprises, roulé sur les déplacements prochains, Hubart s'était incidemment informé des projets de M<sup>me</sup> Osmont.

— Mon été?... Oh! il sera fort simple, cher monsieur. D'abord une petite villégiature, ces jours-ci, au château de Neuville, près de Beauvais, une charmante propriété de mon beau-frère. Et ensuite, d'ici trois semaines, une cure à Vichy.

Marcel de Hubart, après une brève hésitation, avait posé à Marthe Osmont une nouvelle question :

— Si je comprends bien, madame, vous comptez arriver à Vichy au début d'août ?

— Oui, j'ai retenu ma chambre pour le 4.

— Peut-être, dans ce cas, aurais-je la bonne fortune de vous apercevoir à Vichy, et, avec votre agrément, de vous y saluer. Ma tante Guibel y terminera, en effet, sa cure, à peu près à l'époque où vous commencerez la vôtre. J'avais promis à ma charmante vieille tante d'aller la chercher là-bas à la fin de son traitement, et je compte tenir ma promesse.

Restée avec sa sœur, après le départ de Hubart, Christine s'était écriée :

— Les femmes sont folles, décidément... toutes, tant qu'elles sont!... Je me suis laissé dire, ces jours-ci, que Marcel de Hubart avait été assez malheureux avec sa femme, qu'elle l'avait trompé... Il est cependant charmant... et me paraît

posséder toutes les qualités requises pour assurer le bonheur d'une femme.

Cinq jours après son arrivée à Vichy, Marthe avait rencontré Marcel de Hubart dans le hall de l'hôtel. Il lui avait demandé la permission de la présenter à sa tante.

Marthe Osmont avait paru plaire beaucoup à Mme de Guibel, qui était spirituelle et fine. Celle-ci l'avait conviée à déjeuner pour le lendemain ; puis à dîner, quarante-huit heures plus tard.

Mme de Guibel, s'étant déclarée fatiguée par le traitement, n'avait pas quitté Vichy aussitôt après l'achèvement de sa cure. Elle avait, au dernier moment, décidé de prolonger son séjour d'une semaine.

Durant ces journées supplémentaires, Marthe Osmont avait revu plusieurs fois Hélène de Guibel, — tantôt seule, tantôt en compagnie de son neveu. Hélène de Guibel lui avait semblé chérir beaucoup Marcel. Elle avait profité de deux tête-à-tête, pour lui en faire, — fort délicatement d'ailleurs, — un éloge ému.

### III

À la rentrée d'octobre, cette année-là, Marcel de Hubart avait su « se rapprocher » des Méheux.

Aucun des amis des Méheux n'ignorait que le beau-frère de Marthe était un « bridgeur » assidu. Hubart, en peu de semaines, était parvenu, mettant à contribution, avec ingéniosité, quelques relations communes aux Méheux et à lui, à organiser un bridge, comprenant trois joueurs aimables, bridge dont Méheux avait accepté de devenir le « quatrième ».

L'équipe avait décidé de se réunir les premier et troisième lundis. Le lieu de ralliement était tantôt chez Hubart, tantôt chez les Méheux, tantôt chez les Bernard-Lyonnet, quelquefois même chez Marthe. La partie était généralement précédée d'un petit dîner. Elle s'accompagnait souvent, pour tenir compte du goût très prononcé que Marthe marquait pour la musique, d'une façon de concert, plus ou moins improvisé (assez bref, mais presque toujours fort réussi).

Dans l'entourage de Marthe, tout le monde, petit à petit,

malgré la réserve dont Hubart témoignait, avait constaté, de plus en plus nettement, qu'il était épris de la jeune femme, et lui portait un sentiment fervent et respectueux. Seule Marthe avait paru ne s'apercevoir de rien.

Henri de Méheux, au lendemain de la mort de son beau-frère Osmont, avait éprouvé, durant quelques mois, devant l'intensité du désespoir de Marthe, d'assez sérieuses inquiétudes pour l'avenir et même pour la santé de la jeune femme. Il n'avait pas osé encourager les assiduités d'Hubart, mais n'avait rien fait pour écarter Hubart, qui lui était sympathique, de leur foyer. Afin de profiter de l'occasion que les circonstances lui offraient, et d'essayer d'habituer sa jeune belle-sœur à la pensée qu'il serait normal que, un jour, elle songeât à « refaire sa vie », — si tôt et si brutalement défaits une première fois, — il avait pris l'habitude de la plaisanter affectueusement, de temps à autre, au sujet de leur nouvel ami. En bouffonnant, il s'était mis à affirmer, parfois, à la jeune femme, qu'Hubart, — de plus en plus épouvanté à la pensée que Marthe, murée dans son veuvage, pourrait refuser de l'entendre, — finirait, certainement, par lui débiter, à lui Méheux, un soir, en désespoir de cause, toutes les tendres paroles qu'il devait dédier en secret à l'objet de sa flamme.

Une fin d'après-midi de janvier, Christine avait téléphoné à sa sœur :

— Tu n'avais pas l'intention de sortir tout à l'heure ? Je peux venir sans te déranger?... Je voudrais te parler.

L'intonation inhabituelle de Christine avait surpris Marthe. En souriant, elle avait demandé :

— Tu as à me dire des choses vraiment si graves que ça?... Tu m'effrayes.

Christine avait éclaté de rire :

— Pas tragiques ! non !... Rassure-toi... Mais sérieuses quand même... et importantes pour toi, certainement.

Un quart d'heure plus tard, Christine avait pris place, face à sa sœur, sur un petit fauteuil bas, dans son boudoir. Les mains de Marthe entre les siennes, elle lui avait dit à peu près ceci, tout ceci, que Marthe avait écouté sans l'interrompre :

— Hubart sort de chez moi. Il m'avait priée de le recevoir aujourd'hui à trois heures. Il est resté une grande

heure à la maison, une grande heure au cours de laquelle il m'a, exclusivement, parlé de toi, Marthon. Il a commencé par me rappeler qu'il te connaissait depuis un peu plus d'un an et demi; votre première rencontre remonte, ... si je ne m'embrouille pas dans les détails qu'il m'a donnés; et il m'en a donné beaucoup! ... remonte à juin d'il y a deux ans, lors d'un dîner chez les Bernard-Lyonnet; il m'a confié que, dès la fin de cette première soirée-là, il s'était senti plus qu'attiré vers toi, véritablement séduit par toi. Il m'a rappelé ensuite que le souvenir de ton mari, l'amitié qui les avait unis enfants, Jean-Jacques et lui, lui avait, en quelque sorte servi, au début, de truchement, de lettre d'introduction auprès de toi, et qu'il avait été entre vous, selon un terme employé par toi, une façon de « trait d'union »... Pour des raisons de convenance personnelle, qu'il ne m'a pas expressément indiquées, mais auxquelles l'intimité qu'il a eue avec Jean-Jacques ne m'a pas paru tout à fait étrangère, et parce que, à la suite de son malheureux premier ménage, et du divorce qui l'avait dénoué, il avait virtuellement pris l'engagement, vis-à-vis de lui-même, de ne pas se remarier, il avait, d'abord, estimé que le plus sage serait de t'éviter et de te fuir. Le hasard, ... une rencontre fortuite... à l'Opéra, je crois, ... avait déjoué son plan et contrecarré son dessein, en te replaçant sur sa route, l'avant-veille précisément d'un départ qu'il s'était imposé, d'un départ-fuite. Il s'était abandonné, alors, à l'imprudent plaisir de te revoir. Et il n'avait plus su se reprendre.

« Voilà, en bref, dans ses grandes lignes, le thème de la première partie de notre entretien, de notre long entretien, qui a été beaucoup plus, tu t'en doutes, un monologue de sa part, qu'un dialogue entre nous.

« Ce que je ne t'ai pas restitué, c'est le trouble qui agitait Hubart, c'est la chaleur de ses confidences, chaleur d'autant plus émouvante qu'il s'agit d'un homme qui n'est ni un enfant ni un vieillard, qui se montre toujours parfaitement réfléchi et équilibré, et auquel l'existence, l'éducation, son milieu, ont donné le goût de la mesure et l'habitude de la maîtrise de soi. Hubart t'aime, mon petit; c'est incontestable. Il t'aime d'un amour absolu, de cet amour sans partage que tu avais voué à ton mari, de cet amour qui est réellement l'Amour, de cet amour complet que peu d'êtres ont éprouvé ou su inspirer, ne

fût-ce qu'une fois au cours de leur existence. Tu es sa pensée constante, la grande affaire de sa vie, sa vie même.

« Il est naturellement désespéré, tu le devines, de n'avoir pas su se faire aimer par toi, aimer d'amour. Il m'a dit qu'il s'était longtemps bercé de l'espoir d'y parvenir. « On affirme que l'amour est parfois contagieux », a-t-il expliqué modestement, avec un assez mélancolique sourire. Il a ajouté, un peu plus timidement encore, presque à mi-voix : « Mais la contagion exige peut-être une intimité qui manque, qui a toujours manqué, à nos relations... le droit de faire allusion à l'amour que l'on éprouve, d'en parler à celle qui en est l'objet... de lui ouvrir son cœur... de l'ouvrir, ce cœur, assez près du sien, pour risquer effectivement de le contaminer... » Il s'est interrompu ; il a médité un instant ; il a repris : « Ne souriez pas de mon optimisme, sans doute naïf ; que Madame Osmont, surtout, veuille bien ne pas en sourire, et ne pas s'en offenser : mais aimer n'est-ce pas toujours espérer mieux ? Voilà, Marthon, ma chérie, l'essentiel de ce que j'avais à te rapporter.

« Je m'en voudrais de te dire mon sentiment, ou notre sentiment à Henri et à moi, — sentiment que tu devines un peu, d'ailleurs, sans doute, — je m'en voudrais de le faire avant que tu aies pu : 1<sup>o</sup> réfléchir, si tu le souhaites, et si les ouvertures de Hubart sont pour toi plus imprévues que je ne le suppose ; 2<sup>o</sup> me poser toutes les questions supplémentaires qu'il pourrait te sembler utile de me poser ; 3<sup>o</sup> me confier ton impression, ou ton opinion, ou ta résolution. En attendant, je n'ai plus qu'à me taire... (à t'embrasser, d'abord... oui, encore une fois si tu le veux bien...) et à me taire, ensuite...

Marthe, après que sa sœur et elle se furent affectueusement étreintes, s'était levée. Visiblement pour gagner un peu de temps, elle avait été prendre une boîte de cigarettes sur un guéridon, avait tendu le coffret à sa sœur. Christine ayant refusé d'un geste, elle avait choisi pour elle-même une cigarette, l'avait allumée, assez distraitemment d'ailleurs, en avait tiré quelques bouffées. Elle s'était ensuite tournée vers Christine.

— Te poser quelques questions supplémentaires, ma chérie ? Mais lesquelles ? et pourquoi faire ?... Je te connais assez pour être assurée que ton récit a été fidèle et complet... Que Hubart m'aime ? m'aime depuis des mois ?... Je ne l'ignorais pas. Évidemment... Tu m'as redit, tout à l'heure,

quelques-unes de ses paroles, dans lesquelles il avait fait allusion à ce qu'il appelait sa naïveté. Naïfs, ou en tout cas un peu puérils, nous le sommes tous, à nos heures. Je n'ai pas été moins naïve, ou moins puérile que lui, pour mon compte. Preuve : je savais, en effet, qu'il eût été déraisonnable d'escompter qu'il continuerait à m'aimer ainsi, sans espoir, en silence, comme au garde-à-vous, jusqu'à ce qu'il fût devenu un très vieux monsieur chauve et jusqu'à ce que je fusse devenue une très vieille dame peut-être édentée... je le savais... et cependant, simplement, sans doute, parce qu'il m'était doux de sentir près de moi cet amour, qui m'enveloppait dans une façon de tiède bien-être moral, et cependant, oui, j'avais fini par me refuser, — moi, qui suis franche avec moi-même comme avec les autres, — à m'interroger avec netteté sur l'avenir... Était-ce assez enfantin, n'est-ce pas ? J'étais reconnaissante à Hubart de m'aimer ; et je lui étais presque aussi reconnaissante de se taire !... Et, ma parole ! chérie, je crois que j'en venais parfois à m'imaginer que cette partie de cache-cache, avec ses sentiments, pourrait durer aussi longtemps que je le souhaiterais !

Marthe avait souri, esquissé un haussement d'épaules :

— Hubart a eu raison de rompre le silence, de m'obliger à secouer l'engourdissement dans lequel je m'attardais, et qui n'était digne ni de lui ni de moi.

Elle avait posé sur un cendrier ce qui restait de sa cigarette, fait quelques pas dans le boudoir ; regonflé machinalement d'une chiquenaude, au passage, un coussin du canapé ; rectifié le pli d'un rideau de la fenêtre. Puis elle s'était arrêtée, de nouveau, devant Christine, avait repris à haute voix le cours de ses réflexions :

— Lorsque, il y a une vingtaine de mois, le hasard m'a fait rencontrer Hubart, j'étais veuve depuis près de deux ans et demi déjà... Il y aura cinq ans, en effet, bientôt, que j'ai perdu Jean-Jacques... Cinq ans !... On a tout le loisir de réfléchir en cinq ans, lorsque l'on vit seule, et que l'on ne fuit pas sa solitude... Eh bien ! après tant d'heures au cours desquelles j'ai pu m'interroger moi-même, je crois être certaine à présent que je n'aimerai jamais un autre homme comme j'ai aimé mon mari, comme il m'a été donné de l'adorer, de mes vingt-deux à mes vingt-cinq ans... Jamais... Quand je repense à ces années-

là, j'ai l'impression, — Marthe avait un peu baissé la voix, — j'ai l'impression d'avoir été, pendant trois ans, auprès de lui, comme une façon de torche humaine... oui, une espèce de torche... pas autre chose... une torche, mon petit, heureuse de se consumer, parce que, étant torche, elle accomplit simplement son lumineux destin, en brûlant. Depuis deux ans, ma chérie, que j'ai recommencé à aller et venir dans la vie, quelques hommes m'ont, tu le devines, plus ou moins discrètement, plus ou moins adroitement, fait la cour, — et quelques-uns de ceux-là ne m'ont pas toujours tout à fait déçu. Je n'en ai encouragé aucun cependant, tu le sais...

Elle avait réfléchi un instant, paru éprouver une légère hésitation; son indécision résolue, elle avait poursuivi :

— Note bien, d'ailleurs, que si j'ai été heureuse, oh ouï ! follement heureuse, avec Jean-Jacques, je ne dis pas que j'ai été *continûment* heureuse avec lui. J'ai connu (et c'est la première fois que je fais allusion à cela, en présence d'un être humain, la toute première fois), j'ai connu, pendant nos trois trop courtes années, quelques heures assez dures, très douloureuses, des heures de crainte, d'angoisse... Oui; une horrible alerte de quelques semaines, au cours de laquelle j'ai cru le perdre, le perdre vivant... Mais ce danger-là passé, notre existence, jusqu'à la fin, jusqu'à son accident, a de nouveau été quelque chose de tellement extraordinaire... de tellement insensé pour moi... qu'il est impossible, absolument impossible, que je revive jamais, jamais, quoi que ce soit d'analogue !

Marthe avait poussé un soupir. Elle s'était recueillie un moment, avant de reprendre, d'une voix raffermie :

— Je n'ignore pas, et ne méconnais pas, les exceptionnelles qualités de Marcel. J'ai pu apprécier sa délicatesse. J'ai été souvent émue par la qualité du sentiment qu'il paraît me porter. Cela dit, je voudrais, à présent, me résumer, me résumer aussi clairement que possible, sans que les mots trahissent, ou déforment, mes pensées.

Affectueusement, Christine était intervenue :

— Veux-tu que je t'aide à te « résumer », comme tu le dis ? Il me semble que je le pourrais, sans trop de difficulté, et que je lis maintenant assez bien en toi, ma chérie... De toutes façons, d'ailleurs, il est inévitable que je t'interrompe une minute : j'ai en effet oublié tout à l'heure de te redire un

détail, — important, — de mon entretien avec Marcel, et ce détail-là il est indispensable que je te le fasse connaître, avant que nous terminions cette conversation.

— Soit, chérie!... Aide-moi, comme tu me l'offres gentiment... Je ne demande pas mieux, c'est évident, que d'être devinée par toi...

— Voilà, Marthon... En me quittant, il m'a dit : « Si votre sœur, ce que j'espère fervemment, ne repousse pas en principe toute idée d'unir peut-être un jour, dans l'avenir (dans un avenir dont seule elle déterminerait la venue), nos deux existences, ne la pressez pas de me faire connaître sa réponse. Présentez-lui simplement en ce cas, de ma part, je vous prie, une dernière requête, celle-ci : si elle acceptait de devenir ma femme, j'aimerais pouvoir la conduire à l'autel un 23 juin; je suis sans doute plus superstitieux qu'il ne serait bienséant de le paraître; mais c'est un 23 juin, un lundi 23 juin, que j'ai eu la joie de la connaître... il me semble, voyez-vous, que donner toute son importance à cet anniversaire nous porterait bonheur.

Marthe s'était d'abord, machinalement, pudiquement, détournée à demi, pour éviter le regard de sa sœur. Assez émue, elle avait souri presque malgré elle. Hubart, en toutes circonstances, se montrait un homme pondéré; l'absence de confiance en lui-même, que trahissait l'expression de ce souhait, prouvait, de façon péremptoire, la sincérité de son profond attachement.

Pour ne pas laisser à cet entretien une apparence de solennité un peu froide, qui aurait mal cadré avec leurs affectueuses relations, les deux sœurs s'étaient appliquées, ensuite, à parler, pendant un instant, de choses et d'autres : projets de sorties, robes, nouvelles d'amis ou de proches.

Au moment où Christine était partie, Marthe avait ajouté :

— Je me sens assez troublée, je l'avoue... très hésitante... Plus tentée peut-être, au fond, que je ne supposais pouvoir l'être lorsque tu es arrivée... J'avais déjà de l'amitié pour Hubart, et beaucoup d'estime... Je constate, maintenant, que l'image, la flatteuse image, que je me faisais de lui, n'était peut-être pas assez flatteuse... qu'il serait équitable de lui accorder quelques heureux traits supplémentaires... En vérité,

je ne sais pas, chérie... je ne sais plus... ou je ne sais pas encore... à quel parti je vais m'arrêter en définitive... Mais Hubart mérite en tous cas certainement que je délibère maintenant très nettement avec moi-même... et sans trop de retard. Je lui dois cela, et je me le dois.

## IV

Le 23 juin suivant, on célébrait à Paris, à l'église Saint-Honoré d'Eylau, le mariage de Marthe et de Marcel.

Marcel était rayonnant de bonheur. Au moment où Marthe et lui étaient sortis de l'église, il lui avait glissé à mi-voix, en pressant tendrement son bras :

— Je suis sûr, vous entendez : sûr ! et mes mots, vous le savez, n'exagèrent jamais mes pensées, sûr qu'il n'y a pas, sur toute la terre, à cette heure-ci, un homme aussi heureux que moi !

Le regard qu'il avait posé sur le regard de sa femme, à cet instant, avait confirmé ses paroles.

Un lunch, l'après-midi, avait réuni, dans les salons du *Crillon*, tous les amis de ceux qui, depuis quelques heures, étaient unis par la commune appellation de « Monsieur et Madame Marcel de Hubart ».

Marcel, au cours de cette brillante réception, avait, successivement, présenté à sa femme trois de ses anciens camarades de Condorcet : André Le Bel, Maurice Margetton et Jacques de Lloran.

Au moment où il se disposait à présenter à Marthe un quatrième des compagnons de son enfance, Marthe s'était assez brusquement écartée de lui. Elle avait fait quelques pas en arrière. Ayant, d'un signe de la main, invité son mari à la rejoindre près d'une embrasure de fenêtre, elle s'était penchée vers lui et, la voix altérée, elle avait murmuré :

— Je vous en supplie, épargnez-moi, épargnez-moi ! Ne me présentez plus d'anciens camarades de lycée à vous ! Non ! plus un seul !

Marcel, stupéfait, bouleversé, n'avait pas su offrir, sur-le-champ, à Marthe un visage impassible.

— ... Oui, Marcel, plus un ! plus un seul ! N'oubliez pas que

vos anciens camarades de lycée n'ont pas été, seulement, vos camarades à vous !

Il avait été tenté d'expliquer à Marthe qu'elle s'était méprise sur les raisons qui l'avaient incité à convier, à cette fête, quelques-uns de ses amis d'enfance. Il avait senti l'inutilité d'une tardive justification. Marthe, comme si elle avait deviné les réflexions de Marcel, et regretté un peu la vivacité de son involontaire réaction, avait ajouté, d'une voix radoucie :

— Oui, oui, je voudrais pouvoir, aujourd'hui, ne penser qu'à nous.

Hubart, dégrisé de son bonheur, avait eu l'impression d'être secoué tout à coup par un frisson : il venait de comprendre qu'elle ne le pourrait pas, — quoi qu'il fit ou ne fit pas, — qu'elle ne le pourrait ni ce jour-là, ni le lendemain, ni avant longtemps peut-être.

Ce même soir-là, le soir de leur mariage, Marthe et Marcel, conformément au programme qu'ils s'étaient tracé, étaient descendus de voiture, à huit heures, à la porte du château de Neufvillet, près de Beauvais. Les Méheux avaient mis leur propriété à la disposition du nouveau ménage ; et Marthe et Marcel avaient décidé de passer là, seule à seul, leur première semaine de vie commune, avant de partir pour un séjour de quelques mois en Afrique du Nord.

En arrivant à Neufvillet, Marthe et Marcel s'étaient, d'abord, séparés un moment. Ils étaient allés, l'un et l'autre, prendre possession des chambres qui avaient été préparées à leur intention. Ils s'étaient bientôt rejoints dans la salle à manger du château. Un dîner froid s'y trouvait servi.

Réunis, tête à tête, ils avaient immédiatement fait effort, l'un et l'autre, pour empêcher les appréhensions et les souvenirs, — qui les avaient brutalement séparés au *Crillon* quelques heures plus tôt — de prendre corps entre eux. Ils s'étaient interdit de s'abandonner à leurs nerfs ou de se laisser dominer par eux. De toute leur volonté d'êtres humains, déjà assez pétris par l'existence pour savoir que notre destin, c'est nous qui le façonnons nous-mêmes, de nos propres mains, ils s'étaient appliqués à vivre l'heure présente, et le plus possible telle qu'elle aurait dû être normalement vécue par eux. Marcel avait servi sa jeune femme, en multipliant les atten-

tions, en se contraignant à la regarder, à lui parler. Marthe s'était appliquée, de toute son énergie, à répondre à Marcel, à ne pas laisser le silence s'établir, — le silence qui aurait tout souligné, tout aggravé.

Mais Marcel, — qui, d'un seul coup, avait perdu la confiance en lui, cette confiance qu'il avait lentement acquise enfin, depuis quelques semaines, depuis qu'il s'était su agréé, — redoutait, sans cesse, malgré lui, de commettre quelque nouvel et imprévisible impair, impair qui, dans la mauvaise atmosphère ambiante, aurait pu prendre brusquement une importance augmentée.

Mais Marthe, — en dépit de la force morale dont elle était résolue à témoigner, en dépit de son dominant désir de prouver à Hubart qu'elle ne l'avait pas épousé par « coup de tête », qu'elle était résolue à tenir loyalement les engagements qu'elle avait pris à son égard, acceptés après mûre réflexion en devenant sa femme, — se sentait de plus en plus lasse, de quart d'heure en quart d'heure; elle saisissait, de plus en plus nettement, qu'il valait mieux pour eux deux, pour leur avenir commun, ne pas prolonger un effort qui ne pouvait plus abuser ni l'un ni l'autre.

A neuf heures et demie, Marthe, — qui n'avait pas pu s'empêcher d'accompagner sa défaite d'un assez pauvre sourire, — s'était résignée à murmurer :

— Je vais vous prier de m'excuser. Je suis, depuis une heure (vous vous en étiez peut-être aperçu), la proie d'une violente migraine. L'étau, qui barre mon front, se resserre... Vu que je viens de manger un peu, je n'ose pas absorber tout de suite un cachet. Je vous demande, en conséquence, la permission de me retirer.

Elle avait tendu la main à Marcel.

— A demain matin, mon ami.

Marcel, respectueux du désir exprimé, avait baisé en silence cette main. Marthe avait ajouté :

— Ne m'en veuillez pas, Marcel. Je suis certaine que demain sera meilleur. J'ai, en ce moment, un impérieux besoin de repos et de solitude... A demain.

## V

Marthe, aussitôt après avoir pris congé de son mari, avait gagné sa chambre, au premier étage. La porte de la chambre refermée derrière elle, seule avec elle-même, elle avait réfléchi plus librement. Elle n'avait pas tardé à s'adresser des reproches. Elle avait regretté, avec plus d'acuité que précédemment encore, de n'avoir pas su dominer l'espèce de révolte irraisonnée qui l'avait saisie, pendant le lunch, après les trois présentations de Le Bel, de Margetton, et de Lloran. Elle avait regretté, aussi, les phrases par lesquelles, presque malgré elle, elle avait rejeté la quatrième présentation.

Elle s'était lavé le visage. Après un nouvel instant de méditation, elle avait décidé d'aller rejoindre Marcel. La résolution qu'elle prenait n'impliquait pas, dans son esprit, qu'elle allait passer la nuit avec son mari. Non. Mais elle précisait, pour elle, qu'elle souhaitait s'appliquer, sans nouveau délai, à calmer le chagrin qu'elle avait causé à Marcel; qu'elle entendait lui faire comprendre que le choc qui, de son fait, les avait dressés aujourd'hui l'un contre l'autre, n'aurait pas de lendemain; qu'elle était décidée à remettre son bonheur entre les mains auxquelles elle avait résolu de le confier, et que, reconnaissante de l'amour qui lui était offert, elle s'efforcerait de donner à son mari tout d'elle-même, de son mieux, petit à petit.

Marthe avait rejoint Marcel dans le fumoir, où il s'était réfugié.

Marcel n'avait pas entendu sa femme ouvrir la porte. Affalé sur un fauteuil de cuir, le visage entre les mains, il pleurait.

Marthe, doucement, était venue près de lui :

— Marcel...

Les joues de Marcel avaient quitté ses paumes. Il avait aperçu Marthe. Un sanglot l'avait secoué.

— Oh! chérie... Chérie! Vous avez été cruelle; et injuste... Doit-il donc toujours être entre nous, à l'avenir?... Suis-je donc voué à toujours souffrir à cause de lui?...

Marthe avait pris les mains de Marcel dans les siennes. D'une voix tendre, apaisante, elle avait murmuré :

— Calmez-vous... reprenez-vous... mon Ami, mon grand Ami...

Marcel avait pleuré, un instant, le regard fixé droit devant lui.

— Marthe!... Je souffre... La constance de mon amour n'a pas su vous toucher... Je souffre, Marthe, je souffre.

D'une voix monocorde, comme s'il parlait sans se rendre compte qu'il parlait, comme s'il parlait dans une espèce de cauchemar éveillé, il avait poursuivi :

— Je sais que vous avez souffert, vous aussi, Marthe, que vous avez odieusement souffert par l'autre, à un moment de votre vie commune, pendant des semaines. Quatorze mois, environ, avant son accident. Oui, Marthe, oui, quand vous avez eu l'intuition qu'il vous trompait...

D'un mouvement brusque, Marthe s'était écartée de Marcel. Bouleversée par ces paroles imprévues, elle lui avait farouchement dérobé la vue de son visage. A quel titre, de quel droit, Marcel de Hubart se risquait-il, aujourd'hui, à lui rappeler les heures douloureuses qu'elle avait vécues?... Ah oui, certes! elle avait souffert! si épouvantablement souffert, que, quand elle avait eu le pressentiment de la trahison, elle avait désespérément fermé les yeux, s'était bouché les oreilles, s'était interdit de rien deviner ou de rien voir de précis!... Mais cette souffrance, le souvenir de cette souffrance, n'appartenaient qu'à elle! Marcel allait-il vraiment oser faire allusion à ce passé, à ce passé qui était mort, à ce passé qu'elle croyait ignoré de tous?... Et qu'attendait-elle donc pour lui commander de se taire?... Le courage d'ignorer, ce courage désespéré, qu'elle avait trouvé en elle-même, lorsque Jean-Jacques était encore là pour continuer à la faire souffrir, ce courage ne l'aurait-elle donc plus?

Avec la même voix, comme lointaine, dénuée d'accent, Marcel avait repris :

— Marthe, de ce drame à quatre personnages, — votre drame, Marthe, votre trahison... — trois seulement ont connu les détails : l'amant, la maîtresse, et le mari. L'amant, un avion l'a tué; la maîtresse, le divorce obtenu, s'est remariée au loin; seul, le mari, — ce mari qui a presque autant souffert que vous, Marthe, qui a souffert à cause du même homme que vous, de la même vilénie du même homme, — seul ce mari pourrait, aujourd'hui, vous dire combien la trahison fut basse, honteuse!... Marthe! Marthe! si vous appreniez... Marthe, si vous

apprenez, enfin, combien celui auquel votre souvenir demeure absurdement fidèle, a été indigne de vous, indigne de votre amour, combien il est indigne de votre mémoire, vous sentirez-vous libérée de lui ? délivrée ?... Marthe ! Marthe ! Marthe ! voulez-vous que je parle ?

Aussi tremblante de nouveau, tout à coup, de la terreur de savoir, que si Jean-Jacques, encore vivant, avait pu brusquement rouvrir la porte, la reprendre dans ses bras, Marthe avait crié :

— Non ! non ! taisez-vous !... taisez-vous ! Je vous ordonne de vous taire !... Ne sentez-vous donc pas l'infamie de ce que vous projetez de faire ? Ce drame, ce drame secret, au surplus, n'appartenait qu'à quatre personnages ; de quel droit, vous, vous ! de quel droit, pourriez-vous...

Marcel avait tourné vers Marthe un visage baigné de larmes. Il avait coupé sa phrase d'une interrogation désespérée :

— N'auriez-vous donc pas compris encore que j'étais le quatrième de ces quatre personnages-là ?

Un pesant silence avait séparé Marthe et Marcel. Il leur avait semblé, à l'un et à l'autre, que rien ne saurait plus être prononcé, qui pût désormais changer quoi que ce fût à leur destin, — que le silence, entre eux, devenait loi.

Marthe, avant de quitter la pièce, n'avait pas eu cependant la force de ne pas augmenter ses plaintes d'une plainte :

— Ah ! pourquoi ! pourquoi êtes-vous venu vers moi, puisque vous étiez celui que vous êtes ?

Marcel aurait pu préciser la part du hasard qui les avait mis en présence ; rappeler ses premiers reculs ; et plaider qu'il l'avait bientôt tant chérie, qu'il n'avait plus pensé qu'à son nouvel amour. Horriblement las, sentant la vanité de toute défense, il s'était borné à répondre à la question par une question :

— Pourquoi, *lui*, oui, pourquoi, avant, était-il venu vers ma femme, tandis que j'étais loin, et qu'elle était seule, — et alors que vous l'aimiez, vous ?

Sur le seuil du fumoir, d'une voix brisée, — qui aurait peut-être voulu s'empreindre d'ironie d'abord, et qui n'apportait plus que l'écho d'une lamentation sans espoir, — Marthe, encore, avait dit :

— Le « trait d'union »?... vous vous rappelez?... J'avais cru, le premier soir, qu'il existait un trait d'union entre nous... Il n'y avait qu'un fossé... Et vous aviez essayé de nous le cacher, en le couvrant de branchages.

## VI

Marcel de Hubart est parti seul, pour l'Afrique, le surlendemain. Il n'est pas revenu de là-bas. Il repose, à quelques kilomètres de Tlemcen, dans le bled; tombe solitaire.

On suppose que, au cours d'une chasse imprudente, il a été attaqué par un fauve, et mortellement blessé.

M<sup>me</sup> de Hubart porte, de nouveau, le deuil.

Mais est-ce bien son deuil, à lui, qu'elle porte encore cette veuve?

MAX FISCHER.

---

# LE BUREAU DU ROI

## *DEUX LETTRES SUR LE DRAPEAU BLANC*

L'Assemblée nationale élue en 1871 était en majorité royaliste. Les deux partis monarchistes, légitimiste et orléaniste, comprirent la nécessité de s'entendre et de réaliser enfin l'union des deux branches royales. L'obstacle avait été jusque-là la question du drapeau, le comte de Chambord n'ayant jamais voulu faire connaître ses intentions sur ce point, et ayant toujours déclaré que cette question était une question réservée qui ne pouvait se régler qu'en France et avec elle. On espérait que le comte de Chambord se prononcerait enfin, et accepterait les trois couleurs. Il n'en fut rien, et, par son manifeste du 5 juillet 1871, il déclara qu'il n'abandonnerait jamais le drapeau blanc.

Le comte de Chambord avait, comme représentant officiel auprès des membres de la majorité monarchiste, le marquis de La Ferté-Meun, membre du bureau du Roi à Paris. Celui-ci se rendit à Bordeaux, où siégeait l'Assemblée. Il y était depuis peu, lorsqu'il reçut du comte de Blacas, chef des services du comte de Chambord à Frohsdorf, le 27 février 1871, c'est-à-dire quatre mois avant le manifeste, une lettre l'informant que le Prince était décidé à ne pas prendre le drapeau tricolore. Il lui enjoignait, en même temps, de ne rien divulguer, et de s'en tenir à la formule adoptée jusque-là, « question réservée », le comte de Chambord devant faire connaître sa décision au jour choisi par lui. On peut juger dans quelle situation fausse allait se trouver M. de La Ferté.

Cette lettre exposait également les vues du comte de

Chambord sur le gouvernement futur de la France. On y voit que ce Prince était décidé à ne faire aucune concession, et ne considérait le Parlement que comme une chambre d'enregistrement des impôts.

27 février 1871.

« Mon cher ami,

« D'après les lettres que nous avons reçues dernièrement de Bordeaux, je m'attendais bien à vous y voir arriver, et aujourd'hui votre lettre du 22 m'apprend que vous vous mettez en route le lendemain. Aussi ne veux-je pas perdre une minute pour vous écrire, non pas officiellement, mais en ami, et vous prévenir de la position extrêmement difficile où vous allez vous trouver.

« Un seul mot vous en donnera l'idée : Ernest (1) est décidé à ne pas prendre le drapeau tricolore. Il ne regarde plus la chose comme une question réservée, mais comme une question tranchée... Cette décision ne doit pas encore être divulguée, et vu la difficulté de sa réalisation, il ne faudra la divulguer que le plus tard possible. C'est donc encore pour vous une question réservée, et il faut vous tenir, mais très résolument, sur ce terrain, et n'en pas sortir.

« Vous pouvez bien y préparer les esprits avec prudence, en disant, par exemple, que le moment vous paraîtrait assez mal choisi pour adopter un drapeau qui a fait cruellement oublier les anciennes gloires et dont tout l'arsenal de Berlin se trouve maintenant pavoisé. Rapportez-nous en tout cas fidèlement l'état de l'opinion sur ce sujet, non pas pour modifier la résolution prise, mais pour nous éclairer sur le moment ou la manière de la faire connaître. Appuyez aussi, fortement, sur cette considération, que la première chose à faire est de reconnaître le principe sans conditions, — dites que vous êtes sûr que Monseigneur n'en acceptait pas.

« Si la Chambre se décidait purement et simplement à déclarer la monarchie traditionnelle et héréditaire rétablie dans la Maison de France, tout et tout le monde se trouverait à sa place comme à la fin de juillet 1830, — plus de négocia-

(1) Pseudonyme dont se servaient les représentants du comte de Chambord dans leur correspondance pour désigner le Prince.

tions ni d'exigences pour la fusion, — elle se trouverait faite implicitement : les princes d'Orléans en profiteraient ou n'en profiteraient pas, il n'y aurait pas à s'en occuper, et à plus forte raison les questions secondaires et même celle du drapeau perdraient de leur importance, car il suffirait d'un pas de Monseigneur vers la frontière de France pour que le pays entier se couvrit de drapeaux blancs et la question sera vite tranchée.

« Il est possible aussi que des tentatives de fusion aient lieu pendant votre séjour à Bordeaux. Là-dessus encore on vous attaquera. La réponse invariable à faire c'est que Monseigneur est toujours tout prêt à prendre la main qu'on lui tendra, à oublier tout le passé, et qu'il ne demande que la reconnaissance pure et simple qui remet chacun à son rang et à sa place. Mais pas de conditions de drapeau ou autres.

« Monseigneur n'ayant pas jusqu'ici formulé de programme complet, vous vous trouverez aussi fort empêché lorsque ce genre de question vous sera adressé. Sans entrer dans les détails, dites seulement que vous avez souvent entendu formuler à Monseigneur ses vues générales sur le gouvernement qu'il croyait convenir à la France, que vous savez qu'il admet :

— Le vote universel *en principe*, mais que, comme tout le monde en France, il pense qu'il doit être organisé de manière à ne pas devenir, comme il l'est actuellement, un danger permanent et un instrument détestable ;

— Le contrôle entier et sévère de toutes les dépenses de l'État, le vote de l'impôt, la confection des traités de commerce, en un mot tout le soin de la fortune publique remis aux Chambres ;

— Une décentralisation progressive, mais très large ; une grande extension des pouvoirs des conseils généraux. Le groupement de ces conseils généraux et des départements qu'ils représentent en conseils provinciaux et en provinces serait dans les besoins et aussi dans les vœux de la France ;

— La liberté d'enseignement ;

— Dans les questions ouvrières, des idées qui se rapprochent fort de celles de M. Le Play ;

« Enfin, si le mot n'est pas trop fort encore pour les nerfs de vos auditeurs, le gouvernement gouvernant et le pays s'administrant... Croyez, mon cher La Ferté, à tout mon fidèle attachement. — STANISLAS. »

En rejetant le drapeau tricolore, le comte de Chambord se fermait à jamais les portes de France. Désespéré, M. de La Ferté écrivit à M. de Blacas la lettre pressante qui suit :

Bordeaux, vendredi 3 mars 1871.

« Mon cher ami,

« Après avoir assisté à l'accomplissement du cruel sacrifice consommé hier (1), je me figurais avoir éprouvé tous les genres de douleurs qu'il peut être donné à l'homme de ressentir dans une vie aussi longue que l'a été la mienne. Je me trompais, votre lettre du 27 est venue m'en donner la preuve, car pour moi je ne puis aujourd'hui conserver aucun espoir de voir jamais le retour de la noble race qui seule aurait pu encore sauver notre malheureux pays. Vous me connaissez trop, je pense, pour ne pas savoir à quel point l'espérance est enracinée en moi. Je cherche, hélas ! en vain, à la retrouver. Je ne crois pas qu'il y ait ici un seul de nos amis qui pût en conserver une lueur, s'il savait ce que je sais. Que la question eût été réservée vis-à-vis de lui-même par Monseigneur, certes, je le comprends : on ne s'arrache pas volontiers le cœur et nul ne peut prévoir les soubresauts de notre pays. Mais la voir tranchée, lorsqu'il est impossible à tous ceux qui sont imprégnés de l'atmosphère de la France de ne pas se rendre compte que, parmi les légitimistes les plus dévoués, chacun dans son for intérieur sent les obstacles insurmontables que des préjugés indestructibles élèvent contre elle, voilà ce qui me désespère.

« Le pays est à bon droit, en ce moment, affamé de repos et de sécurité pour son avenir ; de là provient le mouvement monarchique merveilleux qui vient de se révéler ; mais ce serait la plus grave erreur que de le prendre pour un mouvement purement légitimiste. C'est, avant tout, un mouvement conservateur d'une nation écrasée, dont les plaies saignent et qui veut les guérir. Le pays ne pardonnerait jamais au parti qui désunirait les hommes d'ordre qui aujourd'hui font tant d'efforts pour le sauver en commun.

« Il y a plus : la première pensée de tous les nôtres est de

(1) Le vote des préliminaires de paix.

maintenir cette union même au prix de grands sacrifices. Ils en ont donné la preuve en *forçant* Larcy (1) à accepter d'avoir pour collègue Jules Simon, et ceci est fait par la Chambre dans laquelle il se trouve plus de catholiques qu'il ne s'en est trouvé dans aucune autre. Il va sans dire que les catholiques sont des nôtres. Thiers est plus que personne voué à cette grande œuvre de conciliation qui est son ouvrage. C'est, je vous l'ai dit, pour cela qu'il m'a promis de demander l'ajournement de la question des Princes. Il s'est prononcé fermement aujourd'hui en présence de quelques personnes et tout le monde sait maintenant sa résolution. Il est on ne saurait plus flatté de la manière d'être des nôtres avec lui, du sincère concours qu'ils lui apportent. Plus nous marchons et plus nous sentons que le courant porte vers nous les républicains honnêtes et convertissables comme Victor Lefranc et autres. A côté de cela, les orléanistes et même beaucoup de fusionnistes *subissent* en cette circonstance ce qu'ils reconnaissent être une nécessité. Il ne faut pas se le dissimuler, c'est pour eux la contre-partie de ce que Jules Simon est pour nous ; les choses n'en sont pas plus avancées, mais l'avenir est incontestablement à nous si nous n'y mettons nous-mêmes obstacle.

« J'ajoute que, dans ma conviction profonde, la grande majorité des nôtres ne participera jamais à ce qu'elle croit être la perte du pays, la désorganisation du parti. J'ai déjà entendu cent fois dire : « On ne peut sortir de l'état actuel que par la monarchie rétablie sur ses véritables bases, et pour cela l'union est indispensable, car sans elle les rouges seront les maîtres de la France. » C'est bien l'espoir de Gambetta et C<sup>ie</sup>. Quant aux campagnes, le jour où la désunion éclaterait, elles voteraient l'empire, n'en doutez pas un seul instant. Il n'y aurait pas de déchéance qui tienne, elles veulent du repos avant tout. Si la décision prise aujourd'hui était par malheur maintenue, non seulement ce serait l'écroulement de l'œuvre en voie de s'accomplir, mais ce serait la fin du parti légitimiste, tenez cela pour certain. Pour Dieu, pas d'illusions, pas de méprises : la façon dont la question sera tranchée porte en elle la vie ou la mort de la monarchie du droit. Nul ne

(1) M. Thiers avait pris dans son ministère M. de Larcy, légitimiste, comme ministre des Travaux publics, et Jules Simon, républicain antigambettiste, comme ministre de l'Instruction publique.

sont plus que moi combien le sacrifice est cruel, mais peut-on reculer devant les déchirements du cœur lorsqu'il s'agit de sauver la France et qu'elle ne peut être sauvée qu'à ce prix? Qu'on daigne me permettre de redire que le devoir, qui a tant d'emprise sur l'âme de Monseigneur, devient ici la grande loi et que l'immensité du sacrifice commande l'immensité du dévouement.

« Laissez-moi ajouter, mon cher ami, que Monseigneur, qui est la loyauté et la sincérité mêmes, semble oublier les paroles dites par lui au duc de Nemours, si souvent répétées, et dont tous nous nous sommes, par ordre, faits l'écho : « Ce n'est pas sans la France et loin d'elle que cette question peut être tranchée. » Il réservait la question en ces termes et la subordonnait au moment où il pourrait se prononcer en France et avec elle. Je me mets aux pieds de Monseigneur pour le supplier de songer que cette attitude nouvelle semblerait ne pas s'accorder avec cette déclaration, connue de tous nos amis politiques, de tous nos amis, et recueillie par la France entière. Des situations ont été prises, une entente s'est faite, des bases de rapprochement ont été établies, au moins dans les esprits. Le jour où un doute s'élèverait, toute pensée de fusion disparaîtrait comme un brin de paille emporté par l'orage; il n'en resterait plus rien, et comme je l'ai dit plus haut, il ne resterait plus de parti légitimiste, parce que l'impossibilité absolue en serait démontrée à tout le monde.

« Monseigneur dit que le drapeau tricolore est celui de la révolution; cela a été vrai plus que cela ne l'est aujourd'hui. Il est maintenant accepté par tous les hommes d'ordre. La révolution n'en veut plus, il lui faut le drapeau rouge abattu par Lamartine en 1848, maintenu à Lyon par Gambetta et qui au 30 octobre a essayé de flotter à Paris. Le drapeau tricolore avec les fleurs de lys constaterait la nouvelle alliance de la maison de Bourbon avec la France.

« Je ne suis pas suspect assurément, quand il s'agit de ce drapeau; mais n'a-t-il pas été réhabilité par nous? N'est-ce pas lui qui a écrasé la révolution romaine en 48? N'a-t-il pas arrêté le massacre des chrétiens en Syrie? Enfin et surtout n'est-ce pas sous ce drapeau que sont tombés durant ces derniers mois tant d'amis dévoués? Le sang de cette héroïque noblesse, celui des Bouillé, des Luynes, des Charette et de tant

d'autres ne l'a-t-il pas lavé en coulant à flots pour la défense du sol sacré de la patrie? Y a-t-il un des noms de la vieille monarchie qui ait manqué à ce noble rendez-vous?

« N'ont-ils pas fait l'admiration du monde entier et n'ont-ils pas racheté et détruit par cela même toutes les anciennes et légitimes répulsions de Monseigneur? Quel est le père qui pourrait oublier de quel prix il a payé cette purification?

« Encore et pour la dernière fois, que Monseigneur pardonne au plus dévoué de ses serviteurs, mais qu'il sache bien, c'est ici pour moi le plus impérieux des devoirs de le lui dire, que la décision relative au drapeau porte en elle nos destinées. La France est perdue si le Roi n'y revient et pour moi j'ai la certitude que le Roi ne peut pas rentrer en France avec le drapeau blanc, derrière lequel apparaîtrait un monde de préventions et de défiances indéracinables. L'heure suprême semble s'approcher, il dépend de Monseigneur qu'elle soit l'heure du salut de son malheureux pays.

« Je donnerais tout au monde pour que Monseigneur pût prendre ici des renseignements près des hommes capables de juger, qu'il envoyât ceux qu'il regarde comme les plus dignes de sa confiance pour constater la situation et l'état des esprits en France. J'ai depuis le mois de septembre vu bien du monde de toute sorte et dans beaucoup d'endroits, dans les meilleurs pays, j'ai naturellement frayé avec un grand nombre des nôtres soit dans l'armée, soit en dehors ; c'est là, c'est dans ces nombreuses courses, c'est ici également que j'ai puisé mes impressions. J'en suis, hélas ! d'autant plus sûr que j'aurais été trop heureux d'en rencontrer d'autres.

« Adieu, mon cher ami, que Dieu nous soit en aide. Je ne désespérerai jamais de sa miséricorde. — LA FERTÉ. »

Tous les efforts de M. de la Ferté furent inutiles. Il quitta le service du comte de Chambord après deux scènes violentes que lui fit celui-ci, la première à Bruges, la seconde à Paris, lorsque le Prince traversa cette ville pour se rendre à Chambord.

M<sup>re</sup> DE NOAILLES.

---

# REVUE SCIENTIFIQUE

---

## PLUIES DE CENDRES

---

Le mot admirable du citoyen Joseph Prud'homme : « le char de l'État navigue sur un volcan », mérite aujourd'hui d'être étendu à l'humanité tout entière. Le subit réveil éruptif de la Cordillère des Andes, coïncidant avec celui de certains volcans du vieux monde et notamment de la région caucasienne, prouve que nous sommes entrés, — jusques à quand ? — dans une période d'activité de notre vieille écorce terrestre.

Il n'est pas mauvais que, de temps en temps, la nature vienne nous rappeler qu'il y a dans le vaste univers, et jusqu'ici-bas, des forces mal enchaînées et des crises latentes auprès desquelles celles dont s'échauffent tant les hommes, surtout en période électorale, sont vraiment dérisoires. Ce rappel impérieux de certaines vérités trop oubliées dans l'endormeuse quotidienneté de la vie est surtout heureux et opportun lorsque, comme dans le cas présent, il ne s'accompagne pas de nombreuses pertes de vies humaines.

Les nuées de cendres volcaniques qui, à travers les milliers de kilomètres de la pampa, ont apporté jusqu'à Buenos-Aires et Montevideo, et même, aux dernières nouvelles, jusqu'à Rio-de-Janeiro et Santos les émanations des éruptions, ont profondément ému les populations, si on en croit les dépêches de la presse. On se demande, — et nous examinerons ce point tout à l'heure, — si ces cendres ne parviendront pas jusqu'à la vieille Europe. Bref, la « pluie de cendres » paraît avoir été, dans les éruptions récentes, le phénomène dominant. C'est donc lui que je voudrais examiner plus spécialement ici, en laissant de côté les

coulées de lave, les nuées ardentes, les raz de marée et autres phénomènes dus aux éruptions et qui, dans d'autres circonstances, se sont montrés prépondérants.

Tous ceux qui ont lu Virgile, — et ils sont, grâces aux dieux, encore nombreux, — savent que quand l'Etna est en éruption, c'est parce que l'un des Titans, le nommé Encelade, autrefois enfermé sous cette montagne par Jupiter, donne quelque signe d'impatience. Il faudrait être bien irrespectueux pour contester cette explication aussi poétique que vénérable. Mais elle ne saurait être valable pour les volcans sud-américains ; pour ceux-ci, du moins, il nous est permis d'en chercher une autre.

Première remarque : les principaux volcans qui s'alignent sur les bords des océans ou de la fosse méditerranéenne se trouvent répartis, la géologie le démontre, sur les lignes de moindre résistance, sur les lignes de dislocation de l'écorce terrestre, c'est-à-dire sur les lignes de jonction des immenses dalles assemblées de l'espace de marqueterie qui constitue cette écorce. Que, pour une raison quelconque, cette marqueterie soit moins bien soutenue ou, au contraire, ait une tendance à s'exhausser à quelque endroit, il s'y produira une dislocation. Celle-ci aura pour siège les lignes suivant lesquelles la pièce de la marqueterie terrestre, qui subit une pression interne trop faible ou trop forte, se juxtapose aux pièces voisines. L'effet de cette dislocation sera un tremblement de terre. Il pourra être aussi, — mais il ne sera pas nécessairement, — une émission du magma interne du globe à travers les lignes de résistance ainsi fissurées. C'est pourquoi les principaux volcans et les principaux centres sismiques se trouvent rassemblés à peu près dans les mêmes régions, sans que nécessairement les séismes entraînent des éruptions ou réciproquement.

Nous savons maintenant que, si les éruptions volcaniques sont des lieux d'élection tristement privilégiés, c'est parce qu'en ces lieux l'écorce terrestre est moins épaisse et moins résistante, de même qu'un pneumatique d'automobile usé éclatera neuf fois sur dix là où son épaisseur a été réduite au minimum.

Quelle est maintenant la cause qui, en ces endroits prédestinés, fait éclater l'écorce et donne issue aux matières internes ? Sur ce point, on discute depuis des siècles et on n'est pas encore tout à fait d'accord. Il y a de nombreuses théories à cet égard, ce qui *a priori* tend à démontrer qu'aucune ne s'impose. Dans le domaine des idées scientifiques comme dans le gouvernement des hommes, si

plusieurs commandent, c'est comme si nul ne commandait. La vérité scientifique est monarchique, car elle est une et ne comporte à côté d'elle que l'erreur qui, elle, peut être multiple.

Bref, pour me borner à un exemple, je crois que l'une des plus séduisantes explications du volcanisme est celle que le docteur A. T. Day, du Franklin Institute, a récemment préconisée et fondée sur de curieuses expériences.

Les laves volcaniques, qui sont des portions du magma interne s'écoulant à travers les orifices volcaniques, sont formées principalement de *silicates*, c'est-à-dire de substances analogues aux *laitiers* et aux *scories* des hauts fourneaux et des forges. Dans le refroidissement progressif du globe, ces laves tendent à se solidifier et à se cristalliser. Or, les expériences de laboratoire montrent que les silicates fondus peuvent dans certaines circonstances contenir en dissolution une quantité considérable d'eau. Lorsque la cristallisation se produit par l'abaissement de la température, la pression des substances volatiles contenues dans le magma augmente avec une grande rapidité.

Lors donc que la cristallisation de la lave se produit dans une cavité close ou une anfractuosité de l'écorce, l'émission de la vapeur d'eau d gag e doit développer une pression énorme qui provoque une rupture explosive de l'écorce aux points de moindre résistance. Or, ces points sont généralement à l'extrémité des cheminées ayant antérieurement donné passage à la lave, extrémité où, lors d'une période d'accalmie, s'est ensuite formé une sorte de mince bouchon de lave solidifi e. La nouvelle rupture explosive fait sauter ce bouchon exactement comme saute celui d'une bouteille de champagne sous l'influence des gaz inclus.

Le fait que le contenu en vapeur d'eau de la lave est plus grand avant sa cristallisation qu'après est prouvé par l'existence d'une grande quantité d'eau qu'on trouve dans les *obsidiennes*, qui sont précisément des laves non cristallis es, mais solidifi es à l'état amorphe et en quelque sorte vitrifi es.

Cette théorie est, d'ailleurs, conforme   la loi formul e par Albert de Lapparent : *la cause principale des éruptions est le départ des gaz incorporés à la masse ignée.*

Quant au bouchon de matière solidifi e, — hélas ! trop souvent provisoire, — qui se forme à l'orifice des cheminées volcaniques au repos, on peut le comparer à la croûte cicatricielle qui se constitue sur une blessure de l'épiderme. Mais, pour l'écorce terrestre

comme pour l'épiderme de l'homme (lorsque celui-ci est atteint d'*hémophilie*), il arrive que la croûte cicatricielle ne se forme pas ; dans ce cas, au lieu d'un volcan éruptif, on a un volcan en quelque sorte statique comme ceux des îles Sandwich où la lave ne cesse de bouillonner tranquillement dans le cratère.

Un volcan éruptif comme ceux qui viennent de se montrer si turbulents dans les Andes est, nous l'avons dit, comparable à une bouteille de champagne qui expulse violemment son bouchon.

Mais nous devons aussi le comparer à un de ces pulvérisateurs de toilette servant à projeter la fine rosée des parfums sur ces fleurs de beauté que sont les visages féminins.

Dans le pulvérisateur, le jet gazeux qui traverse brusquement le liquide qu'il entraîne a pour effet de réduire et de diviser celui-ci en très fines gouttelettes. Dans les volcans, il en est de même, toutes proportions gardées, — et on entend bien que cette restriction est pour préciser que l'on ne saurait, sans quelque impertinence, assimiler sérieusement un précieux auxiliaire de la beauté à quelque négligeable et inutile montagne cratéristique. Bref, dans les volcans, la poussée des gaz lors de l'éruption a pour effet de diviser et de pulvériser finement une partie de la lave entraînée par eux dans l'atmosphère où ses fines particules sont instantanément refroidies.

Les gaz explosés du volcan, qui sont constitués principalement de vapeur d'eau, comme nous l'avons vu, sont projetés couramment jusqu'à une dizaine de kilomètres au-dessus du cratère (comme le prouve l'altitude des nuées volcaniques). Ils entraînent donc jusqu'à cette hauteur les particules de lave qu'ils ont emportées à leur passage. Ce sont elles qui constituent les *pluies de cendre*.

La cendre étant par définition le résidu d'une combustion et nulle combustion n'intervenant dans le phénomène que nous venons de décrire, il est clair que c'est très improprement, en dépit d'un très vieux usage, que l'on appelle *pluie de cendres* le phénomène qui vient d'effrayer si fort Buenos-Aires et autres lieux. On pourrait dire *pluie de poussière volcanique* ou *pluie de lave*. Mais, enfin, le nom ne fait rien à l'affaire, comme disait Molière, et, pour être compris, nous continuerons à employer celui qui a cours. Ce n'est, hélas ! pas en matière de volcanisme seulement que pour être entendu il faut user parfois de mots inexacts.

Comment ces « cendres », comment ces particules de lave

peuvent-elles se tenir en l'air assez longtemps pour que le vent les emporte à de grandes distances ? En raison même de leur petitesse : on sait, en effet, que le ralentissement causé par la résistance de l'air sur la chute d'un corps qui y tombe librement est d'autant plus considérable que ce corps est plus petit ; c'est ce qui fait que la vitesse de chute des gouttelettes fines des nuages est pratiquement nulle et c'est ce qui explique que ceux-ci puissent persister aussi longtemps. C'est aussi ce qui explique que les particules volcaniques, lesquelles sont extrêmement petites et ne s'agglomèrent entre elles que très lentement, puissent rester en suspension dans l'atmosphère pendant des journées, des semaines, des mois. D'autre part, on sait que la surface de la Terre est chargée d'électricité négative, ce qui crée autour d'elle un champ électrique d'ailleurs fort puissant. Il est probable que les particules volcaniques sont elles-mêmes chargées d'électricité négative comme le sol dont elles proviennent. Il s'ensuit qu'elles doivent subir par suite du champ électrique entourant la terre une répulsion qui tend à s'opposer à leur chute et à les maintenir dans l'atmosphère.

Si elles tombent à la longue, c'est parce qu'elles s'agglomèrent peu à peu en particules plus grosses, moins gênées dans leur chute par la résistance de l'air ; c'est aussi et le plus souvent parce que, — en vertu d'une propriété physique connue des particules électrisées, — elles condensent autour d'elles l'eau atmosphérique et tombent sous forme d'une pluie généralement noirâtre. Il est d'ailleurs évident que, parmi les particules de lave, — en quelque sorte émulsionnées, — projetées par l'éruption, il en est de diverses grosseurs. Les plus volumineuses doivent tomber assez vite dans le voisinage immédiat. Tel fut le cas, notamment, des pluies de cendres qui tombèrent sur Naples durant l'éruption vésuvienne de 1906, auxquelles il me fut donné d'assister, et dont le poids creva les toits et les terrasses de plusieurs maisons. Seules les plus petites parmi ces poussières peuvent rester en l'air et être transportées à de grandes distances.

On s'est étonné de certains télégrammes récents annonçant que les toits de Buenos-Aires avaient été recouverts, il y a quelques jours, d'une couche de cendre volcanique atteignant une dizaine de centimètres d'épaisseur. Cela peut, en effet, sembler étonnant, étant donné les centaines de lieues qui séparent la capitale argentine des volcans chiliens. Cela serait tout à fait impossible, ou du moins

improbable, si des vents de directions variables avaient dispersé ces cendres en tous sens.

Mais il est un cas où il ne serait nullement impossible et où il serait même probable que cette pluie singulière parvînt jusqu'en Europe, à travers toute la largeur de l'Atlantique : c'est celui où le nuage initial de particules serait emporté par un vent dont la direction serait et resterait constante (dans le cas particulier sud-ouest) pendant un temps suffisant. En ce cas, la nuée de particules pourrait être transportée à des distances considérables sans changer de volume, de même que le faisceau lumineux parallèle des phares porte à des distances énormes et qui seraient pratiquement illimitées sans l'absorption de la lumière par l'air. Si la nuée de poussières volcaniques ainsi entraînées au loin ne change pas de volume, en revanche elle diminuera de densité en les déposant tout le long de son parcours et dans l'ordre de leur grosseur. Un vent régulier et durable tel que nous l'imaginons est-il possible? Oui, si nous considérons les couches basses de la stratosphère, et il est très possible que les poussières des volcans andins aient monté jusque-là.

En ce cas, il faut s'attendre à ce que les pluies de cendres de la Cordillère en éruption arrivent jusque chez nous, ce que pourra montrer, sinon l'observation directe, du moins celle de l'absorption atmosphérique de la lumière des astres, telle que la pratiquent journellement les astronomes. Attendons donc, positives ou négatives à cet égard, les publications qu'ils ne manqueront pas de faire d'ici à quelques mois.

C'est, en effet, un des effets singuliers le mieux constatés des pluies de cendres volcaniques que leur effet sur la transparence atmosphérique. On évalue à environ 10 kilomètres cubes le volume des débris, cendres et scories que, lors de la fameuse éruption survenue dans les îles de la Sonde, en 1883, le Krakatoa projeta en deux jours. Ces poussières parvinrent jusqu'en Europe, après un demi-tour complet du globe terrestre ; l'atmosphère en fut légèrement obscurcie pendant deux ans, et elles causèrent divers phénomènes d'optique atmosphérique fort singuliers. On a plusieurs fois et pareillement observé le transport de produits éruptifs sur de grandes distances, notamment d'Islande en Norvège et en Suède, du Vésuve (lors de l'éruption de 1906) jusqu'au Holstein.

Parmi les effets de ces pluies volcaniques à longue portée, il en est qui sont de nature à intéresser l'humanité tout entière.

Le plus important peut-être est que le rayonnement solaire doit être nécessairement absorbé par les poussières en suspension dans l'air, et cela en proportion même de leur quantité.

Il n'est donc nullement impossible que les pluies de cendres qui viennent de se produire en Amérique du Sud aient pour effet un refroidissement général et temporaire de la température à la surface du globe. Ainsi, la récolte des dattes à Biskra ou celle des petits pois à Clamart pourra être affectée par la turbulence actuelle des volcans andins. Allez nier après cela la solidarité non seulement des hommes entre eux, — à laquelle leur volonté met parfois des obstacles, — mais aussi celle des hommes avec la nature tout entière, — à laquelle il leur faut bien se soumettre.

Cette influence possible et probable des poussières volcaniques sur la température terrestre est telle qu'il n'y a rien d'absurde à supposer que les diverses périodes glaciaires, dont on relève l'histoire dans les temps géologiques, ont pu avoir pour cause l'absorption du rayonnement solaire par des nuées de poussières éruptives jetées dans l'atmosphère par les puissants volcans de ces époques reculées.

En dehors de cette action indirecte sur l'humanité, les cendres volcaniques en ont parfois une plus directe et plus redoutable encore : c'est sous une pluie de cendres volcaniques qui a atteint 7 mètres de hauteur, que Pompéi disparut, lors de l'éruption en l'an 79, de ce Vésuve qui, auparavant, n'avait pas plus fait parler de lui comme volcan, que notre butte Montmartre jusqu'aujourd'hui.

Est-ce à dire que demain une éruption soudaine de Montmartre ensevelira quelques centaines de milliers de Parisiens ? Cette possibilité, pour n'être nullement exclue, n'a rien qui, au moment où j'écris ces lignes, ressemble à une probabilité. Je lis, d'ailleurs, que les savants qui travaillent aux environs de la mer Morte viennent d'y découvrir les restes d'un groupe de villes entièrement ensevelies sous des cendres et qui semblent avoir été Sodome et Gomorrhe. Mais, pour que l'affinité soit ici précise, ce n'est pas de Montmartre, — aujourd'hui bien déchue dans le royaume du satanisme, — c'est plutôt de Montparnasse qu'il sied d'envisager l'éruption volcanique éventuelle.

CHARLES NORDMANN.

---

## CLAVIJO A L'ODÉON

Pour fêter le centenaire de Goethe, l'Odéon a monté le drame de *Clavijo* dans une version nouvelle et tout à fait remarquable de MM. Gabriel Boissy et Eberhard Nebelthau. Il faut avouer qu'on ne pouvait faire un choix plus ingénieux ni plus intelligent. De tout le théâtre de Goethe, ce drame de jeunesse est celui qui tient le mieux la scène. Et c'est également celui où apparaît le mieux ce qu'il doit à la France et ce qu'il y met du sien.

On sait que le drame est tiré d'un récit de Beaumarchais, dont Beaumarchais lui-même est le héros. Sa sœur Marie, modiste à Madrid, compromise par un journaliste espagnol du nom de Clavijo, Beaumarchais accourt et tire de l'outrage fait à la jeune fille une vengeance éclatante. La scène où il confond le séducteur et lui arrache l'aveu écrit de son indigne conduite est un morceau étourdissant. Il est d'ailleurs probable que toute l'histoire, où ce fripon de Beaumarchais se donne le rôle chevaleresque d'un paladin et d'un vengeur, est un roman sorti de toutes pièces de son imagination. Il y fait le Don Quichotte et le redresseur de torts aux dépens de la vertu et de la réputation de sa sœur. Qu'à cela ne tienne, du moment qu'il y joue le beau rôle et se donne le plaisir de faire le justicier. En réalité, cet épisode, plein d'un entrain étincelant, mais malheureusement chimérique, n'est que le premier indice où s'annonce la vocation du dramaturge : Beaumarchais y prélude, avec un instinct inconscient du théâtre, au personnage de Figaro.

Le mémoire de Beaumarchais avait paru au début de 1774.

Goethe en fit la lecture, à haute voix, comme il savait lire, à une petite société qui se réunissait le vendredi chez sa mère, à Francfort ; on le défia d'en faire une pièce : il tint le pari ; son drame fut bâclé en huit jours. Il en lut le texte à la réunion du vendredi suivant. C'était en mai ; l'ouvrage fut imprimé en juillet. Le second acte n'est mot pour mot que la reproduction du récit original. L'auteur s'est borné à découper le dialogue et à le mettre en scène.

C'est le premier fragment dramatique de Beaumarchais. Ce n'est pas peu de chose que d'avoir découvert, un an avant *le Barbier de Séville*, que l'auteur avait le don des planches. Quant à l'idée de porter à la scène, sous son nom, un personnage vivant, une anecdote contemporaine, c'est encore une audace bien digne de la jeunesse de Goethe : il fallait vraiment ne douter de rien.

Dans l'ensemble, l'ouvrage est assez faible : c'est le drame bourgeois, c'est la comédie larmoyante selon la formule de Diderot et du pitoyable La Chaussée. Le rôle de Marie, la jeune fille séduite puis abandonnée, est écrit en syncopes, en phrases entrecoupées, en exclamations sans suite, en râles, en soupirs, en interjections pâmées : c'est fait suivant toutes les règles ou les recettes du style sensible, pour peindre le désordre de l'âme et pour rompre avec la convention pompeuse et raisonneuse de la tragédie classique. Cela passait pour le naturel et pour le dernier mot du style attendrissant. C'est tout bonnement le style niais. Ailleurs, on trouve des traces de ce langage extravagant qu'on appelait alors le style « volcanique ». « Ah ! je voudrais clouer mon ennemi au poteau, le dépecer vivant, couper ses membres en petits morceaux pour les faire cuire et m'en repaître sous ses yeux !... » Ce pathos frénétique étonne dans la bouche de Beaumarchais. C'était la mode. On ne peut guère attendre autre chose de l'improvisation d'un garçon de cet âge. S'il n'y avait que cela, ce mélo serait un des factums les plus risibles de Goethe. Mais ce n'est là que remplissage. En fait, la pièce tient en deux scènes : celle du II, dont j'ai parlé, et qui est traduite de Beaumarchais, et la grande scène du IV, qui fait pendant à la première et où Goethe prend le contrepied de l'auteur et lui donne la réplique. Il est évident que la pièce a été écrite tout entière pour cette dernière scène.

C'est que Goethe se trouvait alors dans une situation analogue à celle de Clavijo : il venait de filer le parfait amour et de nourrir un sentiment tendre pour une charmante fille, Frédérique Brion,

la fille du pasteur de Sesenheim, et les jeunes gens avaient poussé assez loin cet engagement. L'idylle fut délicieuse. La rupture fut cruelle. Le volage ne put s'empêcher d'en conserver quelque remords. Pour la première fois, il se sentait coupable. Pouvait-il pourtant s'ensevelir dans un mariage bourgeois, sacrifier son avenir au bonheur d'une fillette, faire son deuil de son génie ? La pièce de *Clavijo* est faite de cette situation. Beaumarchais représente, devant la douleur d'une jeune fille, le point de vue social, celui de la famille, de l'honneur, de la foi jurée. Il convainc Clavijo. Mais celui-ci n'a-t-il pas des devoirs envers lui-même ? Ne se doit-il pas à quelque chose de plus haut que sa félicité, à son œuvre, à sa mission ? Il écoute Carlos, son ami et son « double », ou plutôt son vrai « moi », son « démon », son génie. Celui-ci finit par l'emporter.

L'acte de la tentation, où le fatal Carlos reprend l'ascendant sur Clavijo, le retourne, lui développe les droits du talent, les devoirs ardu, inhumains de celui « qui a pris la route des étoiles », triomphe enfin du sentiment qui l'attache à Marie, ce plaidoyer pour l'infidèle est une page décisive dans l'histoire morale de Goethe ; c'est une page libératrice, une proclamation d'indépendance, la première ébauche d'un des *leit-motifs* de sa pensée et de sa vie. C'est l'entrée en scène de ce pouvoir supérieur qu'il appelle le « démoniaque ». Carlos est exactement la première incarnation de Méphisto. On entend déjà son sarcasme, son redoutable persiflage, sa puissance d'orgueil, de sophisme, de mépris, de convoitise et de désir. C'est déjà presque la profession de foi du Surhomme. Thème capital du romantisme ! Dans ces discours pressants, captieux, irrités, dans ce torrent d'images éclatantes, on est surpris de voir se dessiner d'une manière prophétique toute l'existence du poète, comme dans la vision de Faust : on aperçoit le futur ministre et, comme dans un nuage brillant, des profils féminins, Charlotte de Stein, Christiane, la volupté des *Elégies romaines*. Rien que pour cette scène prodigieuse, la pièce méritait d'être sauvée. Tout l'avenir dans un éclair sourit au poète de vingt-cinq ans.

Le défaut de l'ouvrage, c'est que Clavijo, partagé entre son cœur et son génie, n'est qu'un simple chiffon, une marionnette inexistante. Son âme, c'est Carlos. Lui-même n'est proprement rien. Il est nul, ce qui est assez fâcheux pour un héros. On conçoit que l'auteur fût pressé de se débarrasser de ce fantôme. La scène

finale, où ce lamentable bonhomme est tué en duel par Beaumarchais, sur le cercueil de la jeune fille qu'il a trahie, et se réconcilie avec son meurtrier, est une vignette romantique, un cul-de-lampe dans le goût de Shakespeare : tout le monde aura reconnu les funérailles d'Ophélie et la scène de Laërtes et d'Hamlet au cimetière. Sans cette idée de noces funèbres et d'apaisement dans la mort, qui font une morale poétique à l'histoire, il faut avouer qu'on ne s'intéresserait guère, après le quatrième acte, au sort de Clavijo ; cette poupée de son ne valait pas un coup d'épée. Gœthe pratique par là son hygiène particulière et la méthode de purification dont il venait de trouver le secret dans *Werther* : il enterre ses remords en faisant mourir son héros. La pièce finit là. On ne voit pas pourquoi MM. Gabriel Boissy et E. Nebelthau ont fait suivre cette scène, dans leur traduction excellente, par un épilogue postiche où, dans un dialogue entre Carlos et Beaumarchais, ils opposent la conception de l'honneur à la française et la mystique allemande de la « Vie » et du Devenir. Ce développement paraît superflu. Il s'agit d'un moment de la jeunesse de Gœthe, non de la politique d'aujourd'hui. Le public est assez fin pour tirer ses conclusions tout seul.

La représentation est des plus réussies. L'Odéon a bien fait les choses. Le spectacle est monté avec beaucoup de goût ; les décors sont charmants. La pièce est très bien jouée, principalement par M. Cettly, qui a composé un Carlos noir et cravaté de feu, avec une perruque rousse, un nez tors et une diction sulfureuse : c'est un diable très méphistophélique. Mlle Bréville, dans un nuage de mousseline, s'évanouit quatre ou cinq fois avec toute la grâce du monde : c'est un Greuze. Elle eût tiré des larmes à toutes les belles âmes, au siècle des « vapeurs ». Le reste de la troupe est très bon. On a tout le temps sous les yeux le Madrid de Goya.

LOUIS GILLET.

# REVUE DRAMATIQUE

---

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Baisers perdus*, pièce en trois actes de M. André Birabeau. — *Bourrasque*, un acte de M. Paul Gault.

La Comédie-Française vient de nous donner une pièce de facture curieuse, où ne manquent ni l'observation ni l'esprit, et qu'on ne saurait accuser de n'être pas dans la note du jour. Romanciers et écrivains de théâtre semblent s'être entendus pour tracer de la famille d'aujourd'hui des tableaux horribles. Fidèle à la consigne, la comédie de M. Birabeau ouvre devant nous un intérieur qui n'est rien de moins qu'un enfer.

C'est fête ce soir dans cette charmante famille. Les Cogolin donnent une réception pour les vingt ans de leur fille, Henriette. Fleurs, lumières, toilettes, compliments, sourires. Dans ce concert joyeux, une fausse note, une note discordante, acide, amère. C'est M. Cogolin qui l'y met, qui en remet, qui en ajoute. Pas un détail sur lequel ne s'exerce sa verve sarcastique. Pas un être pour qui il n'ait bonne mesure de propos désobligeants. Mais celle à qui il réserve ses remarques les plus piquantes, ses propos les plus blessants, tout ce qui peut contrarier, humilier, révolter une jeune fille et lui mettre les larmes aux yeux, c'est sa propre fille, Henriette. Celle-ci, d'ailleurs, ne se réduit pas à baisser la tête et souffrir en silence : digne fille de son père, elle est prompte à la riposte et ce n'est pas le respect qui l'étouffe.

Maintenant les invités sont à peu près au complet ; les danses s'organisent. Mais quelqu'un va troubler la fête. Un valet de chambre, monté tout exprès de l'étage inférieur, prévient que son maître étant à l'agonie ne peut supporter aucun bruit au-dessus de sa tête. Consternation. Départs. Soudain, on entend un bruit de musique. C'est, à ne pas s'y tromper, une musique de danse.

Et c'est, à n'y pas croire, d'en dessous que vient ce bruit joyeux. On fait de la musique chez l'agonisant ! On danse chez le moribond ! La nouvelle de tout à l'heure était une fausse nouvelle. Mais qui peut être de cette mauvaise plaisanterie l'auteur responsable, sinon M. Cogolin lui-même ?

Seulement, cette fois M. Cogolin est allé trop fort. Henriette déclare qu'elle est à bout, qu'elle va quitter cette maison où elle est trop malheureuse : et elle le fait comme elle le dit. Voilà les parents affolés : où peut être allée leur fille ? Une domestique, mieux renseignée que les maîtres, ainsi qu'il est d'usage, le leur apprend. Henriette s'est réfugiée chez un parrain dont elle se sait très aimée. Et ce parrain, Henri, ayant téléphoné chez lui pour vérifier le renseignement, reçoit d'Henriette elle-même cette réponse : « Je suis chez vous, je vous attends, *papa* ! »

Ce « *papa* » est pour nous une révélation. Tout s'explique. Henriette est la fille d'Henri ; elle le sait ; de là son peu de sentiment filial à l'adresse d'un Cogolin qui ne lui est de rien. C'est un premier coup de théâtre. Il y en aura d'autres. Car dans cette pièce nous irons de surprise en surprise, et ce sera le moyen pour l'auteur de faire, comme eût dit Sarcey, rebondir l'intérêt.

Donc Henri est le père d'Henriette. Suivons cette piste... L'incartade d'Henriette, qui du rang de parrain l'élève soudain à celui de père, ne semble pas réjouir Henri. C'est un vieux garçon égoïste. Il tient à sa tranquillité, et, pour décider Cogolin à intervenir, il lui lance cette petite phrase explosive : « Henriette croit que je suis son père... » Mais Cogolin se borne à répondre tranquillement : « Il y a vingt ans que je le sais. » Et c'est le second coup de théâtre.

Donc Cogolin sait tout : il sait la date de son malheur, il précise, il accumule les preuves. Tout cela certain, irréfutable, et rendant toute dénégation impossible... Or, rien de tout cela n'est vrai. Nous apprenons par une conversation entre Henri et M<sup>me</sup> Cogolin qu'il n'y a jamais rien eu de coupable entre eux : M<sup>me</sup> Cogolin est une parfaitement honnête femme. La piste sur laquelle l'auteur nous avait lancés était une fausse piste.

Grande est notre surprise, mais plus grande celle de Cogolin qui, derrière une porte, a tout entendu. Il rentre suffoqué, abasourdi, effondré. L'odieux de sa conduite lui est brusquement apparu. Ainsi, il a soupçonné, accusé, condamné la meilleure des épouses ! Il a calomnié un ami sans reproche ! Il s'est fait de sa

filles une ennemie ! Il a bâti toute sa vie sur une idée fausse !

Ces deux premiers actes sont très bien menés ; le troisième l'est moins. Finir, même en ne finissant pas, c'est la grande difficulté au théâtre. Henriette est chez son parrain ; elle y est comme chez elle. C'est de là qu'il va falloir la déloger et ce ne sera pas commode. Une première conversation qu'elle a avec sa mère est assez pénible. Elle la félicite de l'heureuse faiblesse à qui elle, Henriette, doit de n'avoir pas Cogolin pour père. Et maintenant la parole est à M. Cogolin. Ou, pour mieux dire, à peine a-t-il ouvert la bouche, la douce Henriette la lui ferme sous un flot de paroles haineuses. Pourtant il faut finir par se rendre à l'évidence ; une vie nouvelle va commencer : ce père et cette fille vont tâcher de s'initier à la tendresse paternelle et à l'amour filial. Gageons que, de part et d'autre, ce ne sera jamais très chaud.

On a pu noter au passage tout ce que *Baisers perdus* contient d'invraisemblance et d'artifice. Peu importe. Ce que nous aimons de cette pièce à surprise, c'est la part de vérité qu'elle contient. Elle dessine devant nous un caractère d'homme observé avec acuité et qui nous est présenté tout juste avec le degré de grossissement nécessaire au théâtre. M. Cogolin est de ces esprits mal faits, quinteux, grincheux, qui se promènent dans la vie en éternels mécontents, incapables de croire au bien, prévoyant, du plus loin qu'il soit, infortune, ruine, trahison, en un mot organisés supérieurement pour faire, avec leur propre malheur, celui de tous ceux qui les entourent. Cogolin s'est, une fois pour toutes, fabriqué l'image d'un monde où toutes les femmes sont infidèles, tous les amis perfides et où les enfants n'ont jamais pour père celui *quem nuptiae demonstrant*. Il lui aurait suffi d'ouvrir les yeux pour se convaincre qu'il y a quand même des exceptions. Mais vous ne le connaissez pas encore. Ce qui l'achève de peindre, c'est qu'il se complait dans ses imaginations malades : il prend à broyer du noir un plaisir inconscient et paradoxal. Chaque fois qu'une de ses prévisions pessimistes se réalise, il en éprouve une sorte de satisfaction. Le jour où il a, en pensée, assisté à la trahison imaginaire de sa femme et de son ami, il a souffert mais avec une sorte de délectation morbide. Pendant les vingt ans où il a eu près de lui une fille qu'il croyait ne pas être la sienne, il a senti, à tenir sous ses yeux cette preuve vivante de l'humaine trahison, les pointes d'une jouissance amère. C'est

le type du « bourreau de soi-même », déjà connu certes, mais dont M. Birabeau nous donne une ingénieuse réplique.

Le type de Cogolin a trouvé un interprète de grand style en M. Léon Bernard. A côté de lui, M<sup>lle</sup> Madeleine Renaud s'est acquittée en conscience de son rôle de petite peste. M<sup>lle</sup> de Chauveron accentue le côté larmoyant du personnage de M<sup>me</sup> Cogolin. M. Monteaux a de la correction dans le rôle d'Henri, qui n'est pas le meilleur.

Le spectacle commence par un acte de notre excellent collaborateur et ami, M. Paul Gaultot : *Bourrasque*. Ne vous effrayez pas : en dépit du titre, il n'y aura rien de cassé. C'est un épisode de la vie des artistes et, me dit-on, un épisode vécu. Un peintre illustre, qui a nom Chavannes, a pour élève un artiste du plus beau talent, Tony, qui travaille pour lui et vit dans son ombre. Pourquoi donc l'élève qui, lui aussi, pourrait être un maître, se contente-t-il de ce rôle effacé, secondaire, obscur ? C'est la question que lui pose, avec un tendre intérêt et une tendresse insistante, Jeannine, la maîtresse de Chavannes ; elle ne demanderait pas mieux que de lui accorder toutes réparations pour le tort que lui a causé Chavannes. Tony ne veut rien entendre. D'abord, parce qu'il est un cœur loyal. Et puis parce que, au fond, il se rend compte qu'il est une nature de disciple, un de ces bons exécutants incapables de faire œuvre personnelle... L'alerte a été chaude et Chavannes, à constater l'ardent intérêt que son amie porte à son élève, n'a pas été sans faire quelques-unes de ces réflexions dont on s'avise au seuil de la vieillesse. Mais la bourrasque passe, et le bleu du ciel repart, un peu mouillé.

M<sup>lle</sup> Feuillère, MM. Numa et de Rigault ont joué avec beaucoup de goût cette piécette agréablement tenue dans la demi-teinte.

RENÉ DOUMIC.

---

## CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

---

### L'ÉLECTION DE HINDENBURG

L'Allemagne, à la Conférence de Genève, entend se donner la figure d'une Puissance pacifique au dehors et assurée du lendemain au dedans. Avec le chancelier Brüning et sa mine austère, avec le vieux Maréchal qui vient d'être réélu président du Reich, la façade a l'air solide ; en réalité, l'Allemagne n'a jamais été moins stable. Considérons, en effet, les chiffres du scrutin du 10 avril et comparons-les à ceux du 13 mars. Le Président est réélu par 19 359 642 voix contre 13 417 460 à Hitler et 3 706 388 au communiste Thälmann. Le succès du Maréchal ne faisait aucun doute après le vote du 13 mars et l'on pouvait croire que nombreux seraient les électeurs qui voleraient au secours de la victoire. Il était permis de penser que les électeurs nationalistes et conservateurs de M. Dösterberg, qui retirait sa candidature, iraient en grande majorité à Hindenburg. Or, il n'en a rien été. Le Maréchal n'a gagné, d'un scrutin à l'autre, que 708 000 voix, alors que Dösterberg en avait obtenu 2 559 000. Hitler, au contraire, malgré la certitude de la défaite, a gagné 2 078 000 voix. La plupart des électeurs de Dösterberg sont donc allés à l'agitateur. L'appel de l'ex-Kronprinz a été entendu. Le candidat communiste a perdu un peu plus de 1 100 000 voix ; mais il est légitime de supposer que beaucoup de ses partisans se sont abstenus : on compte, en effet, 1 155 421 votants de moins le 10 avril que le 13 mars. Ce que nous appelions, dans la chronique du 1<sup>er</sup> avril, l'Allemagne encadrée représente donc à peine plus de la moitié de la population du Reich : 53 pour 100. L'Allemagne déracinée (hitlériens et communistes) ne cesse de s'accroître à mesure que des générations nouvelles arrivent à l'âge d'homme, à

mesure que le chômage et la démoralisation exercent leurs ravages. Le mouvement hitlérien, que l'on représente parfois comme arrêté ou même en recul, a le vent en poupe et s'achemine rapidement vers le succès.

Nos lecteurs connaîtront, lorsqu'ils liront ces lignes, les résultats du scrutin du 24 avril pour le renouvellement du Landtag de Prusse. Il n'est pas douteux qu'il ne soit, pour Hitler et ses amis, un triomphe. Les jours du gouvernement Braun-Severing sont comptés ; un article significatif de la *Germania*, organe du Chancelier, leur fait comprendre que, si Hitler a la majorité, les catholiques ne chercheront pas à s'opposer à ce qu'il prenne le pouvoir et ne maintiendront pas, en dépit des élections, le cabinet Braun et la coalition de Weimar. Hitler s'est vanté que, s'il arrive au pouvoir, « les têtes rouleront ». Pure rodomontade, sans doute ; mais les fonctionnaires sauteront ; les démocrates seront remplacés par des nazis. Est-ce pour écarter ce présage, ou parce que réellement Hitler et ses partisans seraient disposés à un coup d'État au cas où les élections ne leur donneraient pas le pouvoir, que le Gouvernement d'empire s'est brusquement résolu, le 13 avril, à dissoudre les « troupes d'assaut » de Hitler ? Nous ne le croyons guère, car la dissolution des bataillons du fascisme allemand, à la veille des élections du 24 avril, serait une faute de tactique. Le général Grœner, ministre de l'Intérieur et de la Reichswehr, avait, au cours des enquêtes et des perquisitions ordonnées par le Gouvernement prussien, accumulé des preuves surabondantes qu'une puissante organisation militarisée des nationaux-socialistes, forte de plus de 400 000 hommes, pouvait devenir, sur un signal de son chef, un instrument de coup d'État. On le savait de reste. Mais il reste douteux que Hitler ait eu l'intention de s'emparer sans délai du pouvoir.

La dissolution, la saisie des armes, l'interdiction des uniformes, tout s'est opéré sans difficulté ; le chef, le *Führer*, avait donné l'ordre de ne pas résister ; la revanche ne serait-elle pas apportée par le scrutin du 24 avril ? Dans ces circonstances, on est obligé de se demander si nous ne serions pas en présence d'une mise en scène destinée à faire impression sur la Conférence de Genève. L'Allemagne demande que tous les États soient astreints à une réduction et à une limitation de leurs armements qui les mettraient sur le même pied que le Reich lui-même, d'après le traité de Versailles ; mais elle s'entend souvent répondre qu'à côté de la

Reichswehr existent chez elle des organisations militarisées qui pourraient apporter à la mobilisation un appoint discipliné et entraîné. Telle est la milice hitlérienne. Elle est maintenant dissoute et ainsi tombe un argument qui gênait la manœuvre du Gouvernement de Berlin. Si, d'autre part, Hitler se croit assuré d'obtenir prochainement et légalement le pouvoir, qu'a-t-il besoin d'une milice de coup d'État qui lui coûte très cher et qui permet à ses adversaires de réclamer des éclaircissements sur les sources de telles prodigalités ? Par esprit d'égalité et d'impartialité, le Président demanda au général Grœner de dissoudre pareillement les associations « Casque d'acier » et « Bannière du Reich ». Mais, jusqu'à présent, rien n'a été fait. On prête au général Grœner le projet d'une refonte générale de toutes les associations militarisées qui les mettrait davantage sous le contrôle du Gouvernement. De toute façon, on peut être assuré que le « potentiel de guerre », dont l'Allemagne et ses amis évitent de parler à Genève et dont le nombre constitue un facteur important, ne sera diminué en rien. Trompe-l'œil et camouflage !

N'exagérons rien cependant. Le Gouvernement du Reich a montré, quels que soient ses mobiles secrets, qu'il est capable de défendre l'ordre et la légalité et que l'Allemagne n'est pas mûre pour une « marche sur Berlin ». Mais c'est par les voies légales que les nazis comptent s'installer bientôt au pouvoir ; il ne semble pas que le Gouvernement soit disposé, pour leur en barrer l'accès, à des mesures dictatoriales ; il cherchera plutôt, avec Hitler, un accommodement ; l'intérêt du Reich, dans la lutte qu'il a entreprise pour la destruction du traité de Versailles, prime tout et commande l'entente : c'est toujours là qu'il faut en revenir si l'on veut trouver l'explication de ses actes et de son langage.

#### L'ÉCHEC DE L'ENTENTE DANUBIENNE

De cette vérité, l'échec du projet d'entente pour secourir les États danubiens en détresse nous apporte de nouvelles preuves. Il aurait fallu, pour qu'une combinaison simple comme celle que proposait M. Tardieu pût être réalisée, qu'une entente se fût préalablement établie entre les cinq États danubiens et que l'initiative vint d'eux ; les difficultés se seraient résolues peu à peu, si le principe avait été promptement adopté et aussitôt mis en

pratique. Dès lors que l'on convoquait les grandes Puissances et que des commissions se mettaient à découvrir des difficultés qui n'étaient que trop visibles, il était évident que l'on allait à un échec. Ce fut le sort de la « Conférence des Quatre ». Deux jours plus tôt, M. Ramsay MacDonald et M. Tardieu s'étaient trouvés parfaitement d'accord ; mais, en présence de M. de Bulow et de M. Grandi, le Premier britannique se laissa influencer par une habile présentation des objections ; il ne vit pas que, derrière les arguments d'ordre économique invoqués par l'Allemagne et l'Italie, se cachait la réalité des plus violentes passions politiques. Alors que seule une action diplomatique énergique de l'Angleterre aurait pu briser les résistances et forcer les oppositions, M. MacDonald se laissa convaincre qu'un ajournement était indispensable pour une étude plus complète et plus approfondie du problème ; les deux compères, qui savaient qu'ajournement signifiait enterrement, eurent gain de cause ; on les vit alors proposer des solutions qui n'avaient qu'un défaut, c'est qu'elles oubliaient le sauvetage de l'Europe centrale pour ne penser qu'aux intérêts respectifs de l'Allemagne et de l'Italie. Alors que M. Tardieu avait, comme l'a constaté M. Benès, « parlé européen », M. de Bulow et M. Grandi s'étaient contentés de leur parler « national ».

Ici réapparaît la constante opposition qui explique toute la politique européenne, c'est qu'il y a, d'un côté, ceux qui veulent maintenir le statut de l'Europe établi en 1919 et, de l'autre, ceux qui entendent le détruire. Le malheur est que l'Angleterre ne croit pas nécessaire de prendre parti et que, trop souvent, l'attitude de son Gouvernement et d'une partie de la presse encourage implicitement les destructeurs. C'est l'une de ces contradictions fondamentales qui pèsent si lourdement sur l'Europe actuelle et qui empêchent la reprise des affaires, car l'inquiétude et l'instabilité ne sont pas facteurs de prospérité.

La presse allemande, aussitôt, d'entonner un chant de triomphe : « L'initiative française sur le problème danubien, s'écrit la *Gazette de Cologne* du 8 avril, a échoué du fait de l'attitude de l'Allemagne et de l'Italie. » Qu'elles portent donc la responsabilité de cet échec ! Du moins les cinq Puissances intéressées sauront à qui elles doivent s'en prendre ; leur indépendance légitimement susceptible saura distinguer ceux qui veulent respecter et développer leur pleine et souveraine indépendance et ceux qui ne pensent qu'à exploiter leur misère momentanée à des fins égoïstes.

Les arguments économiques ne sont qu'un prétexte. Tout le monde savait bien que les intérêts de la Bulgarie et de la Pologne devaient être ménagés aussi bien que ceux de l'Allemagne et de l'Italie ; mais on savait aussi qu'il y a toujours des difficultés et qu'en élargissant outre mesure le projet, en y introduisant l'Allemagne et l'Italie, on le torpillait. L'Allemagne veut la ruine des traités et l'annexion de l'Autriche. L'Italie veut, — les résolutions du grand Conseil fasciste le disent expressément, — la revision des traités, c'est-à-dire la destruction de l'Europe de 1919, et que les États danubiens soient divisés les uns contre les autres et dépendants de l'Italie par Trieste et Fiume. Tout programme d'aménagement de l'Europe centrale ne peut donc que se heurter à l'opposition de Berlin et de Rome. Les raisons économiques ne sont que des apparences ; c'est la politique qui domine tout. On va de gaieté de cœur vers les catastrophes désirées et préparées.

En Angleterre même des résistances politiques ou économiques se sont dessinées. L'*Economist* du 9 avril découvrait que le problème danubien ne pouvait être résolu que si, préalablement, l'organisation de l'Europe était réalisée. Il était inutile de se mettre en frais de démonstration pour une vérité que personne ne conteste ; mais si l'on attend que cette organisation de l'Europe que préconisait M. Briand soit devenue un fait accompli, la Hongrie, l'Autriche ont le temps de faire la culbute. Et d'ailleurs, si l'on proposait un plan d'organisation de l'Europe, l'*Economist* trouverait de savantes raisons de se mettre à la traverse. Telle est trop souvent l'action de l'Angleterre dans les affaires continentales ; elle en méconnaît le véritable caractère parce qu'elle ne les voit qu'à travers ses intérêts économiques ; elle n'a jamais réussi à proposer un programme pratique ; alors qu'elle pourrait diriger, elle se borne à empêcher ; et elle ne se rend pas compte qu'elle prolonge un état d'insécurité et d'instabilité qui est l'une des raisons de sa propre détresse industrielle et commerciale. Mieux éclairé, le *Times* montre, dans son éditorial du 9 avril, que le projet d'entente danubienne ne léserait pas les intérêts économiques de l'Angleterre. « Au début, il y aurait, évidemment, des pertes à subir, mais le développement du commerce international, qui serait la conséquence de la consolidation effectuée, compenserait ces désavantages temporaires. » Comment ne pas regretter que le Gouvernement de Londres n'ait pas, en l'occurrence, usé de son autorité morale pour faire adopter d'urgence

une mesure préparatoire et conservatoire qu'il approuvait ?

Les journaux allemands et italiens se donnent beaucoup de peine pour rejeter sur M. Tardieu la responsabilité, qu'ils sentent lourde, d'un échec qui va entraîner, pour les États danubiens, les plus dangereuses conséquences ; ils n'ont pas réussi à donner le change. A travers leurs articles perce la satisfaction maligne d'avoir mis en échec une initiative qui venait de France. L'intérêt des États danubiens est le cadet de leur souci. La palme appartient à la *Stampa* du 9 avril qui, au pays qui a fait de « l'égoïsme sacré » un principe de gouvernement, ne craint pas d'écrire : « Depuis quelques années, nous sommes habitués à voir la France se limiter étroitement à la recherche de ses intérêts propres et nous ne pouvons nous étonner de son attitude présente ; ce n'est pas notre faute si le poids d'un insuccès retombe sur ses épaules. » Il serait dommage de ne pas enchâsser de telles perles.

Est-il encore possible d'aboutir à une solution ? M. Mussolini lui-même a donné son opinion à un journal allemand, le *Börsen Courier* du 17 avril ; elle ne ferme pas la porte à toute entente. Le Duce se félicite que toutes les Puissances aient reconnu l'urgence d'un *modus vivendi* propre à rétablir l'équilibre économique dans les États successeurs. Mais il voit l'obstacle dans les haines qui divisent les États danubiens, alors qu'il est dans la prétention de l'Italie et de l'Allemagne d'être admises dans l'entente économique des États danubiens. Personne ne conteste que ces deux Puissances aient en commun avec eux des intérêts importants qui doivent être pris en considération ; il n'en est pas moins vrai que toute organisation économique où entreraient une ou plusieurs grandes Puissances apparaîtrait aux États plus faibles comme une menace pour leur indépendance politique et serait rejetée par eux. Si l'Italie veut « collaborer à la restauration économique des États successeurs », elle devra renoncer à toute arrière-pensée d'ordre politique.

#### LA CONFÉRENCE DE GENÈVE

La Conférence de Genève devient de plus en plus ce qu'elle ne devrait pas être, c'est-à-dire, pour certaines Puissances, un bélier pour la destruction de l'Europe de 1919. On y aperçoit, pour ainsi dire, deux objectifs superposés : le premier est la réduction et la

limitation des armements, le second est la ruine des traités. Celui-ci est, naturellement, le seul qui passionne les esprits. Le premier n'est pris au sérieux que par ceux qui sont dupes des apparences. De cette dualité, il résulte que, dans les débats de la Conférence et dans les négociations en marge, toutes les grandes Puissances sont dans une position ambiguë et parfois fausse.

Regardons d'abord la France. Sa position est très forte ; depuis longtemps définie, elle a été précisée encore par M. Tardieu en réponse à la proposition de M. Gibson. Elle n'accepte de réduire ses forces armées qu'en échange de garanties plus certaines de sécurité ; elle estime que, de toutes les iniquités qu'il est possible d'imaginer, la plus atroce serait celle d'une nation qui, ayant consenti à un désarmement prématuré, serait victime de sa bonne foi ; elle propose de donner à la Société des nations, organe international, les armes nécessaires pour qu'elle puisse venir immédiatement au secours de l'État qui serait entraîné, par la faute des autres, dans une guerre ; elle considère comme inefficace tout plan de réduction des armements qui ne serait pas contrôlé ; l'absence de contrôle est une prime à la fraude. La France entend s'en tenir fermement à l'article 8 du pacte de la Société des nations ; si l'on s'éloigne de cette solide assise, toutes les surprises deviennent possibles. Mais cette cuirasse a un défaut : c'est que plusieurs Puissances, parmi les plus importantes, les États-Unis, l'U. R. S. S., ne font pas partie de la Société des nations, n'en ont pas signé le pacte ; dès lors qu'elles ont été invitées à participer à une Conférence qui est prévue par le pacte et qui a été préparée par les commissions de la Société des nations, il devient plus difficile de s'en tenir à cette base unique ; et, par cette brèche, tout est remis en question.

Voici maintenant les États-Unis. Ils ont refusé d'entrer dans une institution qu'ils avaient imposée à l'Europe et dont ils avaient établi les statuts ; ils affirment se désintéresser de la politique européenne ; mais ils ne cessent d'y intervenir ; en juin 1931, c'est le président Hoover qui bouleverse sans crier gare toute l'économie des réparations ; le 11 avril, c'est M. Gibson qui lance sa proposition inattendue. L'Amérique, en cette affaire, se donne le rôle qu'elle préfère et qui la rehausse à ses propres yeux, celui de défenseur de la vertu ; elle nous regarde un peu comme une société prohibitionniste traiterait un alcoolique invétéré ; elle voit en nous des pécheurs endurcis prêts à retomber dans le bellicisme

et à se jeter sur leurs voisins, car, dans sa masse, elle ignore profondément et l'histoire de l'Europe et le caractère français. Elle prétend nous imposer certaines règles de désarmement, mais elle ne serait fondée à agir ainsi que si elle s'engageait à venir avec toutes ses forces et ses ressources au secours de l'État entraîné malgré lui dans une guerre : ainsi le voudrait la loi de justice. L'absence d'un tel engagement fausse la politique des États-Unis, la rend inefficace et autorise l'Europe à la récuser.

La Grande-Bretagne s'expose à une critique de même nature. Elle n'a jamais pu se résoudre à opter entre une politique impériale sur les mers, avec ses Dominions et ses colonies, qui implique des relations d'amitié presque subordonnée à l'égard des États-Unis, et la politique continentale que, depuis sa participation à la guerre, elle n'est pas libre de négliger. Elle cherche, sous la direction de M. MacDonald pénétré d'idéologie socialiste et biblique, à s'en tenir à un rôle d'équilibre et d'arbitrage conforme à ses traditions et à ce qu'elle croit encore, faute d'un examen suffisant, être son intérêt. Elle n'aperçoit pas les difficultés continentales sous le même angle que les Puissances qui habitent le continent et qui sont plus exposées qu'elle à payer dans leur chair toute erreur d'appréciation ou de tactique ; elle ne nourrit à l'égard de la France aucune malveillance, mais elle n'a pas encore compris que si, depuis 1918, elle s'était tenue fermement à une politique d'étroite entente avec la France, la sécurité serait établie en Europe et engendrerait la prospérité, car le malaise économique est, pour une large part, politique et moral.

L'attitude de l'Allemagne est toute en trompe-l'œil ; mais elle est si claire et, reconnaissons-le, si naturelle, qu'elle ne dupe que ceux qui veulent être dupés. Nous la comparions, un jour, au renard à la queue coupée de La Fontaine. Elle entend amener par persuasion ou stratagème les autres États, et particulièrement ses vainqueurs, à une identique réduction de leurs armements ; forte de ses soixante millions d'habitants et de l'esprit militaire de la nation, elle redeviendrait alors automatiquement la plus forte et jetterait bas l'édifice des traités qui ont ressuscité les peuples slaves. Mais sa politique dément ses paroles : le succès de M. Hitler rétorque les assurances de M. Brüning. Et n'a-t-on pas vu le chancelier lui-même célébrer, le 16 avril, avec M. Litvinof, le dixième anniversaire du traité de Rapallo ? Que faut-il de plus pour justifier, commander même toutes les précautions ?

L'Italie, pays des « combinaisons », mène de front une politique d'exaltation nationaliste, un programme d'expansion méditerranéenne, africaine et danubienne, avec le zèle le plus habile à servir les intérêts et les passions de l'Allemagne et à flatter l'idéalisme pacifiste des Anglo-Saxons. Qu'elle puisse devenir un jour le mauvais marchand de cette double politique, c'est possible ; elle en tire, pour le moment, certaines satisfactions d'amour-propre et d'intérêt immédiat.

Une dépêche d'agence, datée de Moscou, le 14 avril, relate : « Au moment où des ouvriers transportaient, dans un entrepôt de Kazan, une grande quantité d'obus à gaz, une explosion s'est produite. Tous les ouvriers ont été gravement intoxiqués. Cent vingt d'entre eux sont morts ; cinquante autres sont en danger de mort. » Cela se passe au pays du bolchévisme, mais son représentant siège à Genève et se signale par des surenchères pacifistes. La Russie soviétique, possédant et renforçant la plus nombreuse armée d'Europe, propose un désarmement immédiat et total qui livrerait l'Europe aux entreprises du communisme envahissant.

Bref, il n'est pas une seule des Puissances représentées à la Conférence qui, consciemment ou non, n'envisage les solutions sous l'angle de ses convenances. Seul, le plan du Gouvernement français, tout en étant conforme à nos intérêts, a une portée générale et se fonde sur des principes très simples d'intérêt général, tels que l'interdépendance des armements, la nécessité du contrôle et des sanctions, l'intervention d'un organisme supranational.

Sous le bénéfice de ces observations, il n'est pas besoin de nous perdre dans le chaos des discours et des propositions qu'a entendus la Conférence. Une phase nouvelle s'est ouverte depuis que M. Gibson a inopinément, le 11 avril, après s'être assuré de l'adhésion de sir John Simon, lancé une proposition tendant à renoncer à trois armes qu'il considère comme essentiellement offensives : les tanks, l'artillerie lourde mobile, les gaz. Le représentant des États-Unis se flatte, par ce moyen, de rassurer la France qu'il représente comme terrorisée par la crainte d'une invasion et ne songeant, pour cette raison, qu'à augmenter ses armements. On se demande, en vérité, où M. Gibson a pu se renseigner ? Il n'est pas besoin d'être expert aux choses militaires pour savoir que les tanks et l'artillerie lourde mobile sont aussi utiles dans la défense que dans l'offensive. Toute distinction entre les

armes offensives et les armes défensives est absurde. Seules, les fortifications permanentes sont uniquement défensives. Quant aux gaz et aux microbes, ils peuvent être aussi bien défensifs qu'offensifs, mais l'emploi de ces moyens atroces est si inhumain, si meurtrier pour les non-combattants, qu'il faut, pour des raisons morales, les interdire absolument et, pour cela, il n'est qu'un moyen : sanctions immédiates et terribles contre tout belligérant qui s'en servirait. Il devrait en être de même pour toute arme qui atteint nécessairement les non-combattants. M. Gibson ne propose aucune sanction ; il est muet sur le désarmement naval. M. Tardieu n'a pas eu de peine, par deux discours d'une irrésistible force logique, à montrer les dangers d'une telle proposition.

Depuis dix jours on discute à perdre haleine sur ces questions : désarmement qualitatif, c'est-à-dire limitant ou interdisant l'emploi de certaines armes, ou désarmement quantitatif ? M. Stimson, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères du Gouvernement américain, est venu diriger lui-même des négociations qui, dit-on, déborderaient le cadre de la Conférence. M. Tardieu, le 20 avril, a repris, avec M. MacDonald, la route de Genève. La proposition Gibson, reprise et amendée le 20, par sir John Simon, vise à interdire certaines armes ; ce sont celles-là mêmes que la proposition Tardieu propose de mettre à la disposition de la Société des nations, celles-là mêmes aussi dont le traité de Versailles interdit l'usage à l'Allemagne. On voit toute l'importance de la question ainsi posée et ses répercussions politiques. M. Paul-Boncour a clairement montré qu'on est d'accord pour interdire aux États l'usage de certaines armes, mais que la proposition anglo-américaine en prévoit la destruction, sans contrôle, d'ailleurs, et sans sanctions, tandis que la proposition française tend à en armer la Société des nations. La Conférence a abouti, le 22, à l'adoption à l'unanimité d'un texte transactionnel proposé par sir John Simon : le principe du désarmement qualitatif est accepté, mais les armes ainsi désignées seront-elles interdites ou internationalisées ? Les deux voies restent ouvertes.

Mais est-ce vraiment là l'objet véritable du débat ? Tromper l'œil encore, sans doute. Certaines Puissances européennes concéderaient aux Américains tout ce qu'ils voudront dans l'espoir d'obtenir l'abolition des dettes et des réparations, tandis que les Américains font miroiter l'abandon de leurs créances, pourvu qu'ils obtiennent, dans la question du désarmement, certaines

satisfactions dignes d'être présentées aux électeurs américains comme un succès moral et politique d'importance. La France n'a pas à entrer dans de tels marchandages. Sa position est claire, nette, généreuse. M. Tardieu n'a qu'à s'y tenir fermement, comme il l'a fait jusqu'ici, pour avoir l'approbation de la nation.

Pourquoi faut-il qu'en ce moment où une coalition d'intérêts et de rancunes cherche à nous isoler et où l'union nationale serait plus que jamais nécessaire, la campagne électorale, mettant les partis aux prises dans une lutte où les intérêts les plus sacrés du pays ne sont pas toujours respectés, affaiblisse l'autorité du Gouvernement et mette en question sa durée ? Que M. Léon Blum affirme qu'il n'est pas un étranger qui ne souhaite, en France, des élections socialistes, son raisonnement semblera, à tous les Français clairvoyants, se retourner contre lui. M. Tardieu est un chef. Dans son vigoureux discours de Giromagny, il a montré, à l'extérieur comme à l'intérieur, le péril socialiste. Au dehors, il faut résister à « ces tentatives d'un médiocre futurisme qui sert de mystique aux partis révolutionnaires ». Au dedans, il faut affermir la volonté de la France « de restituer aux familles, aux individus, aux professions, la certitude dans le présent, la foi dans l'avenir et le sentiment de continuité dont on a besoin pour travailler, pour planter, pour épargner, pour agir et pour entreprendre ». Que, le 1<sup>er</sup> et le 8 mai, les électeurs français méditent ces fortes paroles et assurent à notre pays, menacé de tant de périls, la continuité gouvernementale, l'ordre social, la sécurité nationale dans la paix.

RENÉ PINON.

*Erratum.* — Dans la livraison du 1<sup>er</sup> février dernier, p. 517, à la dixième ligne, au lieu de : « Là, c'est un employé supérieur de la gare de Sens qui porte en Allemagne pour une forte somme des plans de transports stratégiques » ; lire : « Là, c'est un employé supérieur d'une compagnie de chemin de fer qui porte en Allemagne, pour une forte somme, des documents militaires et un plan détaillé de la gare de Sens. »

